

Connivences et antagonismes. Enquête sociologique dans six rues de Genève

FELDER, Maxime, et al.

Abstract

Depuis le début du vingtième siècle, l'hétérogénéité, la diversité ou la mixité et leurs conséquences en termes de vivre-ensemble sont au centre de l'attention des sociologues prenant la ville pour objet ou pour terrain. Cette enquête, menée par des étudiants et étudiantes du Master de sociologie de l'Université de Genève durant l'année universitaire 2013-2014, s'inscrit dans cette lignée et porte sur les dynamiques sociales observées dans six rues de Genève, dans les quartiers de la Jonction, des Eaux-Vives et des Pâquis. Le cas de Genève représente en effet un défi pour les analyses classiques de la ville. Les multiples vagues de migrations, mais aussi la présence des organisations et entreprises internationales, et la faible ségrégation, contribuent à produire des rues que les groupes de populations les plus divers doivent partager. Comment vivent donc ces citadins et citadines dans des contextes urbains se caractérisant par une forte mixité et une grande mobilité ? Le quartier et la rue ont-ils aujourd'hui perdu de leur importance à leurs yeux, au profit de multiples autres [...]

Reference

FELDER, Maxime, et al. *Connivences et antagonismes. Enquête sociologique dans six rues de Genève*. Sociograph - Sociological research studies - N°19. Genève : Université de Genève, 2016, 201 p.

Available at:

<http://archive-ouverte.unige.ch/unige:84632>

Disclaimer: layout of this document may differ from the published version.



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

Sociograph n°19

Sociological research studies

Connivences et antagonismes

Enquête sociologique dans six rues de Genève

Édité par Maxime Felder, Sandro Cattacin, Loïc Pignolo,
Patricia Naegeli et Alessandro Monsutti



**CONNIVENCES
ET ANTAGONISMES
ENQUÊTE SOCIOLOGIQUE
DANS SIX RUES DE GENÈVE**

**Edité par Maxime Felder, Sandro Cattacin,
Loïc Pignolo, Patricia Naegeli et
Alessandro Monsutti**

Sociograph n°19



UNIVERSITÉ DE GENÈVE

FACULTÉ DES SCIENCES
DE LA SOCIÉTÉ

Institut de recherches sociologiques



—
INSTITUT DE HAUTES
ÉTUDES INTERNATIONALES
ET DU DÉVELOPPEMENT
GRADUATE INSTITUTE
OF INTERNATIONAL AND
DEVELOPMENT STUDIES

Contexte: Atelier du Master en sociologie, 2013-2014

Citation conseillée: Maxime Felder, Sandro Cattacin, Loïc Pignolo, Patricia Naegeli et Alessandro Monsutti (éds) (2015). *Connivences et antagonismes. Enquête sociologique dans six rues de Genève*. Genève: Université de Genève (Sociograph - Sociological Research Studies, 19).

ISBN: 978-2-940386-27-7

Publication sur Internet: www.unige.ch/sciences-societe/socio/sociograph

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS	5
INTRODUCTION	7
METHODOLOGIE	13
LA JONCTION	21
LE BOUT DU BOULEVARD CARL-VOGT	22
Le cœur de la ‘vraie’ Jonction	26
Ceux qui passent et ceux qui restent	28
L’image de notre bout de rue	30
Des liens de familiarité	43
Synthèse : le cœur de la Jonction	52
LA CITE CARL-VOGT	55
Une rue qui se transforme	58
Une rue qui vit à midi	65
Le petit village et la cité dortoir	68
Résister aux transformations : un moyen de faire quartier ?	79
Synthèse : une zone de transition	83
LES EAUX-VIVES	87
LA RUE DES EAUX-VIVES	89
Le village englouti par la ville	94
La frénésie des Eaux-Vives	100
Lorsque le village, l’indifférence et la familiarité coexistent	106
Synthèse : un paysage urbain hétéroclite	113
LA RUE DE MONTCHOISY	115
Représentations du quartier des Eaux-Vives	116
Une rue calme	120
Des pratiques économiques de proximité	122
LES PAQUIS	125
LA RUE DES PAQUIS	130
Un quartier, des sous-quartiers	134
Petits commerces et bistrots de quartier	136

Transformations urbaines	144
L'animation, la mixité et la reconnaissance	147
Tolérance et stratégie d'évitement	150
La familiarité par la pratique	155
Etre 'Pâquisards'	159
Des liens imbriqués	161
Synthèse : une appartenance commune	165
LA RUE DE NEUCHATEL	168
La proximité vectrice de liens	169
Le « quartier chaud »	173
Synthèse : un vivre ensemble malgré et par les divisions	180
CONCLUSION	183
LISTE DES PHOTOS, CARTES ET TABLEAUX	189
LISTE DES ENTRETIENS ET OBSERVATIONS	191
ENTRETIENS DANS DES COMMERCES OU LIEUX PUBLICS	191
ENTRETIENS DANS DES IMMEUBLES D'HABITATION	195
OBSERVATIONS	196
BIBLIOGRAPHIE	199

AVANT-PROPOS

Ce document est le fruit d'un travail collectif dont il convient de préciser le contexte. Chaque année, les étudiantes et étudiants du master en sociologie de l'Université de Genève participent durant une année à un projet de recherche d'une professeure ou d'un professeur. Cet atelier hebdomadaire constitue une initiation à la recherche et vise à accompagner les étudiantes et les étudiants à travers les étapes d'un projet de recherche. Les étudiantes et les étudiants mènent notamment un travail de terrain, analysent les données récoltées et rédigent un rapport final. Ce rapport, en voici une version remaniée, sous la forme de chapitres rédigés par groupes, et retravaillés par Maxime Felder et Loïc Pignolo.

Pour l'année académique 2013-2014, Sandro Cattacin proposait de collaborer à un projet soutenu par le Fonds national suisse de la recherche scientifique. Le projet est né de l'ambition de Alessandro Monsutti (de l'Institut de Hautes Etudes Internationales et du Développement de Genève, IHEID) et de Sandro Cattacin (du Département de sociologie de l'Université de Genève) d'étudier la mixité de population – sous toutes ses formes – comme facteur de stabilité sociale dans le contexte genevois. Ce contexte offre un cas d'étude intéressant par la grande hétérogénéité de sa population. Ce genre de contextes représente un défi pour les analyses classiques en termes de relations entre groupes majoritaires et minoritaires. Le travail, dont ce rapport est issu, mené durant une année, constitue donc une étape du projet soutenu par le Fonds national de la recherche scientifique. Quatre chercheurs y participent : Sandro Cattacin et Alessandro Monsutti, ainsi que Philippe Gazagne, chercheur à l'IHEID, et Maxime Felder, assistant et doctorant à

l'Université de Genève. Issu de ce projet, un deuxième tome de cet ouvrage, nommé « Antagonismes et connivences, regards anthropologiques sur Genève » est disponible dans la même collection.

L'équipe de recherche qui présente ici son travail était composée de Guillaume Chillier, Monica F. Devouassoud, Lilla Hadji Guer, Sinisa Hadziabdic, Félix Luginbuhl, Angela Montano, Sonia Perego, Loïc Pignolo, Loïc Riom, Florise Vaubien et Regula Zimmermann, toutes et tous étudiantes et étudiants du master de sociologie de l'Université de Genève. Maxime Felder s'est joint à eux pour mener le travail de recherche. Il mène une thèse portant sur la mixité à Genève, avec une attention particulière aux relations dans les immeubles d'habitation. Patricia Naegeli et lui ont en outre assuré l'encadrement de cet atelier, sous la direction de Sandro Cattacin.

Ce projet a également bénéficié du soutien et de la collaboration des deux autres membres de l'équipe : Alessandro Monsutti et Philippe Gazagne. Nous remercions également pour leur disponibilité et leur précieuse collaboration Mehdi Aouda, Blaise Dupuis, Giovanni Ferro-Luzzi, André Klopmann, Gisèle Nardo, Luca Pattaroni, Isabelle Schoepfer, Nicolas Veuthey et Livia Zbinden. *Last but not least*, ce projet n'aurait pu voir le jour sans les nombreuses personnes qui nous ont parlé de leur quotidien dans les quartiers de la Jonction, des Eaux-Vives et des Pâquis, qui nous ont ouvert la porte de leur commerce ou de leur appartement et nous ont offert leur temps et leur confiance.

Maxime Felder, Sandro Cattacin, Loïc Pignolo,
Patricia Naegeli et Alessandro Monsutti

INTRODUCTION

Maxime Felder & Sandro Cattacin

Dans les années 1930, alors que la sociologie urbaine se constituait en discipline phare d'une génération de sociologues à Chicago, Louis Wirth déclarait de façon programmatique que « le problème central du sociologue de la ville est de découvrir les formes types d'action et d'organisation sociales qui émergent dans des implantations relativement permanentes et denses d'individus hétérogènes» (Wirth 1980 [1928] : 260). L'hétérogénéité, la diversité ou la mixité n'ont jamais cessé, depuis, d'être le centre d'attention des sociologues prenant la ville pour objet ou pour terrain.

La mixité peut prendre généralement deux sens distincts : la mixité sociale, d'une part, qui se réfère aux différences d'ordre socio-économique, et la mixité ethnique, d'autre part, qui se rapporte aux différences qualifiées d'ethniques ou de culturelles. Dans le premier cas, l'intérêt porte sur les rapports inter-classes et ses dimensions spatiales. La proximité ou le mélange de personnes appartenant à des catégories socio-économiques différentes est alors souvent pensé comme outil afin de lutter contre la ségrégation et de promouvoir ce qui est appelé la cohésion sociale¹, raison pour laquelle la notion de mixité sociale est aujourd'hui le mot d'ordre de bon nombre de politiques.

●
¹ Voir par exemple le rapport du Centre d'Analyse Territoriale des Inégalités à Genève (CATI-Ge 2011).

Dans le deuxième cas, la mixité ethnique concerne les relations entre une population autochtone et des personnes issues de la mobilité internationale, ou les relations entre groupes d'origines diverses. Les politiques urbaines se basent tantôt sur l'idée que la diversité ethnique ou culturelle est un défi que les villes devaient relever en assimilant les nouveaux arrivants, tantôt sur l'image de la ville comme une mosaïque de microsociétés.

En matière de mixité sociale comme de mixité ethnique, les nombreux travaux empiriques en sciences sociales qui ont vu le jour ont contribué à une meilleure compréhension de ces deux phénomènes ainsi que de leurs implications en termes de dynamiques urbaines.

Sur un premier plan, ces recherches ont permis de remettre en cause l'idée selon laquelle la proximité résidentielle serait mécaniquement vectrice de proximité sociale ou d'une intensification des relations entre personnes différentes. Plusieurs théories s'opposent sur le rôle de la diversité et de la proximité spatiale. En bref, certains auteurs prétendent que le contact avec la différence mène à plus de tolérance et de cohésion (*contact hypothesis* ; Allport 1979), alors que d'autres affirment que ce contact exacerbé les différences et favorise les conflits (*threat hypothesis*), voire le repli sur soi (*constrict theory* ; Savelkoul et al. 2011). Par ailleurs, des études ont montré que les lieux de concentration communautaire peuvent favoriser l'accès à des ressources sociales et culturelles par des pratiques d'entraide et de solidarité (Cattacin 2009).

Sur un deuxième plan, plusieurs auteurs mettent en garde contre l'idée qu'une dimension (comme l'origine, par exemple) puisse être traitée séparément des autres marqueurs de la diversité (l'âge, le genre, le niveau socio-économique, par exemple). Tant la littérature sur l'intersectionnalité que sur les travaux sur la multiplicité des appartenances ont mis en évidence les limites d'une analyse binaire de la société. La dichotomie étrangers–autochtones, en particulier, est mise en cause, entre

autres, par la diversité des parcours de mobilité, des formes de mobilité et des statuts d'étrangers.

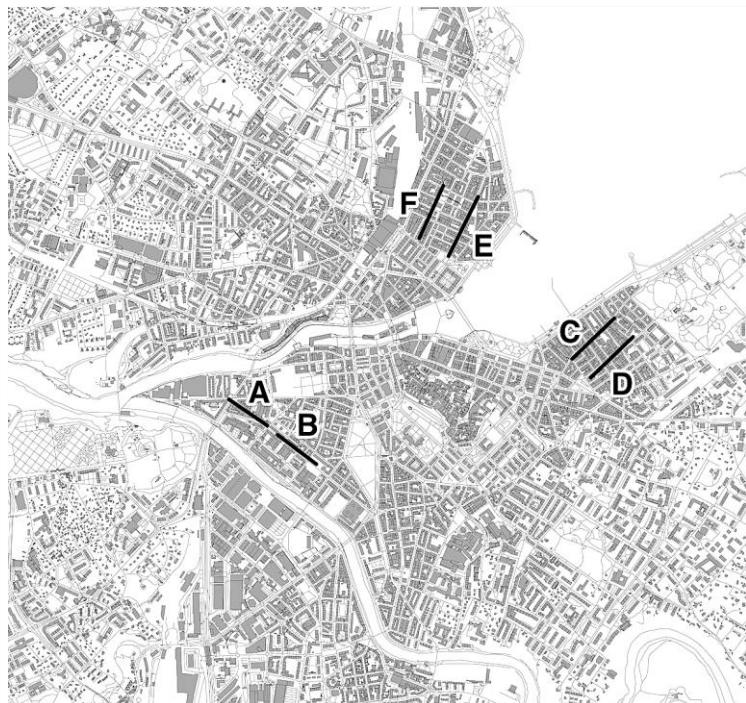
En arrière-fond des hypothèses sur la liquéfaction de la société (Bauman 2000) et sur l'hyper-mobilité (Urry 2000), il convient néanmoins de s'interroger sur le vécu des citadins dans les contextes urbains se caractérisant par une forte mixité ainsi que par une grande mobilité. Comment appréhender les dynamiques urbaines dans ce genre de contextes ? Comment les citadins vivent-ils et se relient-ils les uns aux autres dans leur quartier ? Le quartier reste t-il une unité d'analyse pertinente ? Les individus partagent-ils une même conception du quartier, où se forgent-ils des représentations personnelles des espaces de la ville ?

Ce sont à ces questions que cet ouvrage collectif se propose de répondre. Il le fera à partir du cas de la ville de Genève, qui offre un contexte particulier pour l'étude de ces formes complexes de diversité. Des personnes du monde entier viennent côtoyer celles plus anciennement installées. Ce sont des personnes qui étudient, qui demandent l'asile, qui travaillent pour des entreprises multinationales, des fonctionnaires internationaux, etc. Les personnes de nationalités étrangères proviennent de toutes les régions du monde (192 pays) et ne constituent pas une minorité (45% de la population). Il n'existe pas non plus de forte concentration de richesse ni de pauvreté au centre ville (Cattacin et Kettenacker 2011). Notre projet vise donc à exploiter ce terrain pour étudier la diversité dans sa complexité et ses configurations contemporaines. Nous avons choisi en particulier trois quartiers où ces tendances sont particulièrement marquées afin d'observer les interactions.

Trois chapitres principaux, traitant chacun d'un quartier de Genève, composent ce rapport. Ces chapitres sont divisés en deux parties puisque nous avons enquêté dans deux segments de rue de chaque quartier. Ainsi, chacun des six sous-chapitres rend compte d'une enquête dans une portion de rue de Genève. Dans le quartier de la Jonction, Monica F. Devouassoud et Maxime

Felder ont enquêté sur l'extrémité ouest du boulevard Carl-Vogt, alors qu'Angela Montano et Loïc Riom se concentraient sur le même boulevard à la hauteur de la Cité Carl-Vogt. Dans le quartier des Eaux-Vives, Sinisa Hadziabdic et Loïc Pignolo ont travaillé sur un segment de la rue des Eaux-Vives, pendant que Regula Zimmermann et Félix Luginbühl enquêtaient à la rue de Montchoisy. Dans le quartier des Pâquis, Lilla Hadji Guer et Florise Vaubien ont porté leur attention sur la rue de Neuchâtel ; Sonia Perego et Guillaume Chillier investissant la rue des Pâquis, à la hauteur de la place de la Navigation (voir Figure 1). Ces étudiant-e-s ont mené l'essentiel du travail de terrain, parfois secondés par Maxime Felder et Philippe Gazagne. Ils et elles ont également analysé leurs données, et rédigé un rapport d'enquête.

Figure 1: Cartographie des lieux d'enquête : A : Bout du Boulevard Carl-Vogt ; B : Cité Carl-Vogt ; C : Rue des Eaux-Vives ; D : Rue de Montchoisy; E : Rue des Pâquis ; F : Rue de Neuchâtel



Source : carte élaborée à partir des données de OpenStreetMap.org

METHODOLOGIE

*Maxime Felder, Sandro Cattacin, Philippe Gazagne &
Alessandro Monsutti*

La méthodologie de ce projet est en grande partie héritée du projet proposé au Fonds national suisse pour la recherche scientifique. Le choix de la ville et des quartiers, par exemple, était déjà arrêté. Genève constitue un laboratoire urbain de premier choix, puisqu'il présente des configurations socio-migratoires et des dynamiques de cohabitation particulièrement diversifiées. Nous avions ainsi sélectionné les quartiers des Eaux-Vives, des Pâquis et de la Jonction, parce qu'ils révèlent à la fois des similitudes et des profils sensiblement variés, formant ainsi une remarquable base de comparaison.

Le quartier des Eaux-Vives se caractérise par une migration ancienne, établie, en provenance notamment d'Italie, d'Espagne et du Portugal. On y observe une stabilisation de ces communautés. Le quartier des Pâquis, à la fois lieu de transit et d'ancre de migrants originaires d'Afrique, du Moyen-Orient et d'Asie, se caractérise par sa densité, la présence d'une multitude de commerces ethniques, mais aussi par la pratique de la prostitution et du trafic de drogue. C'est un quartier animé, de haute mobilité, où de multiples usagers résident, exercent des activités et circulent. Cet environnement mouvant aux dynamiques conflictuelles fait régulièrement l'objet de l'attention des instances publiques et des médias. Le quartier de la Jonction se distingue simultanément par un phénomène de gentrification marquée et par une présence notable de populations d'origine

africaine. Nous y observons une mixité sociale faible et une mixité d'origines marquée et croissante.

Durant l'automne 2013, nous nous sommes rendus dans les quartiers choisis afin de sélectionner des segments de rues appropriés. Dans le but de nous intéresser au rôle des commerces dans les relations interpersonnelles, nous avons choisi des segments de rues fonctionnellement mixtes, avec des commerces au rez-de-chaussée et des habitations sur plusieurs étages au-dessus. Nous avons privilégié les rues regroupant de petits commerces, ceux dont les employés sont susceptibles de mieux connaître leur clientèle (comparés aux employés de grandes surfaces, par exemple). Ces employés avaient plus de chance d'être de bons informateurs sur le quartier. Afin de pouvoir observer des situations de mixité variées, nous avons préféré des rues présentant une forte densité mais aussi une grande diversité de commerces, par exemple plus populaires (fast-food, laverie, magasin de la Croix-Rouge), plus chics (boutiques de vêtements, agence de voyage, bijouterie), plus jeunes (bars ou restaurant visant une clientèle jeune). Nous considérons cela comme le signe que l'espace public du quartier est utilisé par des populations de couches socio-économiques variées. La présence de commerces ethniques (restaurants, épiceries) témoigne également de la présence d'une population aux origines diverses. Les petits commerces qui proposent un service de transfert d'argent sont aussi un signe de la présence d'une population maintenant des liens transnationaux. Il en est de même pour les commerces qui proposent des offres de téléphonie mobile spécialisées pour les appels à l'étranger. De la littérature grise (rapports de services administratifs ou statistiques) ainsi qu'historique a ensuite été mobilisée pour saisir le contexte de chaque quartier.

L'enquête de terrain s'est déroulée en trois phases. Durant le mois d'octobre 2013, les étudiantes et étudiants ont effectué des heures d'observation dans la rue ou dans des lieux publics. Postulant qu'on ne peut prétendre observer une rue entière, ni même un segment de rue, nous avons choisi d'observer ce que

nous avons qualifié de situations. Une situation est définie par un lieu précis que l'on peut embrasser d'un regard, et par un moment précis (soixante minutes, à tel moment de la journée, tel jour de la semaine, telle période de l'année). Dans ce sens, le trottoir devant une boulangerie peut faire l'objet de plusieurs observations, et, selon le moment (tôt le matin ou dans l'après-midi, la semaine ou le week-end), celles-ci se rapporteront à des situations différentes. Les étudiantes et étudiants ont donc effectué 58 sessions d'observations d'environ heure, depuis un point fixe, prenant des notes sur un carnet. Selon le lieu et le contexte, ils s'annonçaient (au personnel, par exemple, en cas d'observation dans un café), expliquant l'objet de leur activité. Le but était de décrire les interactions et leurs protagonistes. Il s'agissait de comprendre, notamment, qui fréquente le lieu à ce moment, quelle est la raison de leur présence, quelle est la nature des interactions et qu'est-ce qui provoque ces dernières. En variant les lieux et les moments, l'idée était de saisir les multiples facettes d'un même segment de rue. Nous avons effectué une soixantaine d'heures d'observations dans autant de situations.

La seconde phase consistait en des entretiens, formels ou non, avec des personnes qui utilisent le quartier (des passants ou passantes, par exemple), des commerçants et commerçantes, ou d'autres personnes informées (personnel des maisons de quartier, des écoles, etc.). Le but était d'interroger les personnes sur leurs relations aux lieux. Habitent-elles ici, et si oui, comment sont-elles arrivées là ; et dans les commerces : depuis quand sont-elles installées à cet endroit, et comment y sont-elles arrivées ? Nous voulions ensuite évoquer les lieux du quartier, les représentations et usages qui en sont fait, les limites de ce qu'on considère comme le quartier et les éventuelles divisions qu'on y voit. Une carte de Genève en format A3 était proposée aux personnes interviewées qui pouvaient, si elles le souhaitaient, y tracer les limites de *leur* quartier. Certaines ne se sentaient toutefois pas suffisamment à l'aise avec cet outil pour que nous en ayons fait un usage systématique. Enfin, nous les interrogions sur leurs liens locaux, en tentant d'aborder tant les liens sociaux que les liens économiques et associatifs. Les entretiens ont duré de

quelques minutes à environ une heure et nous en avons mené 80 entre la fin de l'année 2013 et le début de l'année 2014. Certains ont été enregistrés, d'autres ont fait l'objet de notes manuscrites dans un carnet de terrain. L'idée était de favoriser la flexibilité et l'adaptabilité de notre méthode, afin de pouvoir enquêter dans des contextes variés et incertains.

La grande majorité des personnes interviewées gère un commerce. Aborder des individus marchant dans la rue s'est révélé difficile, nous étions presque systématiquement assimilés à des démarcheurs ou démarchueuses. La méfiance se traduisait le plus souvent par des réactions de type 'je n'ai pas le temps', ou 'je n'ai pas d'argent', sans opportunité de réponse ou d'explication. Nous ne mettons toutefois pas en doute la bonne foi de ceux et celles qui affirment avoir un emploi du temps chargé, nous l'imaginons sans mal. Le contact avec les commerçantes et les commerçants s'est en revanche révélé plus aisé, malgré leur manque de temps que nous avons pu souvent relever, ils et elles nous ont répondu tout en s'arrêtant de temps en temps pour servir des clientes ou des clients.

La troisième phase consistait en des entretiens avec des habitantes et habitants d'un immeuble situé dans le segment de rue. Nous voulions, de cette manière, nous intéresser à la dimension verticale de la rue, aux interactions qui existent entre ces personnes et aux rapports entre celles-ci et les commerces. La plupart des groupes de recherche se sont trouvés dans l'impossibilité de mener la totalité des entretiens prévus. Les expériences de refus se sont néanmoins révélées riches d'informations. Elles ont notamment révélé une méfiance accrue face à la présence de personnes inconnues qui sonnent à la porte. Cette méfiance se trouverait exacerbée par les médias, les rumeurs et les campagnes de prévention menées par les polices locales. Une affiche de la police municipale, vue dans un hall d'immeuble à Verrier (canton de Genève), annonçait par exemple : « Faux policier, faux plombier, fausse assistante sociale, etc... Si un inconnu sonne à votre porte, n'ouvrez pas ! En cas de doute, n'hésitez pas, appelez le 117 ».

Figure 2: Attention au sociologue



Source : Photo de Monica Devouassoud 2014

S'il existe de faux policiers, pourquoi pas de faux sociologues ? Les lettres, arborant le logo de l'université et la signature du professeur responsable du projet, que nous avions adressées personnellement à chaque habitante et habitant des immeubles choisis n'ont pas obtenu de réponses et n'ont pas facilité les contacts lors de nos démarches de porte-à-porte. Tous les immeubles étant sécurisés par un code à l'entrée, nous avons attendu devant l'immeuble qu'une personne ouvre et nous tienne la porte. Mais une fois dans les immeubles, on nous a souvent opposé un refus plus ou moins poli, parfois à travers la porte fermée. Malgré ces difficultés, 18 entretiens ont pu être menés, en optant pour la méthode boule-de-neige, par exemple en partant d'un serveur du bar occupant le bas de l'immeuble choisi.

Les observations ont fait l'objet de notes manuscrites qui ont ensuite été dactylographiées. Une partie des entretiens – quand la personne était d'accord – ont été enregistrés avant d'être intégralement retranscrits. L'autre partie a donné lieu à des notes elles aussi dactylographiées. Ces notes et retranscriptions constituent notre corpus de données, auxquelles se sont rajoutées des photos faites lors des observations, des documents de statuts divers concernant les quartiers et rues, ainsi que des coupures de presse. A l'aide du logiciel libre *TAMS Analyzer*, développé par Matthew Weinstein (Weinstein 2006), nous avons ensuite appliqué des codes à l'entier de notre corpus. Comme d'autres logiciels d'assistance à l'analyse qualitative (souvent regroupés sous l'acronyme CAQDAS, soit *Computer-assisted qualitative data analysis software*), il permet ensuite d'exécuter des recherches par codes (thématiques ou analytiques) à travers le corpus entier, et de regrouper et confronter ainsi aisément des extraits d'entretiens ou de notes.

Un premier groupe de codes concernait la façon dont les individus agissent dans leur quartier. Il s'agit notamment des déplacements et des activités qu'ils y déploient. Un second groupe rassemble les façons dont le quartier est objectivé par les individus. Il peut s'agir des frontières et divisions qu'ils y voient, de l'image qu'ils s'en font, ou encore des transformations qu'ils observent. Un troisième groupe concerne les liens interindividuels que nous avons divisés de la sorte : liens sociaux, liens économiques et liens micro-politiques (associatifs par exemple). Nous y avons ajouté un code concernant les éléments qui nous semblaient relever des effets de familiarité. Un dernier groupe de codes regroupait les informations concernant la personne interviewée et le contexte de l'entretien.

L'analyse s'est donc basée sur le codage des retranscriptions d'entretiens et d'observations. Des séances collectives ont permis de discuter des analyses en cours et d'alimenter nos interprétations à l'aide des six cas étudiés. Les interprétations livrées dans les chapitres 3, 4 et 5 sont donc celles des étudiantes et étudiants, sur les terrains qu'ils et elles ont analysés. Les

éditeurs et l'éditrice de ce volume ont parfois retravaillé la forme de ces chapitres, afin d'améliorer la cohérence et la compréhension d'ensemble.

Les extraits cités dans cet ouvrage sont soit tirés d'entretiens (la référence précise alors « ent » pour entretien, ou « imm » quand les entretiens ont été réalisés avec des personnes habitant les immeubles de la rue), soit prélevé dans nos carnets d'observation (il est précisé « obs »). Par exemple, la référence CV_ent_1 concerne le premier entretien avec une personne utilisant ou travaillant sur le Boulevard Carl-Vogt.

LA JONCTION

*Monica F. Devouassoud, Maxime Felder, Angela Montano &
Loïc Riom*

La Jonction est un quartier du centre-ville de Genève, dont les limites naturelles sont l'Arve et le Rhône. La rivière et le fleuve se rejoignent à la Pointe de la Jonction, donnant au quartier une forme triangulaire, dont la base est la Plaine de Plainpalais. La plaine, à l'est du quartier, ne fournit toutefois pas une limite aussi claire que les cours d'eau. Il n'existe pas de consensus sur la fin du quartier de ce côté. Les limites administratives du quartier s'étendent toutefois au delà de l'Arve. Le triangle de la Jonction est traversé par trois axes principaux : les boulevards Carl-Vogt et Saint-Georges, et la Rue des Deux-Ponts, qui coupe la pointe du triangle. Les trois axes se rejoignent en un carrefour qui est considéré comme le centre névralgique du quartier.

Autrefois zone maraîchère, la Jonction a vu, dès la fin du XIXème siècle, pousser des usines qui ont transformé le quartier en centre industriel. En déclin à partir des années 1970-1980, les usines ont fermé leurs portes. L'usine Kugler héberge aujourd'hui une fédération d'artistes et l'usine de dégrossissage d'or est devenue un centre culturel. Le site de l'ancienne usine à gaz a hébergé les Services industriels, puis un espace culturel, et est en passe de devenir le premier *éco-quartier* de Genève. Parallèlement à cette désindustrialisation, de grands immeubles locatifs ont été construits dans les années 1960 : en particulier la cité Carl-Vogt, et la cité Jonction. En outre, de nombreux services administratifs se sont installés dans le quartier. La construction d'un grand bâtiment universitaire – Uni Mail –

durant les années 1990 sur le site de l'ancien Palais des expositions amène une population jeune à l'est du quartier.

Les statistiques cantonales décrivent un quartier de 15'806 habitants et habitantes en 2013, avec une densité de 16'352 habitants et habitantes au kilomètre carré. Comme les autres quartiers du centre de la ville, la Jonction compte dans sa population résidente plus de personnes actives, moins de familles et plus de personnes étrangères (50% dans le quartier) que les communes périphériques. Par rapport aux autres quartiers du centre, la Jonction compte toutefois moins de personnes de plus de 65 ans. Les loyers y sont plus bas que la moyenne municipale. L'abstention y est plus forte, alors que le Parti Socialiste et le Mouvement Citoyen Genevois (un parti à tendance populiste) y font de hauts scores. Par ailleurs, un rapport de 2011 montre que le quartier compte des zones parmi les plus précaires de Genève.

Nous verrons dans les deux chapitres que deux manières de considérer le quartier de la Jonction coexistent. D'une part, ses habitantes et habitants y voient une permanence dans un quartier autrefois ouvrier qui serait resté populaire. Par populaire, nos interviewés et interviewées se réfèrent à l'importance de catégories de populations de couches socio-économiques moyennes à inférieures, à la proportion de loyers modérés, et aux commerces comme des kiosques, des épiceries et des bistrots. D'autre part, la Jonction est vue comme un quartier qui se transforme et se gentrifie.

LE BOUT DU BOULEVARD CARL-VOGT

Monica F. Devouassoud & Maxime Felder

Le segment de rue est situé à l'extrémité du boulevard Carl-Vogt, et s'étend du croisement avec l'avenue Sainte Clotilde jusque là où il rejoint les deux autres axes du quartier : le boulevard Saint-Georges (adjacent) et la rue des Deux-Ponts (perpendiculaire).

Figure 3: Carte du bout du Boulevard Carl-Vogt



Source : élaboration du groupe de recherche à partir des données de OpenStreetMap.org

Depuis 2011, ce segment d'environ 250 mètres est une impasse à partir de la rue du Vélodrome sur laquelle la circulation est déviée. Depuis les travaux de réaménagement entrepris par la ville, les voitures peuvent s'engager dans les derniers mètres du boulevard, notamment pour se garer ou livrer les commerces, mais doivent faire demi-tour pour en sortir. En effet, le boulevard se termine aujourd'hui par une place sur laquelle des bancs sont adossés à de la végétation. Derrière les arbres, la rue des Deux-Ponts voit passer un fort trafic, en transit de la rive gauche vers les communes d'Onex ou de Lancy, entre autres. C'est notamment cette particularité qui nous a poussé à étudier ce segment de rue : un morceau de boulevard transformé en impasse, et donnant sur une petite place récemment aménagée.

Figure 4: Le fond de l'impasse, avec la place et la rue des Deux-Ponts en arrière-plan, la déchetterie et la Migros à gauche



Source : Photo Groupe de recherche, 2014.

Lors de nos observations en automne 2013, cette portion de rue est bordée de places de parc pour voitures et vélos, et, en certains endroits, le trottoir s'élargit pour laisser la place à des terrasses de cafés. Lorsque l'on marche sur le boulevard en venant depuis le bâtiment Uni Mail de l'Université – située à l'autre extrémité – on traverse d'abord une zone où des chantiers vont moderniser radicalement le bâti : le nouveau Musée d'Ethnographie, et de nouveaux bâtiments de la radio-télévision et de l'Université. Puis on longe la cité Carl-Vogt², sur la gauche, alors que de plus anciens immeubles de cinq étages bordent le

●
² Il s'agit de cinq immeubles de huit étages, construits par les frères Honegger entre 1960 et 1964. Ils abritent 445 appartements. Le secteur est décrit au chapitre 3.2.

côté droit. On croise l'avenue Sainte-Clotilde pour arriver dans le segment dont il est question dans ce chapitre. A gauche se trouvent la Maison de Quartier, avec sa façade peinte, un supermarché Coop et la bibliothèque du quartier. A droite, dans des bâtiments plus récents, sont installés un restaurant au design moderne – La Cantine des Commerçants – puis un point de vente Swisscom, un office de poste et les bureaux de la police judiciaire. Le même bâtiment – anciennement l'Office de la population – abrite des bureaux de l'Etat. La rue se sépare en deux, les voitures et les bus bifurquent sur la rue du Vélodrome sur la gauche.

Sur la gauche, entre les deux rues, un nouveau bar-pizzeria au design branché attire l'attention. L'immeuble auquel il est accolé compte sept étages dont le nombre (une dizaine) et la taille des balcons laissent imaginer de petits appartements. Cet immeuble des années 1970 s'est vu ajouter en 2013 deux étages dont un attique. Sur la même surface qu'occupent, en dessous, une quinzaine d'appartements par étage, huit duplexes de luxe offrent une vue panoramique. Au niveau de la rue, on trouve une pharmacie puis un bar et salon de jeu sombre et à l'aménagement vieilli : L'Oeil. Puis se succèdent un kebab, un supermarché Migros et sa cafétéria dont les vitrines donnent sur la rue, et une pharmacie. La cafétéria et la pharmacie ont depuis fermé leurs portes au début de l'année 2014. Quant au café de l'Oeil, des travaux étaient sur le point de débuter à la fin de l'enquête. Ces immeubles, de la deuxième moitié du XXème siècle, comptent six ou sept étages et contrastent avec les bâtiments leur faisant face, moins haut et datant du début du XXème. Au rez-de-chaussée de ces bâtiments plus anciens, on trouve une pizzeria, puis de petits commerces (kiosque, quincaillerie, boutique de vêtements seconde-main, Magasin du Monde, une boulangerie - tea-room, salon de coiffure afro, épicerie vendant des produits latino-américains et africains) et enfin une succursale de la Banque Cantonale.

Nous avons effectué plus de dix heures d'observation, à deux, dans différents cafés et restaurants, dans la rue, ainsi qu'à la

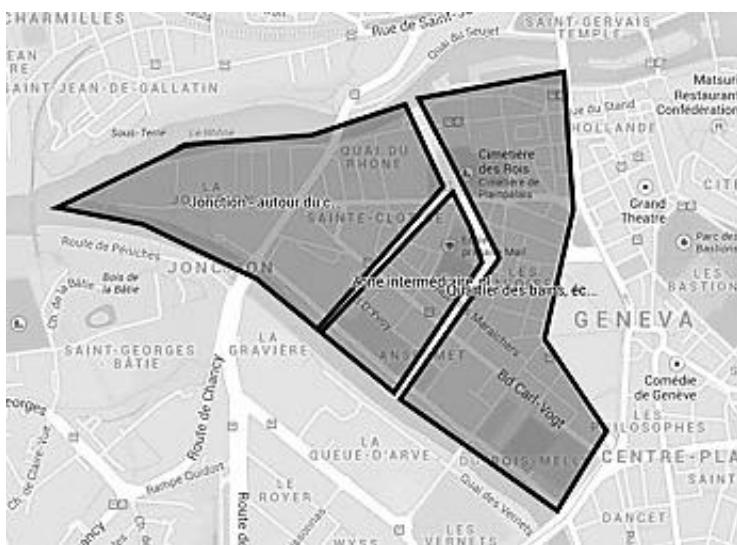
Poste. Nous avons en outre mené des entretiens avec neuf commerçants et commerçantes, trois représentants et représentantes des milieux associatifs, trois habitants et habitantes du quartier et une collaboratrice de la bibliothèque. De la littérature sur l'histoire du quartier, des coupures de presse ainsi que des statistiques fournies par l'Office cantonal de la statistique complètent notre corpus. Nous basant sur ces données, nous allons, premièrement, nous pencher sur la configuration du quartier et ses différentes facettes. Nous aborderons aussi les déplacements et les activités des usagers de la zone. Deuxièmement, nous analyserons les représentations attachées à cette portion de rue, et plus globalement au quartier. Troisièmement, nous verrons de quels liens est faite la cohésion du quartier. Nous terminerons par une synthèse.

LE CŒUR DE LA ‘VRAIE’ JONCTION

C'est généralement en s'imaginant *descendre* ou *monter* le boulevard que nos interviewés et interviewées évoquent les différentes faces du quartier. La zone généralement considérée comme la ‘vraie’ Jonction correspond à peu près à un triangle dont le centre serait le carrefour où se rejoignent les deux boulevards et la rue des Deux-Ponts. Si les limites administratives du quartier incluent Plainpalais, les Jonquillards et Jonquillardes s'entendent sur la distinction d'une zone parfois appelée ‘Quartier des Bains’, du nom de la rue des Bains, laquelle compte nombre de galeries d'art. Dans les environs se trouvent aussi le Musée d'Art Contemporain (MAMCO) et le Musée d'Ethnographie (MEG), l'Université (Uni Mail) et les locaux de la radio-télévision (RTS), donnant à la zone une touche jeune, branchée et intellectuelle, qui ne correspond pas à l'image de la *vraie* Jonction. Au milieu de cette zone qui s'étendrait entre la rue des Bains et la plaine de Plainpalais, et entre la rue du Stand et Uni Mail, se trouve un lieu de sortie privilégié d'une population jeune : la rue de l'Ecole de Médecine. Certaines personnes distinguent toutefois une zone intermédiaire, entre la Jonction

traditionnelle et populaire' et le 'quartier des Bains branché et jeune' à la hauteur de la Cité Carl-Vogt. On y trouve un mélange de commerces traditionnels (kiosques, épiceries, restaurants) et de nouveaux commerces orientés vers une clientèle d'étudiantes et étudiants ainsi que de travailleuses et travailleurs (*take-away*, sushis, bar à yogourt). Ces derniers font leurs affaires les midis de la semaine, et ferment parfois le week-end.

Figure 5: Les divisions fréquentes du quartier par ses usagers



Source : propre élaboration sur la base du Plan de Genève, 2014

Le segment qui nous intéresse se trouve donc dans la 'vraie' Jonction et touche même son cœur : le carrefour. Pourtant, si ces 250 mètres de rue occupent une position centrale, celle-ci serait semblable à l'œil d'un cyclone : le calme y règne, alors que tout tourne autour (les voitures, les transports publics). En effet, depuis les aménagements réalisés par la Ville en 2011, la circulation routière contourne cette portion de rue : sur la rue du Vélodrome où le boulevard est dévié, la rue des Deux-Ponts, et le boulevard Saint-Georges. C'est surtout par contraste avec les

rues attenantes que cette impression de lenteur apparaît. Le faible transit routier influe le transit piétonnier. Il n'est par exemple pas rare d'y voir des personnes traverser la rue sans même lever les yeux.

La fluctuation dans l'occupation des places de parking de part et d'autre de la rue (au tarif de 2.80CHF l'heure) nous indique les moments durant lesquels le lieu est plein, tantôt de personnes qui viennent manger dans les alentours, tantôt d'habitants. Ainsi, durant la journée (9h-11h et 14-16h), beaucoup de places restent libres, alors qu'à l'heure du déjeuner (11h30-14h) ainsi que le soir (dès 19h-20h) et le week-end, pratiquement toutes les places sont prises.

Depuis l'installation d'une ligne de tram en 2011, ce segment dispose d'une meilleure desserte de transports publics. Tant les commerçantes et commerçants interviewés que les passantes et passants nous disent beaucoup utiliser les transports publics. Les travaux de piétonisation ont été également favorables aux vélos. Lors de nos observations, nous avons vu un certain nombre de personnes qui circulent en deux roues : tantôt pour aller à la déchetterie, pour faire leurs courses ou, comme la vendeuse du magasin d'habits, pour se rendre au travail. Piétons et piétonnes ainsi que cyclistes contribuent à donner une impression de calme à cette zone, par rapport aux rues environnantes.

CEUX QUI PASSENT ET CEUX QUI RESTENT

En ce qui concerne les activités, nous distinguons deux catégories de personnes : celles qui passent et celles qui restent. Les premières, en voiture, à pied ou en vélo, viennent faire leurs courses aux supermarchés Migros et Denner, à la pharmacie, chez le quincailler, à la poste un peu plus loin, ou encore au tabac. Le midi, le lieu se remplit des personnes qui y viennent pour manger : au kebab, au tea-room, au restaurant la Vecchia Napoli, à l'Italian Pub ou à la cafétéria de la Migros. Nous verrons plus loin que cette population qui n'habite pas à cet

endroit mais qui y transite, notamment pour se rendre au travail et manger à midi, influence moins l'image du lieu que ne le font ceux qui y *restent*.

Nous allons maintenant nous attarder sur la deuxième catégorie, qui semble davantage marquer l'image du lieu. Lors de nos premières observations, la rue nous semblait être avant tout un lieu de transit. Certaines s'arrêtaient à la déchetterie ou dans un commerce, mais repartaient sitôt leur tâche accomplie. L'impression de flux et de renouvellement continu dominait. Mais une heure plus tard, déjà, nous commençons à observer quelques régularités. La présence de certaines personnes – que nous pensions en transit – paraissait soudain récurrente. Une d'elle, par exemple, fait des allers et retours entre les bancs situés vers l'Italian Pub et ceux de la petite place. Mais, s'il nous a fallu presque une heure pour nous rendre compte que parmi les individus en mouvement, tous ne se rendent pas d'un point A à un point B, certains de ces derniers nous ont très rapidement repérés. Nous notions : « A notre arrivée, un jeune homme probablement Rom, avec une casquette et des jeans, se tient vers la déchetterie et fait face à la Migros. On le dérange vraisemblablement et il fait quelques pas pour s'éloigner. On donne sans doute l'impression de chercher quelque chose, avec nos carnets dans la main » (CV_obs_1). Plus tard, c'est un homme âgé qui, quittant son banc de la place, est passé devant nous et nous a regardé avec insistance, comme pour nous signifier qu'il nous avait repéré, alors que nous étions assis sur notre marche d'escalier depuis presque une heure. Le fait que notre présence durant une heure, adossés à une façade d'immeuble, soit repérée par certaines personnes suggère qu'il est, parmi les passants et passantes, de ceux qui ne *passent* pas, justement, mais qui *restent* et peuvent ainsi identifier notre présence comme inhabituelle.

Malgré qu'il paraisse à nos yeux minoritaire, ce groupe semble le plus visible pour nos interviewés et interviewées qui les voient comme des personnes 'précaires', des 'vieux', des 'Roms', des 'fous' ou encore des 'personnes seules'. Parmi les commerçantes

et commerçants interrogés, nombreux sont ceux qui n'habitent pas le quartier et affirment préférer ne pas y habiter. La présence de ces catégories de personnes – vue comme prédominante – joue un rôle important dans les discours sur le quartier. Des employées et employés de pharmacie ou des vendeuses et vendeurs se donnent un rôle d'écoute envers ces catégories de gens qui parfois fréquentent les commerces sans rien acheter, mais engagent la conversation avec le personnel, voire se confient à eux. Une de ces personnes explique que même si elle pouvait s'imaginer habiter là, elle préfère habiter un autre quartier pour que « ça change, sinon c'est trop » (CV_ent_9). Ses loisirs, la même commerçante dit préférer les pratiquer ailleurs, pour ne pas être tout le temps reconnue dans son rôle professionnel.

L'IMAGE DE NOTRE BOUT DE RUE

Attardons-nous maintenant sur les liens entre ces individus ainsi catégorisés et l'image que les utilisateurs et utilisatrices se font du quartier. Il semble que si cette portion de rue a des logiques sociales qui lui sont propres, c'est parce qu'elle est objectivée par ceux qui l'habitent (au sens large d'habiter). Ce que nous appelons objectivation recouvre ici le fait d'appliquer une représentation plus ou moins définie et partagée à un lieu et aux dynamiques sociales qui y prennent place. Pour commencer, nous allons voir comment les lieux et les groupes d'usagers du quartier (les deux étant liés) contribuent à forger l'image d'un quartier populaire, voire précaire. Puis, nous nous pencherons sur le rôle du bâti et de sa transformation, avec une attention particulière à la manière dont les alentours de la zone étudiée affectent cette dernière. C'est ensuite le thème du sentiment d'insécurité et de la violence – ou plutôt de ses traces – qui nous occupera. Enfin, nous analyserons les facettes de la saleté, et ce que celle-ci nous apprend sur l'image de ce morceau de rue.

Plusieurs lieux semblent particulièrement influents. Tout d'abord, le milieu associatif est bien visible : la Maison de

Quartier, et ses peintures murales représentant un poing levé, puis l'immeuble n°7, légué à des associations, dont aujourd'hui Le Magasin du Monde, Pro-Vélo, le centre d'hébergement d'urgence Le Racard et une association érythréenne. Cette présence associative alimente l'image d'un quartier *à gauche*. Ensuite, quelques petits commerces et restaurants occupent de longue date les arcades : entre autres une quincaillerie et un kiosque. Même si les propriétaires ont changé, ces petits commerces – qu'on nous a présenté comme ‘en voie de disparition’ – alimentent l'image populaire et traditionnelle de la zone. D'autres lieux populaires marquent la rue depuis de nombreuses années. On peut notamment citer le bar l’Oeil, le Kebab, et la cafétéria Migros que fréquente une population plutôt âgée et visiblement peu fortunée. Les deux premiers comptent également une clientèle sujette à diverses addictions.

Cette part de population précaire marque l'espace, et ce de façon plus évidente encore aux heures creuses. Elle est attablée à la cafétéria de la Migros, devant un thé et le 20 Minutes – un quotidien gratuit –, assise sur la terrasse de l’Oeil ou du Kebab, avec une bière et une cigarette, ou déambule entre la Maison de Quartier et les bancs du bout de la rue. Des groupes particuliers sont évoqués dans les interviews. C'est le cas de groupes ‘d'alcoolos’, que certains restaurateurs et restauratrices affirment éviter en ne servant de l'alcool qu'aux heures de repas par exemple. Certains individus évoquent aussi ‘les fous’, se référant peut-être aux résidents et résidentes du centre d'hébergement Le Racard, souffrant d'addictions ou de troubles psychiques. Le Centre d'Action Sociale et le Groupe des Ainés, situés dans le même bâtiment que la Migros et la pharmacie, expliquent aussi la présence d'une catégorie plus floue regroupant les gens ‘seuls’, auxquels les commerçants et commerçantes disent offrir une oreille. « On sait qu'on est peut-être la seule personne avec qui ils parleront dans la journée », dit l'une d'elles (CV_ent_12). Il s'agit souvent de personnes âgées, qui profitent de l'absence de trafic pour se promener dans cette portion de rue, et qui vont s'asseoir, souvent seules, à la cafétéria de *la Migros*.

Ces types de personnes sont mis en avant dans les descriptions du quartier par ses usagers et usagères (personnel des commerces et population résidente). Cette Jonction est ainsi vue comme ‘vieille’, voire ‘glauque’, mais en même temps attachante. L’image d’une population particulièrement âgée contredit les statistiques selon lesquelles la Jonction est un quartier où les personnes de plus de plus de 65 ans sont moins nombreuses qu’ailleurs en ville. Une raison à cela est sans doute que, comme nous l’avons dit, certaines catégories de personnes sont plus visibles que d’autres. Si le quartier administratif de la Jonction-Plainpalais compte une plus grande proportion de personnes entre 20 et 65 ans que la moyenne de la ville, ces personnes, dont la tranche d’âge les rend plus susceptibles d’exercer une activité professionnelle, sont logiquement absentes de l’espace public durant les heures de travail. Qui traverse cette extrémité du boulevard durant les heures de bureau (et d’école) aura donc plus de chance d’y croiser des personnes retraitées, ou des personnes sans emploi. La présence du Groupement des Aînés et du Centre d’Action Sociale dans un bâtiment donnant sur la place renforce encore cette probabilité. Ces institutions s’adressant aux personnes vivant dans le quartier, celles-ci ont plus de chance d’y venir à pied, et donc de profiter de la zone piétonne. Au contraire, les personnes travaillant dans le quartier sont susceptibles de venir depuis plus loin. Or, comme nous l’avons mentionné, les axes de transports contournent notre zone. Les personnes se rendant à leur travail, ou le quittant, ont ainsi peu de raisons de la traverser.

On constate donc que les bâtiments et leurs affectations – par les populations qui gravitent autour d’eux – influencent particulièrement la façon dont les gens objectivent un espace. Un quartier où les résidents âgés sont proportionnellement moins nombreux qu’ailleurs peut ainsi apparaître comme un quartier vieux. Loin d’être le produit d’une illusion, ce décalage entre les statistiques et les représentations interroge la notion d’habiter. Que signifie *habiter* ou *vivre* dans un quartier ? Y dormir, ou y avoir des activités ? Les deux définitions nous paraissent valables, mais correspondent à des manières différentes d’habiter un lieu.

Cette complexité plaide pour la pratique de l'observation et des entretiens pour l'analyse urbaine. Les statistiques sur la population nocturne ne suffisent pas à rendre compte de qui occupe, utilise, s'approprie et ainsi produit l'espace public.

Cette image d'un quartier vieux, voire précaire ne saurait toutefois être réduite à sa dimension négative. Ce sont également des facteurs d'attachement, et sont considérées comme des éléments historiques d'une partie de Genève qui, étant autrefois agricole, puis industrielle, s'est toujours distinguée des zones bourgeoises du centre-ville. La Jonction est ainsi souvent vue comme un des derniers 'quartiers populaires' du centre-ville de Genève. Les prix et les loyers y sont effectivement plus bas que la moyenne. L'absence de prétention semble distinguer la Jonction³. Ceux qui apprécient ces aspects relèvent par ailleurs des changements récents qui leur semblent aller à l'encontre de ces particularités. Il s'agit par exemple du rajout des deux étages d'appartements de luxe au numéro 16 (évoqué plus haut), mais aussi de la rénovation ou de la construction d'appartements dans les environs. Les nouvelles constructions sur le boulevard, du côté de l'Université (nouveau musée et bâtiment de la radio-télévision), ainsi que l'arrivée de nouveaux commerces dans cette même partie de la rue, sont régulièrement interprétées comme une progressive *gentrification*⁴ de la Jonction. Tantôt perçue comme une menace (« on chasse les gens qui n'ont pas beaucoup

●
³ Dans cette chanson de 1943, la Jonction est opposée aux 'petits quartiers coquets' qui ont un accès au lac. « Notre ville a sur ses rives / De petits quartiers coquets / Des Pâquis jusqu'aux Eaux-Vives / De Champel à Plainpalais. / Oui, mais ne vous en déplaise, / Il en est un beaucoup mieux, / Un sentier près des Falaises / Où roucoulent les amoureux » (La chanson de la Jonquille, J. Noël, 1943)

⁴ Certains interviewés et interviewées ont utilisé ce mot pour qualifier soit un changement de population, soit un changement dans le bâti et son affectation (nouveaux types de commerces, ou logements de plus haut standing). Ces constats sont aussi partagés par d'autres qui n'utilisent par contre pas le terme de *gentrification*.

de moyens », CV_ent_11), tantôt vu comme une opportunité (« C'est un quartier qui sera bien dans cinq ans ! » CV_ent_5), ces transformations semblent prendre leur source à l'extérieur de la zone étudiée. La plupart de nos interviewées et interviewés mentionnent la *gentrification* progressive du boulevard, depuis Plainpalais en direction de la Pointe. D'autres évoquent des lofts proches des rives du Rhône. Ainsi, dans ce cas encore, la portion de rue qui nous intéresse semble dans l'œil du cyclone, échappant pour l'instant aux transformations qui touchent le reste du quartier.

Si les logiques décrites par nos interviewées et interviewés sous le terme de *gentrification* recouvrent surtout des opérations privées (commerciales ou immobilières), elles ne semblent pas tenir compte des aménagements publics. Car contrairement au reste du boulevard, l'extrémité qui nous intéresse a vécu une transformation qui s'apparente bien à une forme d'embourgeoisement appliquée au bitume : création d'une zone semi-piétonne, élargissement des trottoirs et installation d'une place agrémentée de bancs et d'arbustes. Pourtant, non seulement ces aménagements ne semblent pas être perçus comme une requalification de la rue par ses usagers et usagères, mais la place qui pourrait inviter à la détente s'est transformée en zone d'évitement pour nombre de personnes que nous avons interviewées.

Afin d'observer plus spécifiquement cet espace, nous nous y sommes rendus un jour de semaine vers 18h. Il y avait là une vingtaine de personnes Roms qui discutaient et buvaient de la bière. Aucun banc n'étant libre, nous y sommes retournés quelques jours plus tard pour nous asseoir et observer cette fois la perspective qu'offrent ces bancs. Il était 16h, un mardi ensoleillé de mars. La place baigne toutefois dans l'ombre. La hauteur des immeubles au sud ne permet pas aux rayons du soleil d'atteindre notre segment de rue. De plus, qui n'est pas gêné par l'ombre le sera peut-être par le bruit de la route qui passe derrière les bancs. Les quelques buissons qui séparent la place de la route n'offrent qu'une piètre isolation phonique. La perspective en face

de nous n'est guère plus engageante : légèrement sur la droite trône la déchetterie et un container de récupération de textiles. Si la plupart des bennes sont souterraines, toutes ne le sont pas. C'est ensuite un sentiment étrange que d'être assis face à une route, dans son axe. Le boulevard s'étend dans toute sa longueur devant nous, comme si nous étions assis au milieu de la route.

Le sentiment d'être ainsi exposé (au bruit, aux regards) semble cependant présenter un atout pour qui cherche à la fois à voir et à être vu. C'est de là qu'un homme âgé nous avait rapidement repérés lors de notre première observation. Cette centralité semble aussi appréciée des Roms et de groupes d'hommes qui s'y réunissent pour discuter et boire. Ainsi placés au centre de la zone piétonne, ils peuvent suivre les allées et venues. Mais ces groupes, identifiés dans nos entretiens de manière générique (par exemple 'les alcooliques'), génèrent parfois un malaise par leur simple présence. Une vendeuse nous dit :

A part les cas sociaux, les alcooliques, il y a beaucoup de Roms. Au début il y en avait 4 ou 5 maintenant ils sont très nombreux, le soir quand on sort du travail pour aller prendre le bus ils sont tous là-bas, ils sont 20 ou 30. (CV_ent_14).

Tout comme cette vendeuse, un gérant d'un magasin affirme constater une augmentation de la fréquentation de la place. Il le voit comme une 'dégradation'.

Je me sens moins en sécurité qu'avant, ouais ça s'est dégradé et particulièrement ce bout là, plus que un peu plus haut (sur le boulevard) j'ai l'impression. Ca m'est déjà arrivé une fois le soir, parce que des fois je reste à Genève, chez mes parents, que j'avais de la marchandise à déposer, je ne l'ai pas déposée, y'avait des gars posés là (en désignant la place), enfin ouais, ils fumaient des joints, tout ça, ouais j'allais pas dire : excusez-moi ! Non, j'ai laissé les affaires dans la voiture et je suis reparti. Oui, je trouve que ça s'est quand même dégradé. (CV_ent_7)

Alors que notre première interviewée passe à côté d'eux pour prendre son bus, le second renonce à leur demander de se déplacer pour décharger sa marchandise et préfère s'en aller. Les personnes que nous avons interviewées ne semblent pas reconnaître ces individus. Le manque de familiarité avec ces personnes conduit nos interviewées et interviewés à les considérer comme des groupes plus que comme des personnes : ce sont des 'cas sociaux', des 'alcooliques', des 'Roms', ou encore 'des gars'. Il n'apparaît pas clairement si ce sont des groupes distincts. La psychologie sociale parle d'*outgroup homogeneity effect*, soit d'un effet d'homogénéisation de l'exogroupe. Selon cette hypothèse, un individu considère les groupes auxquels il n'appartient pas comme plus homogènes que ceux auxquels il appartient (voir par exemple Judd et Park 1988). Selon nos observations, la population de la place paraît très hétérogène en âge, habillement et langue parlée, notamment. De plus, les personnes qui fréquentent la place ne semblent pas forcément faire partie de groupes à proprement parler. Certaines partagent effectivement le banc, le temps de discuter ou de boire quelques bières, avant de s'en aller de leur côté. Or, vues comme des groupes, ces personnes paraissent plus menaçantes. Le fait que ni des actes, ni des comportements ne soient invoqués pour expliquer en quoi elles dérangent semble appuyer cette hypothèse.

Outre l'absence d'interactions, le manque de régularité dans la présence des usagères et usagers de la place semble prévenir le développement d'une familiarité qui leur permettrait d'être reconnus comme individus. Avec le temps, la régularité rendrait leur présence normale, ou du moins attendue. C'est par exemple le cas de l'homme à la casquette qui se tient entre la déchetterie et l'entrée de la Migros. La régularité de sa présence fait qu'après quelques semaines de travail de terrain seulement, nous remarquions davantage ses absences que sa présence. La régularité rend aussi les interactions plus probables. Le récit d'un employé de la pharmacie en témoigne :

Il y en a un (Rom) qui est toujours devant la pharmacie ou la Migros. Il surveille. Il connaît nos habitudes, une fois j'ai fait un trajet qui sortait de l'habitude et il me l'a fait remarquer (sourire). Il me dit qu'il veille sur nous! (CV_ent_12).

Cette brève analyse de l'image d'une place réaménagée et évitée par une partie des usagères et usagers du lieu attire l'attention sur un point. En matière d'image d'un lieu, l'influence du bâti et de sa transformation est à lire en relation avec le contexte, et particulièrement avec l'usage qui en est fait. Alors que le réaménagement du bout de la rue en place publique était censé en faire un lieu apprécié, aucune des personnes interviewées ne l'a évoqué positivement. Nous avons proposé deux explications : le contexte peu adapté (emplacement par rapport à la rue, bruit, ombre) et les personnes qui fréquentent régulièrement la place.

La gêne attribuée à la présence de certains usagers et usagères de la place n'étant pas liée à des expériences concrètes lors desquelles nos interviewées et interviewés se seraient vu menacés, il convient de considérer les éléments qui concourent à forger une représentation du lieu. Les entretiens comptent nombre d'exemples de récits et de rumeurs qui influencent, pour celles et ceux qui les entendent ou les transmettent, l'image du quartier et l'expérience de vie dans celui-ci. Nous allons d'abord nous pencher sur deux cas d'événements qui se sont produits dans les environs et qui nous semblent révéler l'importance de la dimension symbolique pour l'image du quartier.

En juillet 2012, un événement à la Jonction fait la une de la presse romande : un adolescent braque la pharmacie des Deux-Ponts, il se saisit d'une voiture en expulsant le conducteur alors qu'une femme et un enfant sont à bord et finit sa course dans le

décor avec une balle dans le ventre⁵. La petite place au bout du boulevard est transformée en scène de crime : abondance de policiers et d'ambulances, débris de véhicules éparpillés, et des dégâts durables. Quelques arbres récemment plantés, qui séparaient la place de la rue des Deux-Ponts, ne survivront pas au choc d'un scooter projeté par la voiture du fuyard. Cet événement s'est produit à quelques mètres des commerces où nous avons mené des entretiens. Pourtant, l'événement est presque absent de nos entretiens. Nous faisons l'hypothèse que nos interviewées et interviewés estiment qu'il est temps de parler du quartier autrement qu'à travers ce fait divers qui a, pour une fois, focalisé l'attention des médias sur cette partie de la ville.

Un autre exemple frappant et plus récent est un accident survenu sur le carrefour derrière la place. En septembre 2013, sur la rue des Deux-Ponts à l'angle de l'avenue de la Jonction, une jeune cycliste décède suite à un accident avec un camion⁶. Accrochées sur le poteau à l'angle, au moment de nos observations, des fleurs en témoignent encore. Difficile donc d'oublier, pour l'instant, le sang versé sur le bitume. Pourtant, l'événement n'est mentionné que par une de nos interviewées. En se remémorant l'accident, une habitante nous répond en pleurant : « La jeune fille qui s'est fait tuer là à vélo, j'en étais malade pendant 15 jours » (CV_imm_1). Dans son essai sur 'La Ville', Robert Park suggérait aux sociologues de s'intéresser à l'histoire du quartier : « Qu'y a-t-il dans le subconscient – dans les expériences oubliées ou dans les souvenirs obscurs – de ce quartier, qui détermine ses sentiments et ses attitudes ? » (Park 1984 [1915] : 94). Les expériences violentes dans cette portion de quartier y laissent une trace, aussi sûrement que le sang et l'huile de moteur persistent dans les anfractuosités du goudron.

●
⁵ 24 Heures, 10 juillet 2012, « Violent braquage d'une pharmacie à Genève ».

⁶ Sophie Roselli, « Un camion heurte une cycliste, qui décède sur place », La Tribune de Genève, 23 septembre 2013.

Les traces de ces événements sont une forme de contamination symbolique. Un exemple est le lien fait par certains et certaines entre le braquage et une forme de dégradation du lieu. Cité dans un article de journal, un habitant d'origine guinéenne et témoin de la scène du braquage y voit un signe que « cela va de mal en pis. On laisse entrer trop de monde dans ce pays »⁷. Mais le coupable s'est révélé être suisse. Qui donc accuser des maux du quartier ? Si les deux événements n'ont presque pas été évoqués par nos interviewés et interviewées, d'autres faits divers font l'objet de rumeurs, mettant cette fois en cause un commerce et une population bien particulière. Un bar de la rue est pointé du doigt. Il y aurait eu « un mort dans les toilettes » nous dit un serveur d'un établissement voisin (CV_ent_3). Les autres commerçantes et commerçants de la rue participent à la circulation de rumeurs : « je ne comprends pas comment il est encore ouvert lui, avec les histoires qu'il y a eu là-bas » (CV_entr_7). Au contraire des deux faits divers évoqués plus haut, il n'y a ici pas de certitudes ni de conclusions sur les faits et les responsabilités. Cela laisse de la place à l'imaginaire et à la poursuite des investigations, sous forme de discussions entre commerçantes et commerçants ou avec la clientèle. Tout nouvel événement suspect est versé au dossier qui accable le mouton noir. En désignant ce dernier, les commerçantes et commerçants mettent à distance le sentiment d'insécurité et les nuisances ressenties. Ils se protègent de la contamination en l'attribuant à un lieu précis.

La présence des bureaux de la police judiciaire, dans un bâtiment de la rue, joue aussi un rôle dans l'imaginaire. Lors d'une discussion avec un habitué d'un café, il nous raconte spontanément l'image qu'il se fait du grand bâtiment moderne, au début de notre segment de rue :

⁷ Marc Bretton, « Braquage et car-jacking pour un Suisse de 17 ans », La Tribune de Genève, 11 juillet 2012.

On se dit qu'il y a beaucoup de gens qui sont arrêtés là-dedans, ils ont des menottes, ils les mettent dedans, mais en fait ils ont un garage derrière et quand ils veulent interroger un criminel ils vont avec la fourgonnette derrière au parking souterrain. (CV_ent_1)

Il nous précise ensuite qu'il n'a, en cinq ans, jamais vu de personnes menottées. La présence de la police lie le quartier avec un imaginaire composé de criminels, de menottes et d'interrogatoires. Mais ce n'est pas le simple effet du bâtiment. Les personnes travaillant pour la police et pour les autres bureaux de l'Etat fréquentent les établissements de la rue à midi. C'est à ces occasions que circulent les histoires et que se créent des rumeurs. L'expérience du quartier par les employées et employés de la police est avant tout professionnelle. C'est donc la criminalité du quartier qu'ils connaissent, et racontent.

Après nous avoir parlé de son sentiment d'insécurité dans les alentours de son lieu de travail, un serveur nous dit :

Ici [dans le café où je travaille], le midi c'est surtout des gens qui travaillent autour, à la police ou au département des constructions – ils nous racontent ce qui se passe dans le quartier. Moi j'habite au Lignon et c'est très tranquille. (CV_ent_3)

En expliquant que c'est ses clientes et clients qui lui racontent « ce qui se passe dans le quartier », on peut penser que ce serveur ne s'imagine pas être *dans* le quartier lorsqu'il travaille. Paradoxalement, son expérience du quartier semble au moins autant influencée par les expériences des autres que par son propre vécu. Les rumeurs circulent aussi parmi les personnes habitant le quartier. Une de celles-ci a évoqué une lettre, envoyée par la Ville à tous les résidents et résidentes, leur recommandant de n'ouvrir leur porte à personne, car plusieurs vols avaient été commis, notamment chez des personnes âgées, par des individus qui se faisaient passer pour des plombiers. La lettre, mais aussi des histoires relatées par des voisins et voisines, alimentent un sentiment d'insécurité. Devant la difficulté à rencontrer des

habitants et des habitantes qui acceptent de nous parler du quartier, nous tentons la technique boule de neige auprès d'un contact personnel. Mais même recommandés par une voisine, nous n'avons pas obtenu plus de rendez-vous. Certaines personnes ne nous ont pas ouvert la porte. A propos de l'une d'elles, notre contact explique :

Elle [une voisine] n'ouvre pas [sa porte aux inconnus] parce qu'on a eu des problèmes au mois d'août. Il y en a qui se sont fait passer pour des plombiers, on a reçu une lettre. Un copain m'a dit que sa femme s'est fait agresser deux fois, il y a quinze jours. Ils ne vous ouvriront pas. Même moi, je n'ouvre pas. Un monsieur m'a dit à propos d'une connaissance à lui, que le gars à la porte lui avait demandé un verre d'eau, qu'il est entré et lui a volé le porte-monnaie. (CV_imm_1)

Après avoir évoqué le rôle des incidents sanglants, presque évincés du récit sur le quartier, puis celui des rumeurs qui, contrairement aux incidents, y tiennent une place considérable, nous allons nous pencher sur la question de la saleté et sur son rôle dans la construction de l'image du lieu. Mary Douglas (2010 [1966]) a montré le caractère symbolique de la saleté. L'anthropologue montre que la saleté est une pollution du 'pur' par 'l'impur'. La dimension spatiale y est importante, puisque la pollution se joue au contact de l'un et l'autre. C'est ce qui conduit Douglas à constater que si le sale est quelque chose qui n'est pas à sa place (le fameux aphorisme *dirt as matter out of place* (Douglas 2010 [1966]: 36), c'est qu'il existe un système et un ordre symbolique. De manière générale, nous constatons que nos interviewés et interviewées considèrent comme saleté ce qui *pollue* leur quartier, ce qui n'y a pas sa place. Mais plus précisément, celui-ci compte ses zones pures et ses zones impures. Le cas d'un groupe de jeunes qui occupe les marches devant la pharmacie, et que les pharmaciens et pharmaciennes accusent de salir, est parlant. Un pharmacien nous raconte :

Il y a aussi ces jeunes qui bouchent les escaliers. On trouve les restes le matin, c'est des orgies, de la

déchéance. C'est de la racaille. Le matin quand j'arrive je dois commencer par nettoyer la crasse. Les gens viennent à la pharmacie pour chercher du réconfort, c'est pas possible que ce soit dégueulasse devant. (CV_ent_12)

Cette 'crasse', c'est en fait des canettes de bières vides, des bouteilles, et des emballages de nourriture. A quelques mètres à peine se trouve la déchetterie, où ces objets auraient leur place. Ils ne seraient alors plus de la crasse, et ne gêneraient personne. Mais dans l'ordre symbolique, la pharmacie est un lieu 'pur', que l'employé présente comme un refuge. La présence de déchets devant la porte est ainsi une contamination inacceptable.

Cette analyse permet de comprendre pourquoi des éléments qui pourraient être des quantités négligeables prennent autant de place dans l'expérience et l'image du lieu. Par exemple, les résidentes et résidents du quartier qui partent travailler le matin dans une autre partie de la ville, pour ne rentrer que le soir, influencent peu l'image du quartier. Pourtant, ce sont parmi celles et ceux qui y passent le plus de temps. A l'inverse, les activités nocturnes de quelques personnes semblent avoir un fort impact. Pour certains interviewés et interviewées, le bout du boulevard est même une zone à éviter la nuit. Plusieurs éléments concourent à forger cette opinion. Il peut s'agir par exemple de l'expérience de commerçantes et commerçants qui, arrivant au travail tôt le matin, trouvent des restes d'une nuit agitée (bouteilles de verre brisées exemple). Puis, c'est de la bouche de leur clientèle qu'ils apprennent, par exemple, la bagarre de la nuit dernière. Ces éléments cumulés contribuent à modeler l'image d'un quartier qui change à la nuit tombante et, dès lors, n'appartient plus à ceux et à celles qui le font vivre la journée. La phrase « La faune des Pâquis s'est déplacée à la Jonction » (CV_ent_12), exprime un sentiment de dépossession. Ce sentiment touche aussi les habitants et habitantes. L'une d'elles explique :

La saleté. C'est horrible. Bon, vous le savez. Si vous saviez ce qu'ils ont fait dimanche. Un monsieur qui est

mon voisin du 4^{ème}, c'est des Noirs et ils sont très gentils, ils avaient mis plein de trucs autour de l'arbre, un matelas, des sacs poubelle, eh bien durant la nuit des gens ont tout éventré c'était sale. Et puis le week-end il y a beaucoup de, il y a des boîtes de nuit, alors, 'berk', on trouve des bouteilles de whisky, des bouteilles par terre, surtout on m'a dit, surtout là-bas derrière. C'est sale, j'ai jamais connu Genève comme ça. (CV_ent_15)

Au moment même où nous menions l'interview avec cette habitante, à la cafétéria de la Migros, un homme passe sur le trottoir et crache par terre : « Berk, vous voyez, ils crachent par terre, les gens », nous dit-elle avec un mouvement de répulsion qui fait trembler tout son corps. L'émotion de dégoût que provoque le crachat exprime le rejet d'une contamination de son quartier vécue en directe. Deux formes d'associations renforcent l'impact de ce genre d'expérience sur l'image du lieu. D'abord, notre interviewée nous prend à témoin, désignant le crachat comme preuve supplémentaire de la saleté dénoncée précédemment. Poubelles éventrées et crachats entrent donc dans la même catégorie : la souillure. Deuxièmement, la saleté semble intrinsèquement liée au lieu et à ses habitantes et habitants. Elle semble dire 'ici c'est comme ça', « ils crachent par terre, les gens ». On peut émettre l'hypothèse que le crachat n'aurait pas provoqué la même émotion si elle en avait été témoin ailleurs, ou si elle le considérait comme une transgression exceptionnelle.

DES LIENS DE FAMILIARITE

Maintenant que nous avons décrit les pratiques et les activités déployées par les utilisateurs et utilisatrices du segment de rue, puis les images du lieu et la manière dont celles-ci se construisent, nous allons nous pencher sur les liens qui se tissent entre les acteurs et actrices du quartier. Notre corpus reposant en grande majorité sur des entretiens avec des commerçantes et commerçants, les liens entre les personnes résidant dans le

quartier ne seront pas abordés ici. Selon nos observations, la rue n'est toutefois pas le théâtre quotidien de leurs rencontres. La grande majorité des interactions observables impliquent les commerces, même si nous ne saurions les réduire à leur dimension économique. Nous tenterons de distinguer les liens qui relèvent de l'échange marchand, qu'on appelle ici aussi liens économiques, ceux qui relèvent du lien social, et ceux qui s'apparentent à des liens politiques ou associatifs. Nous nous basons tant sur nos observations que sur les entretiens pour documenter les types de liens.

Les *liens économiques* sont les plus fréquemment observables : des individus se rendent dans des commerces pour y acheter des biens ou des services. Néanmoins, à plusieurs occasions, lors d'interviews avec des commerçants et commerçantes notamment, nous avons pu observer que la relation allait au-delà de l'échange marchand. Si nous n'avons pas assisté à de longues conversations – peut-être dû à notre présence – nous avons observé que dans les petits commerces de la rue, clientèle et personnel semblent souvent familiers l'un à l'autre et échangent quelques mots lors de la transaction. Dans les lieux de restauration, nous avons pu observer la régularité de certains clients et clientes. La régularité, ou fidélité, selon si on y voit une intention de loyauté, peut être motivée par une forme de routine ou de rituel (de consommation, de placement à une certaine table). Un habitant nous a ainsi expliqué commander ses pizzas au restaurant qui est dans la rue depuis longtemps, même si la nouvelle pizzeria en face est moins chère. Il dit ne pas pouvoir expliquer pourquoi : « c'est bizarre » (CV_imm_1). La régularité peut aussi exprimer une loyauté envers un commerce ou envers les personnes qui y travaillent. Dans un cas comme dans l'autre, selon nos observations, des relations sociales sont en jeu. Celles-ci peuvent être évidentes, lorsqu'on observe un membre de la clientèle discuter avec un serveur ou une serveuse comme le feraient des connaissances. Des commerçantes et des commerçants nous ont aussi expliqué que certaines personnes de leur clientèle se livraient à eux. Une commerçante assure qu'ils et elles ne viennent pas pour acheter, mais pour parler de leurs

problèmes. Cela ne la dérange pas car c'est « dans les limites du raisonnable ». Elle se sent prendre un rôle 'social' qu'elle assimile même à du bénévolat. « Même si on ne se connaît pas, il y a une forme de complicité, entre femmes » (CV_ent_9). Le fait qu'elle précise qu'ils ne se connaissent pas montre que ces liens ne sauraient être confondus avec des amitiés privées. Même s'il s'agit d'écoute empathique, elle le fait dans son rôle de commerçante.

Toutefois, l'absence de discussion ne signifie pas une absence de liens sociaux. Les relations peuvent aussi prendre des formes plus subtiles et se révéler dans des détails. Par exemple, des auxiliaires de police viennent prendre leur pause à la même table, au fond de la cafétéria Migros. Ils saluent la ou les caissières en allant s'asseoir, et échangent quelques mots en passant à la caisse. Un autre exemple est celui des personnes âgées. Si nous ne les avons pas vues discuter avec les caissières, une anecdote nous pousse à croire que leur relation dépasse bien le seul échange marchand. En tentant d'aborder une femme âgée assise à une table, afin de lui expliquer notre projet et de lui proposer un entretien, un de nos enquêteurs est interpellé par une caissière : « Vous savez qu'on a pas le droit de déranger les clients, ici? » (CV_obs_10). L'explication de l'enquêteur ne change rien, « C'est interdit de déranger les gens ». S'il y a un intérêt économique à ce que la clientèle se sente en sécurité, l'empressement de la caissière à intervenir, avant même que la femme puisse exprimer son éventuelle gêne, laisse imaginer une relation particulière entre celles-ci. Nous postulons que la simple régularité des échanges économiques (être un *bon client*) ne donne pas forcément *droit* à cette attention particulière de la part du personnel. Il s'agit alors d'une relation sociale de familiarité, établie par la régularité des situations de co-présence.

Un autre exemple est celui des Roms qui viennent s'asseoir aux tables vers la vitrine. Nos observations ayant eu lieu en hiver, la cafétéria constituait un refuge bienvenu, pour nous aussi. Nous avons alors pu observer qu'un quart d'heure avant la fermeture, lorsqu'une caissière annonce à voix haute que la cafétéria va

fermer, ceux-ci sont les premiers à se lever et à sortir, en adressant un hochement de tête aux caissières. Même si nous n'avons malheureusement pas eu la chance d'en discuter avec les protagonistes, il semble s'agir d'un arrangement tacite. Leur présence sans consommation est tolérée tant qu'ils se plient à l'autorité des caissières et suivre une forme de routine. Il en va de même pour la relation entre une partie de la clientèle et certaines personnes du groupe des Roms. L'un de ces derniers, un homme portant souvent une casquette, se tient très régulièrement debout entre la déchetterie et l'entrée de la Migros, en y faisant face. Il ne tend pas la main mais regarde les gens sortir du magasin et propose également d'aider les gens à déposer leurs déchets dans les bennes. Lors de nos observations, nous avons pu voir comment la personne en question semble avoir développé une relation avec des personnes âgées. La scène suivante s'est répétée plusieurs fois sous nos yeux. Une femme âgée qui vient de terminer ses courses se dirige vers la sortie avec sa canne ou son déambulateur. L'homme à la casquette fait deux pas dans sa direction lorsque la femme âgée le reconnaît. Arrivée à sa hauteur, la femme lui donne une pièce qu'elle avait semble-t-il préparée dans sa main, puis continue sa route sans qu'ils aient échangé plus qu'un mot. Elle a fait celui presque sans s'arrêter.

Dans les cas exposés, il s'agit d'une relation qui n'est pas purement économique, mais ne relève pas d'une forme de sociabilité ordinaire comme le serait la relation entre des connaissances. Elle est basée sur la durée et la répétition, qui engendre une certaine familiarité. Celle-ci se manifeste lorsque les assistants ou assistantes de police et les caissières se font un signe de la tête, lorsque ces dernières laissent les Roms s'asseoir sans consommer, et que ceux se montrent en échange particulièrement respectueux des horaires et envers le personnel, lorsque les femmes âgées donnent une pièce à l'homme à la casquette, et que celui-ci les reconnaît et s'avance de deux pas vers elles. A chaque fois, les individus se reconnaissent mutuellement comme faisant partie d'un même monde, celui qu'ils appellent souvent 'le quartier'. Ces formes de reconnaissance d'appartenance font d'eux 'les vieux du quartier',

‘la pharmacienne du quartier’, ou ‘le quincailler du quartier’, par exemple. Un commerçant nous a expliqué ressentir de la fierté à être reconnu (dans son rôle professionnel) par des passantes et des passants dans la rue. ‘S’intégrer’ était pour lui un objectif et il y a consacré des efforts, notamment dans l’entretien de relations de ‘bon voisinage’ avec les autres commerçants et commerçantes. Le temps seul ne suffit pas à développer une relation de familiarité. Ce même commerçant explique que l’un de ses collègues, même avec plus d’ancienneté, ne connaît toujours personne dans le quartier. Prenant ce dernier comme contre exemple, ce commerçant apprécie aujourd’hui le sentiment de faire partie du lieu, malgré le fait qu’il n’y habite pas.

Les relations entre commerçants et commerçantes comptent dans le fait de se sentir intégré au lieu, même si elles ont indéniablement un aspect fonctionnel car elles contribuent au bon fonctionnement des affaires. On peut distinguer au moins un groupe comprenant des personnes travaillant dans des petits commerces. Celles-ci se rendent des services, comme réceptionner les colis du voisin, ou garder une clé. Les commerçants et commerçantes ayant ce genre de liens entretiennent un rapport de voisinage qui se définit souvent par être à la fois clientes et clients des uns et des autres, et à la fois collègues. Ils échangent des anecdotes sur la clientèle ou sur d’autres commerçants et commerçantes, commentent des rumeurs, qui sont autant de sujets qu’ils partagent et donc qui les lient. Ce sont pour la plupart des personnes travaillant dans le quartier depuis plusieurs années. D’autres, arrivées plus récemment, ne cherchent pas forcément à entrer dans ces cercles de sociabilité. Une raison est par exemple la volonté de se distinguer de ces commerces qui représentent – à leurs yeux – l’image traditionnelle de la Jonction. La non intégration des nouveaux arrivants et arrivantes dans le réseau n’est pas uniquement à mettre sur le compte d’un manque d’intérêt de la part de ceux-ci. Des pratiques commerçantes différentes peuvent par exemple être en jeu. Le bar-pizzeria récemment ouvert, dont le style moderne veut rompre avec l’image vieillotte de la Jonction, cherche à jouer le jeu de la concurrence et propose

durant les premiers mois le café à un franc le matin. Cette offre promotionnelle n'a visiblement pas été du goût des autres cafés et bars de la rue. L'un d'entre eux s'est aligné durant quelques semaines, proposant lui aussi le café à un franc, avant de revenir au tarif habituel d'environ 3.50CHF. Deux visions s'opposent : l'une qui voit dans un marché concurrentiel une opportunité de dynamiser la rue en répondant mieux à la demande, quitte à ce que certains lieux ferment, et l'autre qui y voit un péril pour son propre commerce.

Les liens associatifs existent mais se déploient à une échelle plus grande que le segment de rue. Les transformations liées au passé industriel du quartier ont donné naissance à de nombreuses associations. Celles-ci se sont constituées lors de la réaffectation des bâtiments et zones industrielles. Le départ des Services industriels du site de l'ancienne usine à gaz a vu naître Artamis (un lieu culturel aujourd'hui disparu), puis l'association Eco-quartier qui prônait la création d'un quartier à faible impact sur l'environnement. Dans le même temps, les projets immobiliers et l'intérêt croissant pour la Jonction de la part des promoteurs ont mobilisé des associations sur la thématique du logement. Comme l'explique un membre de l'Association des Habitants de la Jonction, cette dernière aurait été créée en 1980, avant de perdre peu à peu son importance. Elle a été relancée en 2007, avec en plus de la préoccupation du logement (création de logements, contrôle des loyers), une attention à la « qualité de vie » (urbanisme, transports, espaces verts) et à la « vie de quartier ». Ses membres se sont par exemple mobilisés pour le réaménagement des berges du Rhône, qui avant « sentaient mauvais », et maintenant accueillent « des milliers de baigneurs » (CV_ent_11). L'association s'est aussi mobilisée contre la construction d'un « campus pour les sciences et les arts », projet jugé « absurde » par le représentant de l'association. Les liens se créent donc autour de projets, soit pour les soutenir, soit pour les contrer.

Même si des débats internes sont inévitables, ce lien micro-politique réunit donc des personnes qui partagent une vision

semblable de ce que devrait être la politique d'urbanisme et de logement à la Jonction, et de ce qui y fait la 'qualité de vie'. A cet égard, la diversification de la population du quartier représente un défi pour qui veut représenter *les habitants de la Jonction*. L'association souhaite favoriser la 'mixité sociale' et lutter contre la hausse des loyers, tout en améliorant l'aménagement et la 'qualité de vie'⁸. Or, parmi ses membres, certains font partie de la catégorie de revenus souvent pointée du doigt dans les discours anti-gentrification. Les commerces s'adaptent logiquement à l'arrivée d'une nouvelle population. Au début de notre segment de rue, la nouvelle Cantine des Commerçants en est un exemple. Un représentant de l'Association des Habitants ne cachait pas son ambivalence, en 2012 :

Le Café de la Paix qui était un bar à poivrot, quand tu rentrais ça chlinguait... maintenant c'est le bar à *bagel* fait main... café concert... voilà... et maintenant c'est chouette. Mais c'est une forme de gentrification.
(CV_ent_11)

Une tension apparaît aussi lorsque des personnes qui ne correspondent pas à la population que nos interviewés et interviewées considèrent comme traditionnelle de la Jonction (c'est-à-dire de milieux modestes) souhaitent s'engager dans l'association des habitants. Comme l'a par exemple montré Sylvie Tissot (2011), les classes moyennes accusées de provoquer la gentrification affichent un 'goût pour la diversité'. Loin de rejeter le populaire, elles en apprécient l'authenticité. Ainsi, lorsque le « bar à poivrot » évoqué plus haut ferme ses portes, il fait la place à une « brasserie contemporaine » dirigée par un « chef étoilé », et est nommée *Cantine des commerçants*⁹. Certains auteurs, dont Tissot (2011), considèrent ce goût pour la mixité et le populaire comme

●
⁸ Statuts de l'Association des habitants et habitantes de la Jonction (AHJ) adoptés le 6 octobre 2008.

⁹ Article de la Tribune de Genève, non daté, consulté le 30 avril sur <http://www.lacantine.ch/la-presse>.

une manière de mieux contrôler ses aspects indésirables (par exemple fréquenter le restaurant indien, mais réclamer la fermeture du bar mal famé). La mobilisation de personnes issues de milieux plus aisés dans des associations d'habitantes et d'habitants pourrait ainsi être vue comme une tentative de prise de contrôle. Toutefois, aucun élément de notre enquête ne permettrait de déceler une intentionnalité, de la part d'une population particulière, qui viserait la disparition de tels commerces ou de tels bars. Notre hypothèse est que des personnes de couches socio-économiques diverses peuvent avoir les mêmes aspirations en matière de qualité de vie : moins de trafic, plus d'espaces verts, de la mixité, par exemple.

Dans l'assoc' d'habitants t'as des gars qui sont vraiment chouettes, mais graphiste, architecte, journaliste, enfin tu vois c'est déjà du haut du panier... alors bon c'est des gens qui ont une conscience sociale et pis qui essayent de préserver la mixité, mais eux même ils font partie de cette gentrification. (CV_imm_2).

Le paradoxe pointé par le représentant de l'Association des Habitants signale deux choses. La première est que des liens associatifs peuvent unir des habitantes et habitants de couches socio-économiques diverses autour de projets concrets concernant la qualité de vie dans le quartier. La seconde est que ce lien reste marqué par une méfiance à l'égard d'une catégorie d'habitantes et habitants vu comme des *gentrifieurs*.

Le degré de localisation des liens associatifs mérite aussi d'être abordé. L'Association des habitants est hébergée par la Maison de Quartier, avec trois autres associations. Elle est ainsi un pôle associatif dans le quartier. La Maison de Quartier elle-même, en tant qu'association, est subventionnée par la ville et accueille les enfants en âge scolaire en dehors des heures de cours. Elle veut aussi jouer un rôle d'animation et de soutien pour les autres projets associatifs des habitantes et habitants du quartier. Elle fournit, par exemple, locaux, boîte aux lettres et photocopieuse à l'association des parents d'élèves. Les élèves qui fréquentent la maison de quartier, ainsi que les membres de l'association des

parents d'élèves, habitent le quartier. Pour l'Etat de Genève, la règle est qu'un enfant doit fréquenter l'école de son quartier, sauf exception. La situation est autre pour les collaborateurs et collaboratrices. Nous en avons rencontré deux qui travaillent à la Maison de Quartier ; aucun des deux n'habite le quartier. Très actifs à la Jonction, c'est là qu'ils ont tissé un large réseau de liens micro-politiques, mais aussi sociaux. D'autres associations ne s'adressent pas particulièrement à la population du quartier. L'équipe et les résidents et résidentes du *Racard*, par exemple, viennent de tout Genève. Leurs liens avec le quartier tiennent plutôt à un effet de familiarité qui augmenterait, selon notre enquête, la tolérance des voisins face aux comportements des résidents et résidentes.

Pour résumer, il existe certainement, dans la zone étudiée, des liens d'amitié ou des liens familiaux. Nous avons pu voir des couples se retrouver, des familles marcher ensemble, des amis et amies discuter. Ces types de liens ne concernaient qu'une minorité des personnes que l'on a pu observer en passant plusieurs heures dans la rue. Par contre, il nous paraît que la plupart des liens qui nous ont paru lier d'une quelconque façon les usagers et usagères de ce morceau de Genève correspondent à ce que Fischer (1982) puis Blokland (2003) ont qualifié de 'familiarité publique'. Celle-ci ne présage rien de la vie privée des gens. Comme Fischer (1982 : 61-62) l'explique, une personne qui salue tout le monde dans la rue peut avoir très peu d'amis et d'amies. De même, une personne qui marche seule la tête baissée peut compter un grand cercle d'amis et d'amies. Toutefois, cette familiarité publique – le fait de se reconnaître, dû à la fréquentation régulière d'un même lieu – nous semble essentielle dans le sentiment d'appartenance au lieu. Les caissières de la cafétéria Migros, la pharmacienne, les personnes âgées, le quincailler, sont *des gens du quartier*, qu'ils y habitent ou non. Ils font partie d'un *nous* parce qu'ils se reconnaissent comme tels. Leurs pratiques du quartier (y faire ses courses, y travailler, y aller boire des verres) nous semblent déterminantes pour ce sentiment qui, de notre point de vue, est le moteur de la cohésion dans ce segment de rue. De ce point de vue, les liens économiques et

micro-politiques sont étroitement liés à ce mécanisme. En effet, comme nous l'avons mentionné plus haut, l'usage quotidien, durant la journée, de cette zone de la Jonction est largement mu par des pratiques économiques ou associatives.

SYNTHESE : LE CŒUR DE LA JONCTION

Dans ce chapitre, nous avons voulu rendre compte des dynamiques sociales qui, à l'échelle d'un segment de rue, permettent à ses usagères et usagers de vivre ensemble. Cette portion de rue piétonne dans le prolongement du boulevard Carl-Vogt nous a été décrite comme le cœur de la Jonction. Depuis la transformation de la rue en impasse, le trafic routier et les transports publics contournent cette zone qui, du coup, donne une impression de calme. Nous avons distingué deux types d'utilisatrices et d'utilisateurs. Il y a d'abord ceux qui transitent, ou qui s'arrêtent à la déchetterie, font quelques courses dans les commerces, ou s'installent dans un lieu de restauration. Ceux-ci, outre le temps passé dans les commerces, paraissent en transit : ils vont d'un point A à un point B, cette zone n'étant qu'un passage intermédiaire. Les observations répétées nous ont fait découvrir une autre catégorie de personnes qui, elles aussi, se déplacent, mais en restant principalement dans le segment de rue. Elles vont d'un banc à la cafétéria de la *Migros*, vont jusqu'au carrefour puis reviennent. Leur présence récurrente marque l'endroit : ce sont principalement des personnes âgées.

C'est leur présence qui explique, selon nous, pourquoi la population du quartier est fréquemment décrite comme 'vieille', alors que les statistiques montrent le contraire. D'autres catégories de personnes semblent surreprésentées, leur présence étant liée aux institutions installées dans la rue et s'adressant aux retraités et retraitées, aux personnes souffrant de troubles psychiques, aux personnes financièrement précaires. Le nombre de lieux associatifs marque aussi le quartier à gauche. Si cette partie du quartier incarne pour beaucoup la Jonction

traditionnelle et populaire, elle s'est vue imposée un réaménagement en 2011, avec la création d'une petite place là où le boulevard débouchait sur la rue des Deux-Ponts. Fréquentée par des personnes dont la présence est perçue comme désécurisante, elle semble boudée par nombre d'utilisateurs et utilisatrices qui la traversent mais ne s'y arrêtent pas. Nous avons enfin évoqué comment l'imaginaire du lieu se nourrit d'indices de débauche nocturnes (les bouteilles vides au petit matin), de récits de bagarres et de vols, qui circulent entre les commerçantes et commerçants et leur clientèle. La thématique de la saleté nous a permis de mettre en évidence un sentiment de dégradation et de dépossession.

Les interactions que nous avons pu observer nous permettent de mettre en évidence la prédominance des échanges économiques comme vecteurs de lien. Hormis les personnes profitant des bancs pour socialiser, la rue n'est que rarement un lieu d'interactions. Celles-ci ont surtout lieu dans les commerces. Notons tout de même que nos observations ont eu lieu durant l'hiver, et que les dynamiques changent avec les saisons. Le personnel des commerces et leur clientèle entretiennent des relations de familiarité. Les discussions ne sont pas rares, mais se limitent souvent à quelques répliques pour chacun et chacune, ne témoignant pas d'une véritable intimité. Dans des cas contraires, il arrive que l'échange marchand soit un prétexte pour engager une conversation plus intime. En effet, selon les récits de commerçantes, certaines personnes 'seules' se rendraient dans des commerces pour 'se livrer', c'est-à-dire parler de leurs problèmes. Ces interviewées expliquent prendre ce rôle 'social' à cœur, non par un sentiment d'appartenance au quartier et à ses usagers et usagères, mais plutôt par empathie.

Pour conclure, relevons trois dynamiques que nous considérons comme centrales dans la cohésion de ce lieu. Tout d'abord celui-ci nous apparaît comme un lieu ouvert, d'abord par son accessibilité (aux piétons et piétonnes, cyclistes, automobilistes, utilisateurs et utilisatrices des transports publics) et par le peu de contraintes qu'il impose. On pourrait parler d'un

endroit à *bas seuil*, ou la différence n'attire pas (trop) les regards et les désapprobations. Il est possible d'y marcher lentement et sans but, sans être bousculé, de s'asseoir dans un endroit chauffé sans ne rien consommer. L'œil du cyclone, pour reprendre cette image utilisée au début de ce texte est aussi un refuge. Si certaines personnes dérangent par leur simple présence, elles sont néanmoins tolérées. Celles-ci, vues comme 'des Roms', des 'alcoolos', ou encore 'des cas sociaux', font l'objet d'une 'inattention civile', selon la formule popularisée par Goffman (Goffman 1963 : 84), soit une forme d'indifférence respectueuse. Même ceux et celles que ces personnes dérangent passent à leur côté comme si elles ne les voyaient pas.

Un autre mécanisme fait de ce lieu un endroit ouvert à la non conformité : la familiarité. Les personnes âgées qui déambulent sont identifiées comme 'les vieux du quartier'. Leur présence est habituelle. L'homme Rom qui mendie devant la Migros n'a pas besoin de tendre la main, les personnes habituées savent ce qu'il attend, et n'attendent pas d'être sollicitées pour lui remettre une pièce si elles le souhaitent. Dernier exemple, raconté par un collaborateur du centre d'accueil Le Racard : quand l'une de leurs résidentes hurle en bas de l'immeuble la nuit, les voisines et voisins savent que c'est elle et qu'elle demande à ce qu'on lui ouvre, et ils n'appellent plus la police pour se plaindre. Cette capacité d'identifier les intentions et les attentes nous semble centrale dans la cohésion de ce segment de rue.

Néanmoins, nous identifions également des freins à cette cohésion. L'un d'eux est le peu d'identification que permet le lieu. Comme nous l'avons plusieurs fois mentionné, il s'agit d'un entre-deux. C'était la Jonction populaire et traditionnelle, mais les travaux de réaménagement en ont fait un lieu neuf. En devenant une zone semi-piétonne avec une petite place, le lieu était censé changer d'affectation. Mais nos observations montrent que les bancs et la place n'en ont pas fait un lieu de loisir ou de détente pour autant, ou du moins pas pour tout le monde. Les personnes que nous avons interviewées nous ont donné l'impression d'être extérieures au lieu, en le commentant comme si elles n'en

faisaient pas partie. Elles ne s'incluaient pas dans la population du quartier telle qu'elles nous la décrivaient. Elles sont des invitées, qui viennent là pour travailler avant tout. Alors que les transformations de cette zone du quartier se déroulent sous leurs yeux, elles se voient comme spectateurs. Des interviews avec un plus grand nombre d'habitantes et habitants nous montreraient, peut-être, une image différente, mais nous avons vu une rue réaménagée, et peu réappropriée par ses usagères et usagers. Pour celles et ceux qui fréquentent les lieux depuis plusieurs années, le sentiment de perte de repères domine. Durant la période de notre travail (automne 2013 – printemps 2014), deux lieux clés de notre récit ont fermé leurs portes : la pharmacie qui donne sur la place, et la cafétéria de la Migros, fermée car pas assez rentable selon ses propriétaires¹⁰. Quelle sera la conséquence de ces deux fermetures ? Un pas de plus vers l'atomisation des identités du lieu, ou une nouvelle possibilité d'appropriation ?

LA CITE CARL-VOGT

Angela Montano & Loïc Riom

Nous nous sommes intéressés pendant une période de cinq mois aux segments des boulevards Carl-Vogt et d'Yvoy entourant la cité Carl-Vogt. C'est le long du boulevard Carl-Vogt qu'il y a le plus d'activités. On y trouve une grande variété de commerces de tout type. C'est également là qu'il y a le plus de circulation. Architecturalement, ce tronçon du boulevard est marqué d'un côté par des immeubles de cinq étages datant du XIXème siècle et de l'autre par la cité Carl-Vogt. Celle-ci est constituée de cinq barres d'immeuble de huit étages perpendiculaires au boulevard,



¹⁰ Emmanuelle Fournier-Lorentz, 'La Jonction perd un lieu de convivialité bon marché', *Le Courrier*, 17 avril 2013.

pour un total de 445 appartements¹¹. Son rez-de-chaussée est, lui, occupé par des commerces et des arcades. La cité a été construite dans les années soixante par les frères architectes Honegger¹², dont elle tire son autre nom: cité Honegger. C'est un espace très dense. Il n'y a que très peu de verdure, si ce n'est entre les immeubles. L'autre côté de la cité est longé par le boulevard d'Yvoy. C'est une rue plus calme. On y trouve trois restaurants, deux garages et quelques ateliers d'artisans. C'est là que se situe, en face de la cité, la sortie arrière de la Faculté des sciences de l'Université de Genève.

Nous avons effectué onze observations à différents moments de la journée, dans différents lieux, et vingt-et-un entretiens : dix-neuf avec des commerçantes et commerçants, un avec un membre d'une association du quartier et un avec une résidente d'un immeuble situé sur le boulevard Carl-Vogt. Toutes les observations et entretiens ont été retranscrits afin de faciliter l'analyse des données récoltées. Les entretiens que nous avons réalisés avec les commerçantes et commerçants du boulevard Carl-Vogt se sont déroulés avec beaucoup de facilité. Les commerçantes et commerçants, malgré leur emploi du temps chargé, se sont montrés intéressés à nous donner leur point de vue sur la vie du quartier. Deux d'entre eux habitent aussi le quartier. Contrairement à nos espérances, il a été beaucoup plus difficile d'entrer en contact avec les habitants et habitantes et nous avons essuyé un grand nombre de refus. Finalement, nous avons rencontré une résidente d'un des immeubles du boulevard Carl-Vogt qui a bien voulu nous répondre.

¹¹ Source : <http://www.creageo.ch/mac-11/cite-honegger.pdf> (consulté le 14.08.14).

¹² Les frères Honegger sont des architectes particulièrement actifs à Genève dans les années soixante. Ils ont été précurseurs dans l'utilisation de la technique du préfabriqué. On dit qu'à Genève un habitant sur quatre a vécu un jour dans un immeuble Honegger.

Figure 6: Le boulevard Carl-Vogt avec à gauche la cité et à droite les immeubles du XIXème siècle.



Source : Photo Groupe de recherche, 2014.

Pour commencer ce chapitre, nous décrirons notre portion de rue, la place qu'elle occupe au sein du quartier de la Jonction et les logiques de transformation qui l'habitent. Ensuite, nous verrons comment l'activité s'organise, notamment quels sont les moments les plus animés. Puis, nous examinerons quelle est la nature des liens entre les individus. Notamment, sur le plan économique, quels sont les différents types de commerces et quels liens entretiennent-ils avec leur clientèle ? Nous nous intéresserons aussi aux différentes logiques de relations entre les commerçants et commerçantes, et verrons comment cette sociabilité de la rue – le quartier horizontal – contraste avec celle entre les habitants et habitantes dans les immeubles – le quartier vertical. Enfin, nous présenterons les liens politiques que nous

avons pu observer au sein de la cité Carl-Vogt et la manière dont ils participent à la vie du quartier.

Figure 7: Le boulevard d'Yvoy avec la Faculté des Sciences à gauche et la cité Carl-Vogt à droite



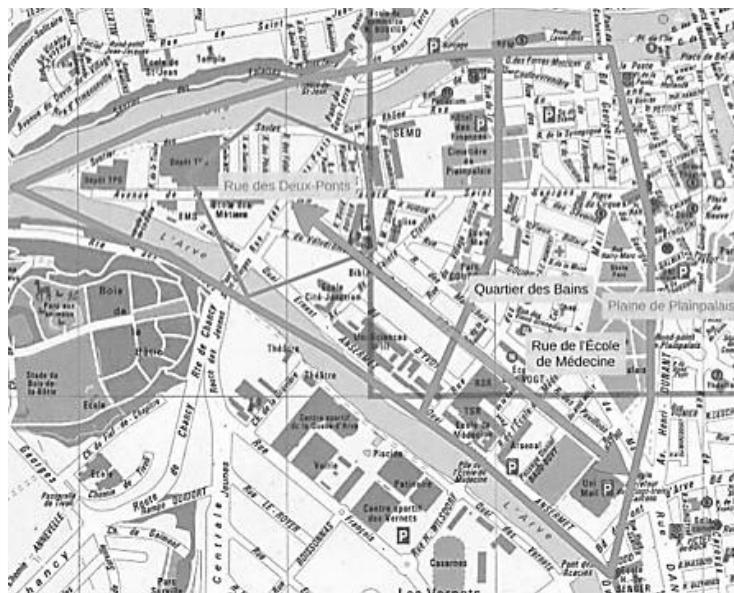
Source : Photo Groupe de recherche, 2014.

UNE RUE QUI SE TRANSFORME

Nous avons recensé plusieurs manières de délimiter le quartier dans lequel se trouve notre terrain d'enquête. Une bonne partie d'entre elles attribue notre segment du boulevard Carl-Vogt au quartier de la Jonction, d'autres, à l'inverse, à celui de Plainpalais. Ces représentations peuvent être regroupées en trois visions. La première est très restreinte et limite le quartier aux environs de la rue des Deux-Ponts et le point où elle rencontre les boulevards Saint-Georges et Carl-Vogt. Cette première vision exclut donc notre segment de rue. Une deuxième, plus large, s'arrête, selon

les avis, à la rue des Bains ou à la rue de l'Ecole de Médecine. Enfin, une troisième englobe l'ensemble du triangle allant de la pointe de la Jonction au boulevard Georges-Favon et à Uni Mail. Pour finir, certaines personnes considèrent le boulevard Carl-Vogt comme une entité en soi, en marquant ainsi son aspect fonctionnel. Notre terrain d'enquête se trouve donc dans une zone de transition entre ce qui est considéré comme le centre de la Jonction et le quartier de Plainpalais, et se trouve à la limite de zones périphériques du quartier : la plaine de Plainpalais, la rue de l'Ecole de Médecine et le quartier des Bains.

Figure 8: Cartographie des différentes délimitations du quartier avec le boulevard Carl-Vogt.



Source : Elaboration Groupe de recherche, 2014.

Les caractéristiques ou les lieux mis en avant pour décrire le quartier de la Jonction peuvent être rassemblés en deux groupes. Un premier réunit ce qui peut être vu comme les attributs de

l'ancien quartier de la Jonction et ses aspects populaires et pluriculturels. Les statistiques de l'Etat de Genève (OCF 2013) et nos lectures (Rossiaud 2007) confirme que la population présente dans le quartier est dans sa majorité une population à revenu modeste, voire pauvre. Un habitant nous a rapporté que la cité Carl-Vogt abrite des familles nombreuses dans des appartements peu spacieux. Une partie de cette population précaire est issue de la migration. Ce caractère pluriculturel se retrouve dans les commerces du boulevard. Ainsi, on y trouve des traiteurs et des restaurants suisses, italiens, portugais, thaïlandais, chinois, indien et libanais. Par ailleurs, la richesse du quartier en artisans et en petits commerces est aussi valorisée. Le square dit « de la Baleine » est, lui, cité comme un exemple de la vitalité de la vie associative dans le quartier. En effet, autour de cette place de jeux, des habitants et habitantes se sont mobilisés pour préserver les jeux qui n'étaient plus aux normes de sécurité et notamment le jeu en forme de baleine, d'après lequel les habitants et habitantes ont nommé le square¹³. La baleine est devenue en quelque sorte un symbole de la cité Carl-Vogt.

Parallèlement, un deuxième groupe de caractéristiques et de lieux mis en avant pour décrire le quartier reflètent, eux, les changements intervenus dans le quartier depuis une vingtaine d'année. On y trouve le Musée d'Art Moderne et Contemporain (MAMCO), inauguré en 1994, l'ancienne Usine Kugler et l'ancien centre d'artisanat¹⁴, investis par des collectifs d'artistes dès la deuxième partie des années nonante, l'Université de Genève avec les bâtiments de la Faculté de sciences qui n'ont cessé de se développer depuis les années cinquante le long de l'Arve, et le bâtiment d'Uni Mail, terminé en 1999. Ces deux groupes de lieux sont représentatifs des deux identités du quartier de la Jonction : l'une d'un quartier traditionnellement

¹³ Son nom officiel est square de la rue du Village Suisse.

¹⁴ Source : <http://journal.tdg.ch/geneve/actu/ex-artistes-artamis-investis-sent-velodrome-2009-09-16> (consulté le 5 juin 2014).

populaire, et l'autre d'un quartier qui, depuis les années nonante, a vu de nombreuses institutions culturelles s'installer en son sein.

Parallèlement à l'installation et au développement de ces institutions culturelles, d'autres changements importants sont en cours. Pour commencer, le quartier de la Jonction a été réaménagé à de nombreux endroits, notamment sur le boulevard Carl-Vogt. On peut ajouter à cela deux chantiers importants en cours : les travaux de rénovation et d'agrandissement¹⁵ du Musée d'Ethnographie de Genève (MEG) et l'extension des locaux de la Radio et Télévision Suisse (RTS). De plus, depuis 2011, le quartier est desservi par une ligne de tram. Ces nouveaux aménagements ont été accompagnés de travaux dans les immeubles. Une grande partie des façades de la rue semble avoir été rénovée et des travaux de surélévation ont été entrepris sur plusieurs immeubles du quartier, mais pas sur notre terrain. Enfin, au cours des années, les emplois se sont également transformés. La Jonction, ancien quartier industriel avec une forte présence d'usines et des petits artisans, a vu s'installer des emplois davantage tournés vers le secteur tertiaire : des bureaux de services administratifs, un important poste de police, la Radio Télévision Suisse, l'Université de Genève, des cabinets d'avocats, des cabinets de médecins, etc.

Ces transformations ne sont pas sans créer des tensions. Deux zones cristallisent particulièrement ces tensions: le quartier des Bains et la rue de l'Ecole de Médecine. Ces deux lieux sont même parfois exclus de la définition du quartier. En ce qui concerne le quartier des Bains – où se trouvent le MAMCO – et les rues alentours, il est vu comme un lieu source de la gentrification du quartier. En effet, depuis l'inauguration du musée, des galeries d'art contemporain sont venues remplacer petit à petit les commerces du quartier. Or, elles attirent une population souvent jugée comme éloignée de l'identité populaire

●
15 Ces travaux devraient être finis en automne 2014.

de la Jonction. Pour beaucoup, l'arrivée de cette nouvelle population est considérée comme un envahissement. Ce sentiment s'illustre dans les propos de ce commerçant.

Ça s'est développé, oui, oui. Il y a l'histoire des rues des Bains, dont je ne veux pas faire partie (il se définit lui-même comme artiste). Parce que c'est pas pour les gens du quartier. C'est des gens qui viennent d'ailleurs. C'est comme s'ils viennent à l'église pour prier et ils repartent. Et puis on m'a proposé, j'ai refusé de faire partie. Ça ne ressemble pas au quartier. (HO_ent_3)

L'utilisation de l'expression « ne ressemble pas » souligne la différence qu'il fait entre, d'une part, une image de la Jonction populaire, et d'une autre, la rue des Bains et ses galeries d'art qui attirent une population plus aisée. D'ailleurs, comme il l'explique lui-même, alors qu'il est artiste, il n'a pas voulu faire partie de l'association qui regroupe les artistes et les galeries du quartier des Bains. Ce refus est motivé par le fait qu'il juge que l'activité des galeries n'est pas tournée vers la population de la Jonction. De cette manière, il montre son opposition face cette activité qu'il voit comme non conforme à ce qu'il identifie comme étant l'identité du quartier.

La rue de l'Ecole de Médecine est, elle, réputée pour ses nombreux bars très courus le week-end par la jeunesse genevoise. Les problèmes, relevés par les habitantes et habitants sont le bruit et les désagréments liés aux sorties du week-end. Ces éléments sont vus comme une menace pour la bonne vie du quartier par une partie des gens que nous avons rencontrés. Comme l'indiquent les propos tenus par ce commerçant :

Il y a certains bars par exemple qui offrent des lignes d'alcool fort avec des prix pas chers. (...) Un quartier, ça ne se fait pas comme ça. Il faut du temps. Il faut se construire petit à petit. Ça veut dire, ce bel esprit, moi, je pense qu'il faut pas le démolir. (...) Et puis le soir, dans la nuit, pas mal de voisins, ils me disent : « ah, on s'est réveillé, parce qu'il y avait des bagarres, il y avait des pompiers, des policiers, etc. ». (HO_ent_3)

Il met en avant comment ces activités nocturnes dérangent certaines habitantes et habitants du quartier qui viennent s'en plaindre auprès de lui. Ce sentiment est peut-être renforcé par le fait que, comme pour le quartier des Bains, ces dérangements se font au profit d'une population venue de l'extérieur du quartier qui ne contribue pas à sa dynamique en-dehors des soirs de weekend. De plus, cette fréquentation nocturne attire d'autres problèmes comme le *deal*. Certaines interviewées et interviewés s'inquiètent de cette petite criminalité, qui serait, selon eux, en augmentation. Cependant, elle ne paraît être problématique qu'au moment où la nuit tombe. Cette méfiance se retrouve dans les propos de cette habitante qui nous explique comment la nuit change son comportement.

Il y a juste à la Jonction, vers la Migros qui est au carrefour de la Jonction, le soir il faut un peu être prudent parce que là il y a la drogue qui circule, il y a des dealers et la police a dû intervenir plusieurs fois. Donc il y a que ça le soir, il faut être prudent. Sinon la journée on va partout. On est pas en danger. (HO_Imm_2)

Toutefois, cette activité semble être très localisée et, comme cette habitante, les personnes qui nous ont répondu identifient clairement les lieux posant problème. En effet, deux lieux semblent être considérés comme des *hotspots* à cause des problèmes de petite criminalité (deal de drogue, agressions) qui y sont liés : le bout du boulevard lorsqu'il croise la rue des Deux-Ponts, et la Plaine de Plainpalais. Une certaine inquiétude existe au sujet de la possibilité de la diffusion de ce phénomène dans le quartier.

Nos entretiens contiennent des discours très construits sur les changements en cours dans le quartier. Certaines personnes font appel aux concepts de gentrification ou de boboïsation, c'est-à-dire, dans ce cas, le remplacement des petits commerces de quartier par des lieux de création artistique. Certaines font, d'ailleurs, des parallèles avec les grandes villes européennes connues pour ces phénomènes, comme Londres ou Berlin. Toutefois, ces changements ne sont pas toujours vus de manière

négative. Certaines personnes les voient même d'un bon œil et espèrent que la Jonction devienne plus dynamique. Par exemple, cette commerçante s'impatiente que le quartier n'évolue pas plus vite.

Toutes les villes. Vous faites toutes les villes en Europe. A partir du moment où vous avez des étudiants, des bars, des cafés, des artistes. Je veux dire vous prenez n'importe quelle ville européenne enfin ce quartier qui, Berlin, Londres, ou... mais ici non ça décolle pas.
(HO_ent_10)

Dans ce cas, cette commerçante regrette le peu de passage dans le quartier. Elle espère que les transformations du quartier rendent le quartier plus attractif et amènent de la clientèle du reste de la ville.

Malgré tout, l'image du quartier populaire et celle du quartier en transformation se trouvent bien souvent mélangées dans le discours des actrices et acteurs. Même s'ils tiennent à l'identité traditionnelle du quartier, ils sont aussi heureux de voir certains de ces changements, notamment l'implantation de l'Université et l'inauguration du nouveau Musée d'ethnographie (MEG). La Jonction aurait en outre été sans cesse soumise à des transformations. Cette habitante de la Jonction depuis son enfance nous a expliqué comment elle a vu peu à peu le quartier se transformer.

Alors quand j'étais petite, en face, il y avait des garages. C'étaient des garages et puis il y avait des roulettes avec des gitans. Puff, je sais plus (quelle année), moi. Cinquante, soixante. Et puis vers l'Arve il y avait des jardins. Et la Jonction elle a toujours existé mais elle était moins grande qu'elle l'est maintenant. (...) Après ils ont construits ces maisons (elle signale par la fenêtre la cité Carl-Vogt) qu'on a en face, ces bâties. Et ils ont tout rasé. Et après, il y avait pas ces maisons qui sont derrière chez moi. C'était de l'herbe, je dirais. Il y avait un hôpital pour enfants, c'était l'hôpital Gourgas. Et je me souviens de l'hôpital Gourgas, j'ai vu tout le terrain pour

construire les trois maisons que vous voyez derrière. Ils ont fait des parkings et ils ont fait une route. Et encore derrière il y avait rien d'intéressant et ils ont construit d'autres maisons. Ils ont beaucoup construit. Ils ont fait de ce quartier un vrai quartier où tout le monde peut se côtoyer et habiter. Avant c'était pas ça du tout.
(HO_Imm_2)

Ce regard relativise les changements récents. Depuis son urbanisation à la fin du XIXème, la Jonction n'a cessé de se développer, notamment dans les années soixante avec la construction, entre autres, de la cité Carl-Vogt. Il est donc important de replacer les transformations des dernières années dans une lente évolution du quartier. Cependant, comme nous l'avons vu, il semble que la vitesse et la direction de ces changements posent problème à une partie des utilisateurs et utilisatrices du quartier. Le quartier de la Jonction est donc tiraillé entre ses deux identités : le quartier populaire et pluriculturel et le quartier en transformation. Notre terrain d'enquête, lui, se trouve entre les zones caractéristiques de ces deux identités : le cœur légitime du quartier, populaire et pluriculturel, et les zones périphériques identifiées comme les sources du changement. Par ailleurs, de même que le réaménagement du boulevard Carl-Vogt, l'implantation de nouveaux emplois et de nouveaux commerces, ou la rénovation d'immeubles, a mené à des transformations importantes. Ces multiples changements ont des conséquences, entre autres, sur l'activité dans le quartier. La prochaine partie de ce chapitre sera consacrée à l'organisation de l'activité autour de la cité Carl-Vogt.

UNE RUE QUI VIT A MIDI

La pause de midi, entre douze heures et quatorze heures, est un moment de forte agitation le long du boulevard Carl-Vogt. En effet, beaucoup de gens se rendent dans les nombreux restaurants et autres *take-away* qui forment la majorité des commerces de la rue. Cette activité intense contraste avec les

heures creuses, de neuf heures à midi et de quatorze heures à dix-sept heures, où le boulevard reste bien souvent désert. Le samedi matin, un grand nombre de gens vont faire leurs courses à la Coop et à la Migros, qui se trouvent au bout de la rue. Cette activité concentrée aux heures de repas est une conséquence des transformations que le quartier a vécues ces dernières années, et, notamment, de la diminution de la main-d'œuvre ouvrière qui avait pour habitude de consommer dans le quartier. Ce commerçant de longue date remarque ce phénomène et cette modification du rythme de vie.

Les ouvriers, ils venaient tous les après-midi à la sortie du boulot pour manger. On avait deux services avec cinq personnes. Maintenant on ferme l'après-midi, on peut pas rester ici à rien faire et en plus devoir payer quelqu'un, ça vaut pas la peine. Y'a plus d'apéro du coup. Tous les restaurants ferment l'après-midi maintenant. Il y a les vieux du quartier qui viennent à partir de 17h30 -18h mais c'est tout. (HO_ent_20)

Les commerçantes et commerçants doivent s'adapter à ce nouveau rythme de vie du quartier et sont amenés à aménager leurs horaires d'ouverture. Les saisons influencent aussi la vie économique du quartier. Par exemple, à partir du printemps certains restaurants et cafés installent des terrasses qui attirent une clientèle désirant profiter du soleil.

Le quartier fait aujourd'hui plus de place aux transports publics qui desservent bien notre portion du boulevard Carl-Vogt. On y trouve deux arrêts de bus, et il est possible de rejoindre rapidement le réseau de trams aux arrêts Jonction et Uni Mail. Le boulevard est à sens unique en direction de la Jonction. L'autre sens est exclusivement réservé aux transports publics et aux vélos. Il existe un trafic régulier de vélos dans les deux sens du boulevard qui utilise l'aménagement leur étant destiné, un partage du couloir de bus dans un sens et une piste cyclable dans l'autre. Les commerçantes et commerçants disent se déplacer plutôt en transport public, parce qu'il est difficile de se déplacer en voiture et, surtout, de trouver une place de

parking chaque matin. En effet, les aménagements récents du boulevard l'ont rendu moins accessible en voiture. Des places de parking ont notamment été supprimées. Selon certains commerçants et commerçantes, ceci a eu des conséquences néfastes pour l'économie du quartier.

Maintenant il y a le tram. Je trouve qu'on a moins de clients que quand il n'y avait pas la ligne. C'est surtout à cause de tous les travaux, du manque de places pour se parquer et ils ont fermé des rues, alors les gens se trompent même pour venir à la Jonction parce qu'ils doivent faire des détours. Alors ça décourage de venir ici. (HO_ent_20)

Malgré la meilleure connexion au réseau des transports publics, cette commerçante se plaint que la fréquentation du quartier a diminué. De manière générale, il nous a été rapporté que peu de personnes viennent à la Jonction uniquement pour ses commerces. Ceci n'est pas sans conséquence sur l'activité économique du quartier, essentiellement tournée vers les commerces de première nécessité et la restauration. La gérante d'une boutique se plaint d'ailleurs que son commerce souffre du manque de personnes venant flâner dans le quartier. En effet, même si le boulevard Carl-Vogt est un lieu de passage beaucoup utilisé par les piétons et piétonnes, peu de gens semblent s'y arrêter. Le long du boulevard, il existe peu d'espaces aménagés pour s'arrêter, comme par exemple des bancs. Les terrasses aménagées à partir du printemps ou les quelques tables installées devant certains commerces sont, avec le square de la Baleine, les seuls lieux où il est possible de s'asseoir.

En conclusion, notre segment de rue vit donc principalement à midi. Cela s'explique par la forte présence de commerces spécialisés dans la restauration et par les nombreux travailleurs et travailleuses, étudiants et étudiantes, qui viennent y prendre leur déjeuner. Le reste de la journée est plus calme. C'est à ces moments-là que nous arrivons à mieux distinguer les personnes habitant dans le quartier. Le boulevard Carl-Vogt est un lieu de passage important mais peu de gens s'y arrêtent. Alors qu'on

pourrait penser que cette situation est peu propice aux échanges, cela n'empêche pas l'existence d'une dynamique de quartier, notamment entre les commerçants et commerçantes. Dans la prochaine partie, nous analyserons les liens que le personnel des commerces et les utilisateurs et utilisatrices du quartier entretiennent.

LE PETIT VILLAGE ET LA CITE DORTOIR

Dans la diversité des commerces installés sur notre tronçon du boulevard Carl-Vogt, nous pouvons dégager trois idéaux-types de commerces. Chacun de ces types est tourné vers une clientèle bien précise et a une manière particulière d'aborder le lien avec sa clientèle. Le premier idéal-type est composé des commerces de quartier. Ceux-ci sont, en général, établis depuis longtemps sur le boulevard. Par conséquent, leur clientèle est, généralement, établie depuis plusieurs années et composée d'habituées et d'habitués, souvent résidant dans le quartier. Ils ont développé des formes de fidélisation de la clientèle centrées non pas sur le lieu en soi mais plutôt sur les personnes qui l'animent (les propriétaires, les vendeurs et vendeuses, les autres habitués et habituées). Ces commerces entretiennent donc avec leur clientèle, ou du moins une partie de celle-ci, un lien de familiarité, voire, dans certains cas, d'amitié. Certains commerçants et commerçantes se décrivent même comme étant plus qu'un simple commerce : un lieu où les personnes peuvent venir parler. Ainsi, ils aspirent à être les confidents d'une partie de leur clientèle, comme nous l'explique ce commerçant.

Et quand ils viennent ici bon, nous on est un petit commerce. Et on est des confidents. Ils ont leurs petits problèmes, ils viennent ici. Ils attendent une réponse mais malheureusement on ne peut pas toujours la donner. Bien souvent on en donne pas parce qu'on n'a pas toutes les données du problème. (HO_ent_9)

Par ailleurs, ce sont aussi des lieux de sociabilité et de rencontre où l'on peut s'asseoir et discuter. Cette observation en est un exemple :

Puis, quelqu'un arrive (nr.1). Ils se connaissent, on peut même penser qu'ils sont des amis, car ils parlent de sujets assez personnels. Ils parlent un peu de la belle-mère du propriétaire, puis ils changent de sujet. Un autre homme (nr.2), qui était déjà assis à une table près du bar quand on est arrivé, intervient dans la conversation. Ils se connaissent également. Cependant, le propriétaire s'assoit à la table de l'homme nr.1 (à côté de la nôtre), pour continuer à discuter avec celui-ci. (HO_obs_2b)

L'une des deux épiceries de la rue correspond à ce type de commerce. Elle est gérée par un couple de suisses depuis quinze ans. Ce couple se considère comme les confidents d'une partie de leur clientèle. Celle-ci ne se rend pas à l'épicerie uniquement pour faire des achats mais aussi pour discuter et avoir un contact social. L'épicerie fait également du service à domicile. Ce service est apprécié notamment par les personnes âgées du quartier qui ont moins de facilité à se déplacer. Ce type de service implique une relation entre la clientèle et les commerçants et commerçantes qui sort de la sphère publique pour s'étendre à la sphère privée – le chez-soi. Ceci permet de renforcer les liens de familiarité entre les personnes travaillant dans les commerces et leur clientèle.

Figure 9: Un exemple de commerce de quartier : l'épicerie



Source : Photo Groupe de recherche, 2014.

Ce premier type de commerce semble être en diminution sur le boulevard Carl-Vogt. Il nous a été rapporté qu'un grand nombre de ces petits commerces de quartier ont fermé ces dernières années. Ils ont été, en partie, remplacés par des commerces du deuxième type : les *take-away*. Ces derniers sont donc, généralement, installés depuis seulement quelques années dans le quartier. Leur clientèle est essentiellement composée de personnes occupant les emplois tertiaires nouvellement créés dans le quartier de la Jonction, mais aussi d'étudiants et étudiantes, notamment de la Faculté des Sciences. Ils investissent dans une stratégie de fidélisation de la clientèle différente de celle des commerces de quartier. En effet, ils sont encore dans une logique de constitution de leur clientèle qui leur demande des efforts importants. De plus, à l'inverse des commerces de quartier, leur logique de fidélisation est centrée non pas sur le personnel mais sur le commerce lui-même. Ainsi, par exemple,

certains de ces commerces ont mis en place des systèmes de cartes de fidélité qui donnent le droit, après un certain nombre d'achats, à un repas offert. Ces formes de fidélisation incitent donc moins à la constitution d'un lien entre les commerçants et commerçantes et leur clientèle. La conversation avec les clients et clientes est vue comme faisant partie du service et reste souvent très superficielle. A l'intérieur, l'espace n'est généralement pas aménagé pour que l'on puisse manger sur place. Même lorsqu'il est possible de manger assis, le service se fait au comptoir et il existe la possibilité de prendre son repas avec soi.

Exemple de ce type de commerce, la *Yourgurteria* propose depuis trois ans des *frozen yogourts*, des cafés et des *paninis*. Il est possible d'y manger pour une dizaine de francs. Il existe une carte de fidélité qui donne accès après un certain nombre d'achats à un menu gratuit. De plus, un tirage au sort qui a lieu chaque jour permet également de gagner des produits. A l'intérieur, il n'y a aucune place assise, simplement un petit comptoir qui permet de mettre du sucre dans son café. Enfin, la *Yourgurteria* n'est ouverte qu'entre onze heures et quinze heures, soit pour la pause de midi, ainsi que les samedis après-midi.

Enfin, un troisième groupe est composé par les rares commerces qui accueillent une clientèle venant de tout Genève. A l'instar des commerces historiques du quartier, ils sont généralement implantés depuis longtemps. Cependant, à l'inverse des commerces de quartier, il s'agit de commerces très spécialisés. Ils vendent, par exemple, des articles de sécurité, du matériel de montagne ou font des réparations d'objets électroniques. On y trouve aussi quelques restaurants qui se sont bâtis une réputation à l'échelle de la ville. Leurs liens avec la clientèle, contrairement au premier type, ne comporte pas le partage d'une identité de quartier. Un exemple de ce type de commerce est le magasin de réparation d'appareil électronique. Le magasin est installé au rez-de-chaussée de la cité Carl-Vogt depuis 1988. Même si le magasin propose des articles d'occasion, son activité est principalement basée sur la réparation. C'est l'un

des rares réparateurs d'articles électroniques existant à Genève. Par conséquence, sa clientèle vient de l'ensemble du canton.

Figure 10: Tableau des différents types de commerces et leurs caractéristiques

	<i>Commerces de quartier</i>	<i>Take-Aways</i>	<i>Commerces tournés vers l'ensemble de la ville</i>
Public cible	Habitants et habitantes du quartier	Employés et employées du quartier, étudiants et étudiantes	Clientèle à l'échelle de la ville
Ancienneté	Oui	Non	Oui
Disposition intérieure	Places assises	Pas de places assises	Variable
Stratégie de fidélisation	Liée aux personnes	Liée au lieu	Plus liée au lieu
Type de lien avec les clients	Familiarité, amitié, confidence	Superficielle : « Bonjour », « Au Revoir »	Variable
Exemple	L'épicerie	<i>La Yourgurteria</i>	<i>Ecotechnic</i>

Ces trois types de commerces répondent donc à des logiques différentes et n'ont pas toujours des intérêts convergents. Cependant, même s'il est possible de trouver des exemples particulièrement parlants pour chacun de ces idéaux-types, aucun commerce ne correspond totalement à cette description. De plus, il n'existe pas de groupes homogènes de commerces, mais plutôt un continuum entre ces différents types. Toutefois, ces

idéaux-types permettent de faire le lien entre le modèle économique d'un commerce et le type de lien qu'un commerçant ou une commerçante entretien avec sa clientèle.

Les relations entre les commerçants et commerçantes du boulevard sont, au même titre que celles entre le personnel et leur clientèle, complexes et multiples. Il existe ainsi plusieurs logiques, en partie contradictoires, qui régissent ces liens. Nous pouvons en distinguer trois principales : l'interconnaissance, la concurrence et la solidarité. Pour commencer, nous avons constaté qu'il existe une certaine interconnaissance entre les commerçantes et commerçants. En effet, l'espace que nous avons étudié est plutôt restreint. Ceci rend assez facile de rencontrer tous ceux qui y sont établis. Certains nous ont décrit la rue comme un petit village où tout le monde se connaît. Il semble que les gens se disent bonjour et communiquent entre eux, du moins de manière superficielle. Par exemple, ce commerçant, établi depuis longtemps, nous a décrit les liens qu'il entretient avec les autres commerces en ces termes :

Alors, Jonction c'est un village dans la ville. Je sais pas si vous avez remarqué, surtout chez les anciens, tout le monde se dit bonjour. Tout le monde se connaît.
(HO_ent_9)

Cette description illustre la familiarité qui existe entre les différents commerçantes et commerçants, surtout ceux installés depuis longtemps. D'autres nous ont expliqué qu'ils n'hésitaient pas à aller se présenter lorsqu'un nouveau commerce ouvrait. De plus, une partie d'entre eux fréquente d'autres commerces du boulevard notamment pour manger à midi ou boire un café. Cependant, cet aspect n'est pas apprécié de tous.

D'un côté, on se connaît tous, on se voit, il y a un réel échange. Un réel échange avec les gens. (...) En même temps aussi c'est un petit village donc du coup ça parle.
(HO_ent_12)

Ce commerçant regrette que cette interconnaissance ait comme conséquence beaucoup de rumeurs. Selon lui, ces commérages rendent l'ambiance parfois pesante.

Par ailleurs, il semble qu'il existe une sorte de réunion plus ou moins informelle des commerçantes et commerçants de la rue. Toutefois, un seul commerçant nous en a parlé. Nous n'avons pas réussi à avoir plus d'information, sur son rôle et son fonctionnement. En tout cas, tout le monde n'y est pas invité ou du moins, tout le monde ne s'y rend pas. Ceci illustre une autre dynamique qui existe entre les commerçants et commerçantes : la concurrence. En effet, il existe une forte concurrence dans la rue, notamment entre les commerces de nourriture, mais aussi entre les salons de coiffure également nombreux sur le boulevard. Cette concurrence s'accompagne parfois de conflit. Il existe également des tensions entre les nouveaux et les anciens commerces. En effet, les nouveaux commerces, issus du deuxième type de notre catégorisation, sont parfois vus comme les acteurs de la gentrification du quartier et de la perte de son identité populaire. De plus, il leur est reproché de ne pas répondre aux besoins des personnes habitant dans le quartier, mais de ses utilisateurs et utilisatrices. A l'inverse, les anciens apparaissent, aux yeux des nouveaux arrivants, comme des conservateurs cherchant à défendre leur territoire quitte à nuire, selon certains, à la création d'une dynamique qui serait favorable à l'ensemble du quartier. Ce point de vue est partagé par cette commerçante :

On sent que oui il y a cette volonté de repousser à l'extérieur les nouveaux arrivants. Et y a des fois c'est un petit peu laborieux. Parce que je vois en face là, on sent que oui il y a une animosité de tout ce qui arrive qui est assez forte. Conservatisme, ah ouais c'est assez impressionnant et puis quelque part je sais que j'ai eu une discussion avec un (H) de nos voisins et je lui ai dit y a tout intérêt plus y a de concurrences, plus y a de choix, ça amène du monde et forcément ça donne de la vie au quartier et tout le monde en bénéficie je pense.
(HO_ent_10)

Elle regrette de ne pas pouvoir s'entendre avec les anciens de manière à créer une dynamique pour l'ensemble du quartier qui, selon elle, fait défaut. Ces tensions s'accompagnent de logiques de comparaison et d'évaluation de l'activité de l'autre. Par exemple, il est reproché aux nouveaux de copier les anciens.

Toutefois, il existe aussi des liens de solidarité, voire d'amitié entre les commerçantes et commerçants. Certains se rendent des services. Par exemple, ils réceptionnent des colis ou s'échangent des coupes de cheveux contre des cafés. Certains n'hésitent d'ailleurs pas à envoyer des clients et clientes vers un autre commerce s'ils ne peuvent répondre à leur demande. D'autres entretiennent des liens fonctionnels, et s'approvisionnent dans un autre commerce de la rue. Il existe aussi un journal des commerçants et commerçantes de la Jonction. Ces éléments facilitent l'activité économique et permettent de créer une dynamique au sein de la rue qui est bénéfique à l'ensemble des commerces.

Ces trois types d'interactions se superposent en partie à notre typologie des commerces, mais pas totalement. En effet, il existe également des conflits entre des commerces historiques du quartier, alors que certains nouveaux arrivants entretiennent de très bons rapports avec d'anciens commerçants et commerçantes. La nature des liens entre les commerçantes et commerçants est donc bien plus complexe que cette schématisation. Toutefois, elle permet de comprendre quelles sont les dynamiques majeures qui animent les relations entre les commerces au sein du boulevard Carl-Vogt.

Au niveau des liens sociaux, nous retrouvons schématiquement l'opposition entre l'identité de l'ancien et du nouveau quartier. D'une part, nous avons la population engagée dans le quartier, souvent âgée, qui recherche de la familiarité. Elle a l'habitude de faire ses achats chez les petits commerçants et commerçantes du quartier. Cette population vit le quartier comme un petit village où tout le monde se connaît. D'autre part, nous avons une population plutôt jeune qui n'engage pas

beaucoup d'échanges avec les autres personnes habitant dans le quartier. Elle reste plutôt dans l'anonymat. De plus, elle travaille souvent à l'extérieur du quartier et n'y rentre que pour dormir le soir. Elle fréquente moins les petits commerces locaux et préfère les grandes surfaces plus faciles d'accès. Pour elle, le quartier a principalement une fonction dortoir. Un responsable associatif nous a fait part des difficultés qu'il a pour entrer en contact avec ces personnes.

Parfois les gens ouvrent le porte, entrouvrent la porte comme ça et disent « qu'est-ce que vous voulez ? » enfin tout ce côté comme ça, on a un peu l'impression des fois qu'on est dans un univers extrêmement hostile, etc. (...) Bah les gens ont tendance quand même à se replier sur eux-mêmes dans leur environnement, les gens sont souvent très occupés. C'est vrai que quand on organise quelque chose, comme je vous ai dit tout à l'heure, on diffuse le plus largement possible (...) mais on a en fait toujours un résultat qui est en deçà de ce qu'il pourrait être si les gens, je sais pas, si les gens étaient peut-être plus concernés par justement leur intérêt personnel.
(HO_Imm_1)

C'est cette population que nous avons eu, nous aussi, du mal à rencontrer. En effet, contrairement à nos espérances, nous n'avons eu la possibilité que de discuter avec une habitante de l'immeuble que nous avions choisi. Lors de nos visites, que ce soit entre midi et quatorze heures ou entre dix-huit heures et vingt heures, peu de portes se sont ouvertes. De plus, pendant ces visites, nous avons constaté très peu d'activité dans l'immeuble. Comme ce responsable associatif, nous pensons que cela est lié au fait qu'une majorité des habitantes et habitants passent la plupart de leur temps ailleurs, notamment sur leur lieu de travail à l'extérieur du quartier. L'immeuble devient alors, pour ces personnes, uniquement un endroit où l'on vient dormir et se reposer. L'excuse du manque de temps nous a aussi été donnée, ce qui pourrait refléter une volonté de maintenir une certaine frontière avec le monde extérieur, dans le but de préserver le domicile comme un lieu de tranquillité et de repos.

Ceci pourrait également s'expliquer par le peu d'intérêt ou la méfiance qu'a suscitée notre étude.

Dans le quartier, les liens entre les individus se construisent autour d'éléments communs qui permettent la constitution d'une certaine familiarité. Par exemple, la langue généralement utilisée dans le quartier est le français. Plus qu'une langue, le français est un point commun qui rapproche les différents individus qui habitent le quartier. Une de nos personnes interviewées prend comme exemple, pour décrire ce phénomène, la tour de Babel.

Je considère que Genève, c'est presqu'une tour de Babel dans un creux. C'est l'empire babylonien c'était aussi composé de cultures. 72 nations, d'ethnies différentes. (...) C'est qu'il y avait une langue commune, qu'on appelait « maldouki ». (...) Maldouki, bah à l'époque Babylonienne. Et puis on sait pas qu'est-ce qui s'est passé. Un jour, les communautés qui avaient aussi leurs propres langues, ethniques, et puis ils ont oublié le maldouki. Personne parlait le maldouki. Comme il y avait 72 langues différentes, les gens se comprenaient plus. Ils se communiquaient plus. Et sont devenus agressifs, violents, et ont démolí ce qu'ils avaient construit par leurs ancêtres. - Alors les gens qui habitent ici, ils ont trouvé une langue commune ? - C'est le français. C'est un peu ça. (HO_ent_1)

Pour lui, le français permet à différentes personnes présentes à Genève de communiquer et de vivre ensemble. Toutefois, nous avons constaté que ce n'était pas toujours aussi simple. Ainsi, la communication entre une vendeuse d'un magasin de seconde main et une cliente rom, les deux ne maîtrisant pas très bien le français, fut assez laborieuse. La langue française peut donc être un moyen de communication entre les individus, mais aussi un facteur d'exclusion.

La langue n'est, cependant, pas le seul élément de familiarité que nous avons rencontré dans le quartier. Certaines figures mettent en relations les différentes personnes qui fréquentent ou qui habitent le quartier. C'est le cas d'un commerçant qui dit se

faire appeler 'le Maire de la Jonction'. Il est appelé de cette façon parce qu'il serait toujours à l'écoute des autres. Il dit également contribuer à défendre les intérêts des gens du quartier et essayer de résoudre les divers problèmes qui pourraient nuire au vivre ensemble. Son café serait ainsi devenu un des lieux de rencontre et de sociabilité du boulevard. Une partie de l'identité du quartier se crée autour de personnages qui se considèrent et sont considérés comme typiques du lieu.

Les liens présents dans le quartier sont, nous l'avons vu, nombreux et variés. Sur le plan économique, les relations entre personnes travaillant dans les commerces et clientèle sont influencées par le type de commerce. Les relations entre commerçantes et commerçants sont, elles, marquées par l'interconnaissance et la concurrence qui existent dans la rue, mais également la solidarité. L'interconnaissance contraste avec le peu de relations qui existent entre les habitantes et habitants. En effet, la vie du quartier semble s'organiser davantage autour des personnes qui travaillent dans les commerces qu'autour des personnes qui y habitent. La sociabilité du quartier se construit, en grande partie, entre ces utilisateurs et utilisatrices dans l'horizontalité de la rue. A l'inverse, lorsqu'on suit la dimension verticale et que l'on monte dans les immeubles, les liens sociaux semblent se faire plus rares. Toutefois, malgré cette distance, les liens de solidarité ne sont pas absents. L'habitante que nous avons interviewée nous raconte comment ses voisines et voisins descendant toujours ses poubelles parce qu'ils savent qu'elle a du mal à marcher et à porter les sacs. Il en va de même lorsqu'il est question de se mobiliser contre un projet de rénovation contesté ou pour le réaménagement et l'animation d'un espace vert. Nous verrons dans la dernière partie de ce chapitre comment les difficultés, et notamment un mouvement de résistance contre un changement, peuvent participer à la création de l'identité du quartier.

RESISTER AUX TRANSFORMATIONS : UN MOYEN DE FAIRE QUARTIER ?

Genève vit une crise du logement caractérisée. En effet avec un taux de vacance de moins de 0.5% en 2013, difficile de trouver un logement à un prix abordable tant le marché est saturé par la demande. Dans ce contexte, les propriétaires d'immeubles se trouvent indéniablement en position de force. Les relations entre propriétaires et locataires peuvent donc être tendues. C'est le cas, par exemple, à la Cité Carl-Vogt. L'Hospice Général¹⁶, propriétaire de la cité, a le projet de surélever de deux étages les immeubles. C'est en réaction à ce projet que s'est constitué le Comité Honegger. Il réunit, sous l'égide de l'association des habitants et habitantes de la Jonction (AHJ), un délégué ou une déléguée par allée de la cité Carl-Vogt. Il fut constitué, dans un premier temps, pour récolter de l'information sur les rumeurs qui circulaient à propos du projet de l'Hospice Général. Par la suite, ce projet a rencontré au sein des habitants et habitantes de la Cité une forte résistance¹⁷. Le Comité Honegger s'est donc chargé de déposer un recours contre le projet et d'en faire le suivi¹⁸.

Deux raisons semblent motiver la résistance des habitantes et habitants à l'encontre de ce projet. Premièrement, la surélévation contribuerait à la densification déjà importante du quartier. De plus, ils craignent que les deux étages supplémentaires réduisent l'ensoleillement déjà faible de la Cité et renforcent le sentiment



¹⁶ L'Hospice Général est une institution d'action sociale. Elle dépend du Canton de Genève.

¹⁷ Sondage de l'AHJ. Résultats sur les 237 foyers ayant répondu au questionnaire, soit 54% des foyers. Surélévations des immeubles :- NON : 78% - soit 185 foyers - Indécis : 13% - soit 31 foyers - OUI : 5% - soit 11 foyers. Source : <http://www.jonx.ch/ahjhonegger.html> (consulté le 15 mai 2014).

¹⁸ Aucune décision n'est encore arrêtée sur le projet. La procédure de recours est, à ce jour, toujours en cours.

d'oppression qu'elle procure. Deuxièmement, la question de l'identité des nouveaux locataires a été soulevée. Comme nous l'avons déjà largement décrit dans ce travail, la Jonction est en transformation. Ce phénomène est vécu négativement par une partie des personnes habitant dans le quartier qui l'analysent comme de la gentrification. La crainte de voir arriver de nouveaux habitants et habitantes plus riches qui contribueraient à la transformation de l'identité du quartier est donc forte, d'autant plus que d'autres surélévations et réaménagements dans le quartier ont déjà débouché sur la création de lofts et d'appartements à loyer élevé. Cet habitant nous décrit comment ce mouvement s'est constitué et s'est organisé.

Ça, je pense que c'est quelque chose d'assez inédit, il me semble. Bon je dirais que d'une part parce que les gens réagissent fortement quand on touche à leur environnement ne serait-ce que émotionnellement. Ça c'est universel. C'est plus facile de mobiliser les gens contre quelque chose que pour quelque chose aussi. On a (...) Ce qui est intéressant c'est que les gens des immeubles savent en général qui est le représentant, le délégué de leur immeuble donc ils peuvent s'adresser à lui aussi, plus spécifiquement si y a quelque chose.
(HO_Imm_1)

Comme le note cet habitant, il est intéressant de relever la très forte réaction que le projet de l'Hospice Général a suscitée chez les habitantes et les habitants de la cité. Ceux-ci ont créé un Comité Honegger. Avec son système de délégué et de déléguée, il participe à la structuration de la vie dans la Cité. Plus largement, cet exemple permet de comprendre comment la volonté de résister face à un changement peut permettre aux gens de se rencontrer et même de s'organiser.

Il existe un autre exemple de mobilisation d'habitantes et d'habitants dont le but est de les réunir afin d'améliorer la vie

dans la cité. Il s'agit du collectif d'artistes 60X60¹⁹. L'association comporte trois buts. Premièrement, ses fondateurs et fondatrices ont comme objectif « de proposer, collecter et rassembler toutes les ressources artistiques, culturelles et personnelles de la cité dans le but de créer des événements, rencontres, expositions, présentations, projections »²⁰. Elle propose donc toute une série d'animations culturelles et artistiques, comme la projection de films en plein air durant l'été. Deuxièmement, elle « œuvre également à la constitution d'une archive de la cité Carl-Vogt Honegger alimentée par les habitants, au profit des habitants »²¹. Troisièmement, elle s'est vue confier par la Ville de Genève la responsabilité de la rénovation et l'animation du parc situé au centre de la Cité : le square de la Baleine. Elle mène ce projet dans une optique participative en cherchant à impliquer les habitantes et habitants dans le processus. Elle y a fait, par exemple, installer des bacs de jardinages pour permettre aux habitantes et habitants de venir planter des légumes et des fleurs. Un de ses membres créateurs nous a décrit le but de l'association.

Il y a cette présence. Pour nous c'est important, en fait, on insiste beaucoup sur l'idée que la présence associative dans l'espace public est sécurisante. Alors, que je dirais que la dimension purement fonctionnelle (de la Cité), le fait qu'il y ait du passage de véhicule, le fait que des gens vont et viennent dans les immeubles, c'est pas très sécurisant en soi parce que c'est pas ça qui crée en fait du dialogue ou qui crée simplement un sentiment, que l'endroit est habité. Ce qui est habité en fait ça suffit pas juste d'y vivre, d'aller et venir, habiter c'est investir, et

¹⁹ Le nom fait référence à une norme utilisée par les frères Honegger pour la construction de la cité.

²⁰ Source : www.creageo.ch/mac-11/collectif-60x60.pdf (consulté le 15 mai 2014).

²¹ Source : www.creageo.ch/mac-11/collectif-60x60.pdf (consulté le 15 mai 2014).

donc nous on investit. C'est un peu notre idée.
(HO_Imm_1)

L'association a donc dans l'idée de permettre la formation d'une vie de quartier autour de son concept 'd'habiter' et 'd'investir'. Pour cela, elle ne propose pas seulement aux habitantes et habitants des activités, mais aussi de participer à transformer leur espace de vie, au travers de la rénovation du square de la Baleine. Toutefois, à la différence du Comité Honegger, cette mobilisation ne se fait pas contre, mais pour un projet. De plus, la création d'une archive de la cité permet de constituer une histoire commune. Certaines des activités de l'association poussent aussi les habitantes et habitants à avoir une réflexion par rapport à leur cité. Nous avons, par exemple, eu l'opportunité d'assister à la projection²² d'un film constitué de courts-métrages réalisés par les habitantes et habitants sous l'impulsion de 60X60. Ceux-ci ont été ainsi invités à réaliser des films sur la Cité et donc à exprimer leur vision de la Cité Carl-Vogt. Chacune à leur manière, ces deux associations contribuent à la vie de la cité. Chacune à leur manière, elles regroupent les habitantes et habitants. Elles servent d'espaces de rencontre, structurent la vie de la Cité et créent des éléments (par exemple, une histoire commune ou une vision partagée pour l'aménagement de la cité) autour desquels peut se constituer une identité commune. Elles sont l'exemple de comment des liens politiques, dans ce cas associatifs, peuvent participer à la cohésion d'un quartier.

●
²² La projection a eu lieu le samedi 21 décembre 2013 dans le cinéma de la Jonction, le Cinélux.

Figure 11: Le square de la Baleine avec au premier plan le jeu qui lui donne son nom



Source : Photo Groupe de recherche, 2014.

SYNTHESE : UNE ZONE DE TRANSITION

Le tronçon du boulevard Carl-Vogt longeant la Cité Carl-Vogt fait donc partie d'une zone de transition entre le centre de la Jonction et ses zones périphériques. Il s'agit principalement d'un lieu de passage pour de nombreux modes de transports : bus, à pied, vélo et voiture. Les espaces de convivialité, où l'on peut, par exemple, s'asseoir, sont rares. Sur le plan architectural, il est marqué par la Cité Honegger et son aspect imposant et fonctionnel. Cet espace se trouve en plein dans les logiques de transformation qui agitent le quartier de la Jonction. Ces changements sont qualifiés par certaines personnes de gentrification. Elles y voient une perte de l'identité populaire du quartier. L'arrivée, en particulier de galeries d'art contemporain

suite à l'installation du MAMCO, est parfois vécue comme un envahissement. Ceci est renforcé par l'augmentation constante des loyers, général à l'ensemble du canton de Genève, et les travaux de surélévation pour aménager des duplexes et des lofts qui amènent de nouveaux habitantes et habitants plus fortunés dans le quartier.

Par ailleurs, l'activité dans le quartier a beaucoup changé. Les industries et les manufactures ont été remplacées par des bureaux et des administrations. Cette tertiarisation du tissu économique stimule l'émergence d'une nouvelle demande de restauration. Le développement de ces nouveaux commerces de nourriture se fait au détriment des commerces de proximité destinés aux individus habitant dans le quartier. De plus, l'arrivée de ces commerces à concept (*frozen yogurt*, repas bios) est vue par certaines et certains comme un élément supplémentaire de la gentrification du quartier. A côté des *take-away*, nous pouvons distinguer deux autres idéaux-types de commerces: les commerces de quartier installés depuis longtemps et les commerces qui ont une clientèle qui dépasse largement celle qui réside dans le quartier. Ces différents commerces sont parfois en concurrence et ont des intérêts en partie divergents. Il en résulte une tension entre plusieurs modes d'interaction. L'espace étant relativement confiné, nous avons observé une forte interconnaissance entre les commerces. Celle-ci débouche en partie sur des logiques de solidarité ou du moins d'associations, mais aussi sur un climat de défiance et de tension. L'interconnaissance, présente dans la rue entre les commerçantes et commerçants, contraste avec le peu de liens qui semble exister dans les immeubles entre une grande partie des personnes qui y habitent. En effet, une part importante d'entre elles ne semble venir dans le quartier que pour dormir. Etant donnée notre difficulté à rencontrer des habitants, ces aspects restent à investiguer plus systématiquement.

Toutefois, certaines commerçantes et commerçants, ainsi que quelques habitantes et habitants cherchent à renforcer ce qu'ils appellent « la vie de quartier ». Qu'ils organisent des animations

autour d'un parc, tiennent un café ou se mobilisent pour améliorer la qualité de vie de leur immeuble, ils s'investissent dans le quartier dans le but de se l'approprier. Ce mouvement est marqué par la volonté d'avoir son mot à dire dans les changements du quartier. La mobilisation contre l'élévation de la Cité Honegger en est l'exemple parfait. Ces événements sont l'occasion de rencontres entre habitants et habitantes, et de création d'une expérience commune autour du quartier.

LES EAUX-VIVES

Sinisa Hadziabdic

Le quartier des Eaux-Vives est le deuxième pris en compte dans l'étude. Comme la Jonction, il présente des caractéristiques qui le rendent particulièrement adapté à une analyse de la mixité sociale dans un contexte urbain. Pour les mettre en évidence, nous présenterons d'abord les limites géographiques du quartier, sa localisation par rapport au reste de la ville de Genève et sa physionomie au niveau architectural. Ensuite, nous exposerons de manière succincte le processus d'urbanisation qui a affecté le quartier durant le siècle dernier. Enfin, nous nous concentrerons plus en détail sur les dynamiques socio-économiques actuelles des Eaux-Vives.

Une définition univoque de la surface représentant le quartier des Eaux-Vives est difficile à donner. Administrativement, les Eaux-Vives couvrent une portion assez large de la ville de Genève. Celle-ci est comprise entre le lac, la rue du Lac, la rue Lachenal, la route de Florissant, la zone de Chêne-Bourg et celle de Cologny. Dans les mêmes définitions administratives, toutefois, le quartier est parfois aussi divisé en plusieurs zones. C'est ainsi que, dans les statistiques, on fait souvent la distinction entre Eaux-Vives-Lac, Eaux-Vives-Frontenex et Florissant-Malagnou. Il semblerait donc exister une portion centrale des Eaux-Vives plus proche du lac et d'autres plus périphériques.

Au niveau de son positionnement dans la ville de Genève, le quartier se situe au carrefour de plusieurs réalités. Il côtoie le lac, un quartier relativement bourgeois comme Cologny et un autre

plus populaire comme Chêne-Bourg. Il se trouve proche du centre-ville et le pont du Mont Blanc le relie à un quartier « chaud » comme les Pâquis. Cette localisation à l'intersection de différentes parties de Genève fait notamment des Eaux-Vives une zone de passage. Deux axes routiers en particulier traversent le quartier : la rue des Eaux-Vives et la rue de Montchoisy. Le caractère dynamique de ces deux rues est une des raisons principales nous ayant amené à les choisir comme sites d'enquête dans le quartier.

Bien que ces deux rues présentent donc un intérêt particulier pour un observateur externe, pour les Eaux-Viviens, leur quartier ne se limite pas à celles-ci et est représenté par une multitude d'endroits ayant une importance et une signification cruciale (Granger 2002). Sur le plan architectural, « schématiquement, on peut diviser actuellement le quartier en trois parties : des immeubles de haut standing, datant du début du siècle dernier, le long du quai Gustave-Ador ; le cœur du quartier, plus populaire, développé par la création du port de la Scie et modernisé entre 1875 et 1914, autour des axes formés par la rue des Eaux-Vives et la rue de Montchoisy ; un périmètre plus résidentiel, créé à partir de 1927, sur la route de Frontenex et au-delà » (Service social de la Ville de Genève 2006 : 7).

Historiquement, le développement du quartier a connu plusieurs phases. Village lacustre et important port au cours du XIX^e siècle, au XX^e siècle, les Eaux-Vives ont été progressivement intégrées à la ville de Genève pour en faire officiellement partie en 1930 (Ville de Genève 2013). L'intégration s'est accompagnée d'une forte urbanisation et donc aussi d'une hausse de la densité démographique (Granger 2002). L'intégration à la ville, accomplie à la suite d'un vote contesté où les habitants et habitantes du quartier ont dû se plier au pouvoir cantonal, semble être encore aujourd'hui un aspect parfois mal perçu par les personnes se considérant comme les vrais Eaux-Viviens, la voyant comme un envahissement de ce qu'ils voient comme leur petit village où tout le monde se côtoie et se connaît au quotidien (Granger 2002).

Actuellement, le quartier compte environ 36'000 habitants et d'habitantes. Cette population reflète le passé migratoire du quartier. À une partie consistante d'individus d'origine suisse s'ajoute la présence de personnes issues de migrations anciennes comme les personnes d'origine portugaise, espagnole et italienne. La diversité des origines s'accompagne également d'une mixité au niveau des classes sociales (Langel 2003). En effet, les personnes habitant aux Eaux-Vives présentent un revenu médian proche de la moyenne cantonale et, en même temps, un degré d'hétérogénéité entre les revenus parmi les plus hauts du canton. Enfin, si on s'intéresse au comportement politique, en prenant en compte les votes de l'ensemble des trois zones statistiques qui le composent (Eaux-Vives-Lac, Eaux-Vives-Frontenex et Florissant-Malagnou), on constate que le quartier se situe relativement à droite. En effet, le PLR est largement le premier parti avec 28 % des suffrages, le MCG le deuxième avec 14 % et l'UDC le troisième avec 10 %. Les trois partis de gauche, les Socialistes, les Verts et Ensemble à gauche, par contre, n'arrivent à cumuler que 28 % des votes.

De part sa position dans la ville, son histoire et sa population, le quartier des Eaux-Vives se caractérise donc par une grande hétérogénéité. Nous tenterons d'en rendre compte en analysant dans les deux prochaines sections deux rues dans lesquelles ces aspects semblent particulièrement marqués : la rue des Eaux-Vives et la rue de Montchoisy.

LA RUE DES EAUX-VIVES

Sinisa Hadžiabdic & Loïc Pignolo

Appréhender les dynamiques d'un quartier en n'analysant qu'une partie de celui-ci est une tâche tout autre que simple. Avec un tel propos à l'esprit, le choix de l'endroit à étudier se révèle être une étape décisive. La première rue choisie pour arriver à saisir au moins en partie les logiques dominant le quartier des Eaux-Vives

présente plusieurs traits qui semblent la rendre particulièrement adaptée à cet objectif. En effet, comme son nom le laisse deviner, la rue des Eaux-Vives est la rue principale du quartier dont elle fait partie. Par sa centralité, elle peut être vue comme un microcosme où les dynamiques sociales globales de son quartier devraient être observables de manière plus intense que dans d'autres zones de celui-ci.

Deux caractéristiques de la rue des Eaux-Vives qui sautent immédiatement aux yeux vont dans le sens de cette supposition. Située sur la rive gauche du lac Léman, elle constitue premièrement un important axe routier qui relie différentes parties de la ville de Genève. Elle se trouve à l'intersection de trois contextes urbains assez différents : le *centre-ville*, la zone du lac et les Pâquis, un quartier *chaud*. Par sa situation, cette rue constitue un passage obligé pour beaucoup d'individus. Les photos 8 et 9 représentent les extrémités de la rue (Figure 12 et Figure 13). Aux heures de pointe, on constate une intense circulation de voitures, de transports publics, mais aussi de piétons. Les moments de rencontre et d'échange entre individus, voulus ou fortuits, sont sans doute favorisés par ce mouvement.

Figure 12: La partie initiale de la rue des Eaux-Vives



Source : Photo Groupe de recherche, 2014.

De plus, on constate aussi rapidement l'hétérogénéité des passants et passantes : on entend parler plusieurs langues, on observe des personnes habillées en costume et d'autres en tenue de travail. Mais au-delà de la mobilité qui la caractérise, la rue des Eaux-Vives présente aussi des caractéristiques propres qui font penser qu'elle est le théâtre de contacts relativement fréquents entre personnes provenant de différentes réalités. Comme la Figure 14 le montre, il s'agit d'une rue avec une série de petits commerces, à peu près un au rez-de-chaussée de chaque immeuble. Outre leur nombre important, il s'agit aussi de commerces variés, du point de vue des produits et des services offerts. On y trouve donc des cafés, des restaurants offrant chacun des spécialités différentes, des kebabs, un supermarché, quelques petites épiceries, certaines desquelles proposant des produits typiques de la région d'origine des propriétaires, une

cordonnerie, un magasin de motos, des salons de coiffure, des boutiques, un centre islamique, etc. Il apparaît donc intéressant de comprendre comment les commerçantes et commerçants interagissent entre eux, de voir quel type de clientèle est associé à chaque commerce et d'analyser aussi quels échanges ont lieu entre les habitantes et habitants et/ou entre les passantes et les passants du quartier.

Figure 13: La partie finale de la rue des Eaux-Vives



Source : Photo Groupe de recherche, 2014.

Dans notre enquête, nous nous sommes intéressés à la rue presque dans son intégralité, plus précisément à partir de la Migros des Eaux-Vives, située au numéro 17 de la rue, jusqu'au centre islamique, se trouvant au numéro 104 de la rue. Dans la phase d'observation, nous avons essayé d'examiner des lieux couvrant l'ensemble de la rue. Nous avons tenté de choisir des endroits pouvant présenter des dynamiques sociales de

différentes natures. Dans certains commerces, à première vue, semblent se développer des relations plus formelles entre la clientèle et les commerçants et commerçantes, alors que dans d'autres, les rapports semblent nettement plus personnels. C'est ainsi que, par exemple, nous avons considéré la Migros des Eaux-Vives comme un commerce du premier type, avec une clientèle qui ne se limite pas aux personnes habitant le quartier, alors que le café de la Suite 115 avait été initialement pris en compte comme un commerce du deuxième type. Nous avons aussi pris le soin de répéter nos observations à différentes périodes de la journée et à différents jours de la semaine pour vérifier si le même lieu pouvait obéir à différentes logiques d'interaction selon le moment. Au total, nous avons mené dix heures d'observation sur dix différentes situations (cf. annexes). Ensuite, pour ce qui est des entretiens, notre corpus est constitué de vingt-et-un entretiens avec des passants et passantes, des commerçants et commerçantes ou, simplement, des personnes travaillant dans le quartier, et sept entretiens plus approfondis avec des personnes habitant dans un des immeubles de la rue.

Figure 14: Cartographie des commerces de la Rue des Eaux-Vives



Source : *Elaboration Groupe de recherche, 2014.*

Dans les quatre sections suivantes, nous exposons donc les principaux résultats issus de l'analyse du corpus de données récoltées dans les trois phases d'enquête (observation, entretiens courts avec des commerçants et commerçantes et/ou des passants et passantes, entretiens longs avec des habitants et habitantes d'un des immeubles de la rue).

LE VILLAGE ENGLOUTI PAR LA VILLE

Dans cette première section nous tentons de traduire la façon dont le quartier est perçu par les personnes l'utilisant. Dans un premier temps, nous relevons ce qui est apprécié dans le quartier par les personnes qui y habitent et celles qui y tiennent des commerces, et, dans un deuxième temps, nous explicitons une

opposition forte qui se dessine dans la manière de concevoir le quartier.

En premier lieu, le quartier est généralement perçu très positivement. C'est un quartier dans lequel on aime habiter et/ou travailler. Le parc, le lac, la tranquillité, la proximité du centre et la présence de multiples commerces sont des arguments souvent avancés. Parfois, ceux qui l'ont quitté mais y travaillent encore désirent y revenir. Certaines zones sont cependant plus appréciées que d'autres. C'est un élément que l'on retrouve dans la manière dont les personnes ont parlé des limites de leur quartier. En effet, deux façons de le délimiter nous ont été présentées, une première s'attachant à décrire du mieux possible les limites que les personnes considèrent comme officielles, et une deuxième visant à spécifier ce qu'elles se représentent comme les Eaux-Vives vivant, qui bougent, où 'les choses se passent'. Dans cette deuxième vision, les interviewées et interviewés nous ont délimité une portion beaucoup plus restreinte du quartier par rapport à la première. Elle se cantonne à la rue des Eaux-Vives et à ses environs proches. C'est surtout cette zone qui est considérée comme représentative du quartier des Eaux-Vives à leurs yeux, dû à l'ambiance qui y règne et à la concentration de commerces.

Cette rue se caractérise également par la population particulière qui y vit. Celle-ci serait d'une grande diversité au niveau des origines, au niveau de l'âge, mais aussi en ce qui concerne leurs positions sociales. A ce titre, la rue est considérée comme « intéressante », pour le spectacle qu'elle offre.

Ce qu'on peut dire sur cette rue, sur la rue des Eaux-Vives, de tout les Eaux-Vives, je pense que c'est la rue la plus animée et la plus intéressante au niveau de la diversité entre les gens et tout, c'est assez drôle. On côtoie aussi bien les gens du quai du Gustave Ador que les gens de la rue des Eaux-Vives. On peut dire que c'est la rue la plus fréquentée aux Eaux-Vives. Et puis il y a de tout. Il y a beaucoup de jeunes, il y a pas mal de personnes âgées. C'est assez bien. (EV_ent_10)

Cette mixité est souvent vue comme positive, comme étant un élément distinctif de la rue des Eaux-Vives, mais également du quartier. En effet, ce mélange ne semble pas compromettre la coexistence, comme on peut le lire dans cette citation d'une des personnes habitant dans le quartier:

Moi j'aime bien ça, j'aime bien l'esprit ouvert et puis aussi de mélange c'est-à-dire que tu peux trouver effectivement des rues où il y a un luxe quand même qui s'affiche assez clairement, et aussi des rues il y a un peu pas mal de gens enfin plus populaires. Mais en même temps les gens ils arrivent à facilement vivre ensemble, j'ai jamais entendu parler de gros problèmes entre les habitant-e-s du quartier. Donc il y a quelque chose qui fait que ça fonctionne quoi. (EV_imm_3)

Le quartier des Eaux-Vives, et plus spécifiquement la rue des Eaux-Vives, est donc vu comme un lieu où les gens vivent dans une certaine harmonie. Nous tenterons par la suite de mettre en perspective cette représentation avec des analyses plus approfondies.

Une deuxième façon de lire cette mixité est moins enthousiaste. Cette mixité est parfois vue comme problématique car liée à la venue de personnes remplaçant celles vivant depuis longtemps aux Eaux-Vives. Ces nouveaux et nouvelles arrivantes ne s'investiraient pas assez dans le quartier ou privilégieraient des contacts avec des personnes de la même origine (ethnique ou sociale). Ceci, combiné au départ des « Eaux-Viviens » et « Eaux-Vivientes », impliquerait une perte de l'identité et de la vivacité de l'endroit tel que se le représentent celles et ceux qui y ont vécu pendant plusieurs années.

D'autres éléments sont vus négativement par des commerçants et commerçantes, ainsi que par des habitants et habitantes. Les Fêtes de Genève et d'autres événements festifs sont perçus comme nuisibles, en raison du bruit et des fêtardes et fêtards qu'ils amènent dans le quartier. Un sentiment d'insécurité est souvent aussi mis en évidence. C'est un aspect qui est

notamment cité par certains commerçants et commerçantes pour justifier le fait de ne pas habiter dans le quartier, mais également par des personnes y habitant pour ne pas y sortir la nuit.

En dépit des problèmes mentionnés, le quartier des Eaux-Vives, et plus particulièrement la rue des Eaux-Vives, est donc un lieu auquel on s'attache ou du moins qu'on apprécie. Il semblerait que les points négatifs soient considérés comme faisant partie d'une normalité tolérable. Au-delà de ces aspects plutôt consensuels, une opposition forte se fait sentir entre deux manières de se représenter le quartier. Dans une première lecture, le quartier des Eaux-Vives est vu comme un village où les personnes y résidant ou y travaillant seraient liées par de forts liens d'interconnaissance :

Ici c'est un quartier qui vit 24 heures sur 24, où tout le monde se connaît. Tout le monde se dit bonjour, tout le monde se côtoie, tout le monde s'aime, tandis que dans les autres quartiers c'est tout le contraire. (EV_imm_1)

Cette citation frappe par son manichéisme : ce quartier est cohésif alors qu'à l'extérieur règne l'anomie. Les liens entre le personnel des commerces et leur clientèle seraient un signe de cette cohésion particulière. Les commerçantes et commerçants de la rue des Eaux-Vives sont perçus comme des artisans qui entretiennent des liens avec leur clientèle qui vont au-delà de la simple relation économique. Ces commerces seraient également des lieux de rencontre pour les habitantes et habitants du petit village. Le boucher ainsi que certaines pizzerias sont vus comme des cas exemplaires de cette dimension. Les personnes qui se rattachent à cette vision vivent (certaines même depuis l'enfance) et/ou travaillent dans le quartier depuis longtemps. Elles éprouvent un certain attachement au quartier et se sentent y appartenir.

Toutefois, ce quartier est aussi vu comme sujet à des dynamiques de changement. La fermeture d'anciens commerces et l'arrivée de nouveaux est ici mise en avant. Parmi les gens qui partagent cette vision, une seconde opposition se dessine quant à

la manière dont sont perçues les dynamiques de changement dans le quartier. On voit en particulier un contraste entre les personnes appartenant à des tranches d'âge plus jeunes et d'autres plus âgées. Les plus jeunes accordent soit une importance moindre à ce changement, soit le voient comme un signe de vivacité et de développement du quartier. Dans ce dernier cas, le changement est donc vu comme positif, car il signifie davantage d'endroits où sortir et contribue ainsi à se sentir bien dans son quartier.

Les personnes plus âgées, par contre, ont donné une toute autre interprétation de cette évolution. Pour elles, ce changement est avant tout comme une perte des lieux qu'elles considèrent comme typiquement *eaux-vivriens*, la laiterie par exemple. Cette disparition est vue comme un effritement de l'identité du quartier.

- Et vous aimez bien vivre ici ?

- Sans ça, je l'aurais peut-être déjà quitté (f) mais non c'est un quartier sympa. J'ai un boulot sympa qui me fait connaître plein de gens et puis c'est un quartier qui se déshumanise je trouve. Mais qui est sympa quand même.

- Qu'est-ce que vous entendez par « se déshumanise » ?

- Qu'il perd tous ses petits commerces. (EV_ent_11)

Peut-être en raison de leur âge, ces personnes voient cette évolution surtout comme une perte de repères et de la familiarité créé au cours des années. Malgré cette divergence, les personnes présentes depuis longtemps dans le quartier parviennent de manière consensuelle à identifier des commerces ne correspondant pas à l'image traditionnelle des Eaux-Vives. C'est notamment le cas d'une boulangerie appartenant à une chaîne. Celle-ci apparaît comme un élément étranger, voire incompatible avec l'esprit du quartier.

Non, cette [boulangerie] je déteste. Non, et puis c'est vrai que ces deux-là c'est des chaînes finalement, mais

[boulangerie] je sais pas, sur la rue des Eaux-Vives ça fait presque tache quoi. Et il y a justement cette petite boulangerie dont je vous parle, Céline et Sébastien je crois. Assez sympa pour les petits sandwichs ou ce genre de chose. Donc je vais pas chez [boulangerie] quoi, ça c'est sûr. (EV_imm_7)

Il s'agit donc bien ici d'une frontière symbolique qui est créée entre, d'un côté, les commerces légitimes dans le quartier des Eaux-Vives, à l'image d'un petit commerce villageois, et, de l'autre, les commerces illégitimes, qui évoquent les grandes chaînes et donc l'extériorité au village. Cette distinction ne se retrouve toutefois pas dans la seconde lecture du quartier à laquelle nous nous consacrons dans le paragraphe suivant.

Dans cette seconde lecture, le quartier des Eaux-Vives n'est pas spécialement vu comme un lieu avec des logiques villageoises. Ni les commerces, ni les liens entre les gens ne sont décrits comme ressemblant à ceux que l'on trouverait dans un village. En fait, le quartier des Eaux-Vives est davantage décrit comme un quartier urbain, se caractérisant par une certaine indifférence dans les relations interpersonnelles. Le cas de la boulangerie, à nouveau, est exemplaire de cette deuxième lecture. À l'inverse de celles dont nous avons parlées auparavant, ces personnes ne perçoivent pas la subtile distinction entre commerces illégitimes et légitimes. La boulangerie est alors considérée comme un commerce qui a du sens, qui a sa place dans le quartier et qui est pratique, par exemple en raison du fait qu'il est ouvert le dimanche. Celles et ceux qui mettent en avant cette vision ont généralement moins d'ancienneté dans le quartier. Il s'agit surtout de nouveaux et de nouvelles arrivantes, souvent en provenance de l'étranger, et qui, par conséquent, ne partagent pas cet imaginaire d'un quartier marqué par des logiques en contraste avec celles d'une ville.

LA FRENESIE DES EAUX-VIVES

Après avoir analysé l'imaginaire associé au quartier des Eaux-Vives, il est maintenant utile de comprendre comment les personnes que nous avons rencontrées parviennent à contribuer au façonnement de cet imaginaire à travers leurs actions et leurs expériences, sensorielles et émotionnelles. Il s'agit notamment de mettre en évidence comment et pour quelles raisons les gens se déplacent à l'intérieur et hors du quartier et quelles activités ils y exercent. De plus, nous nous attachons à analyser les significations, aux niveaux sensoriel et émotionnel, qu'ils attribuent aux différentes parties du quartier, et la manière dont ils perçoivent les individus qu'ils y croisent.

Si on s'intéresse au mouvement de personnes à l'intérieur du quartier, on constate que la première impression que nous avons eue à travers nos observations est aussi partagée par nos interviewés et interviewées. Il s'agit clairement d'un lieu de passage avec une intense circulation. Ce flux continu de personnes est vu par certains commerçants et commerçantes comme très favorable à leur activité, mais en même temps comme peu compatible avec la vie non professionnelle. Il s'agit en effet de personnes qui, habitant en périphérie de la ville, perçoivent les rythmes du quartier comme assez stressants. Cette caractéristique se trouve en contraste avec l'image du village décrite dans la section précédente. Nos observations dessinent aussi une rue qui laisse transparaître une certaine indifférence interpersonnelle. Peu de passants se saluent. Il est encore plus rare d'observer deux personnes qui, fortuitement, se reconnaissent dans la rue et se mettent à discuter.

Comment est-il possible de concilier l'image d'un village avec l'apparente frénésie et froideur de la rue principale ? Cet apparent paradoxe peut être résolu si on parvient à montrer l'existence de deux tendances. D'un côté, les gens se déplaçant dans la rue des Eaux-Vives devraient être essentiellement des individus de passage, qui ne transitent à travers le quartier que pour arriver à une autre destination. De l'autre, il faudrait être en mesure de

montrer que les individus stationnaires dans le quartier, qu'ils y habitent ou travaillent dans les commerces, ne se déplacent que très rarement de leur lieu de travail ou d'habitation et/ou que sur de courtes distances et vers des lieux spécifiques. N'ayant pas réussi à interroger beaucoup de passants et de passantes, nous ne sommes pas en mesure de confirmer la première tendance. Toutefois, la localisation de la rue décrite précédemment rend plus que plausible cette supposition. Concernant la deuxième, nos entretiens la confirment globalement. En effet, les commerçants et commerçantes affirment ne quitter que rarement leurs commerces. Si des déplacements ont lieu, ils se font sur un périmètre limité. Il s'agit soit de discuter avec les collègues proches, soit d'aller consommer quelque chose dans le café ou le restaurant de l'autre côté de la rue. Pour ce qui est des habitantes et habitants, le discours est assez similaire. Certains ne cachent pas le fait d'aimer rester chez soi lorsqu'ils en ont la possibilité. On profite de son appartement pour se reposer, inviter des personnes de nos cercles amicaux pour boire un verre ou regarder un match de foot. Toutefois, bien qu'elle n'ait pas été affirmée explicitement par tous les enquêtées et enquêtés, il semblerait que cette envie de partager son espace personnel avec les autres présente des restrictions évidentes. Cet aspect est mis en évidence surtout par des personnes qui, en ayant passé une partie de leur vie dans d'autres villes, considèrent que les invitations seraient plus rares qu'ailleurs. Certaines personnes voient cette différence comme quelque chose de positif, se réjouissant par exemple de ne pas avoir des voisins ou voisines qui se sentent en droit de sonner à la porte à tout bout de champ. D'autres, par contre, regrettent ce qu'ils voient comme un manque d'ouverture.

[A Paris,] J'avais un appartement avec une grande grande table [...] et je faisais des dîners de dix personnes même si je travaillais de longues heures [...] donc j'avais souvent mes ami-e-s qui venaient ou j'allais chez eux, mais ils venaient beaucoup chez moi, je faisais plein de dîners [...] ici on fait pas de dîners, on se retrouve dans les bars ou les restaurants, mais les gens font pas vraiment de dîners

[...] ça me manque beaucoup, donc je me suis un peu renfermé-e [...] là je fais aucun dîner [...] et je trouve ça assez bizarre. Souvent les gens se rencontrent après les dîners, ça me choque énormément. (EV_imm_4)

Mais ne pas avoir l'habitude d'inviter les gens à dîner chez soi ne signifie pas renoncer à dîner en compagnie. En particulier, les Eaux-Viviens et Eaux-Vivientes de longue date racontent retrouver leurs amis et amies à l'intérieur du quartier dans certains cafés et restaurants qui sont fréquentés surtout par des gens du lieu. La grande variété de commerces rend le quartier un espace autosuffisant pour celles et ceux qui ne souhaitent pas s'en éloigner trop souvent. On fréquente les magasins du quartier principalement pour trois raisons. Premièrement, pour une question de proximité. Deuxièmement, en particulier pour ce qui concerne les habitants et habitantes de longue durée, on se rend dans les petits commerces du quartier puisqu'on connaît personnellement les personnes qui y travaillent. Enfin, certaines interviewées et interviewés expliquent que les petits commerces sont et font le quartier. Ils coûtent plus cher que les grands magasins, mais ils permettent de préserver l'identité du quartier. On sort donc du champ restreint des logiques individuelles, qu'elles soient liées à des questions pratiques, économiques ou de relations interpersonnelles, et on passe à une dimension plus collective, celle d'un village, d'une communauté d'individus. Il s'agit évidemment d'une nuance du deuxième type de motivation et elle ressort plutôt en termes implicites dans les entretiens. Quelqu'un réussit toutefois à la souligner assez explicitement :

Moi c'est vrai que j'aime bien l'ambiance de ce que j'appelle l'Arabe du coin. J'aime bien aller chez l'Arabe du coin, j'aime bien faire marcher les petits commerces, même s'ils ont des coûts exorbitants. (EV_imm_2)

Les déplacements en dehors du quartier sont cités généralement en lien avec l'activité professionnelle : soit on y habite et on en sort pour aller au travail, soit on n'y habite pas, mais on y vient pour travailler. Bien que la proximité du centre, du lac et du quartier des Pâquis soit appréciée, les habitantes et

habitants interviewés déclarent rarement sortir volontairement du quartier. Cependant, pour pratiquer du sport et pour le divertissement tard en soirée, il semblerait nécessaire de se diriger vers d'autres zones de la ville.

Le fait que le quartier des Eaux-Vives soit capable de mettre à disposition tout ce dont une personne a besoin n'est toutefois pas la seule raison qui amène les gens à y rester la majorité du temps. Ce qu'on constate dans les discours des habitantes et habitants interrogés, c'est qu'il s'agit d'un quartier qui présente en soi une certaine attractivité par rapport à d'autres zones de Genève. Il s'agit d'un espace qui propose un mélange de vivacité et de calme. Il y a ce qu'il faut pour s'amuser, mais sans les excès d'un quartier *chaud* comme les Pâquis. On peut aussi y trouver de la tranquillité, mais sans tomber dans *l'excès de tranquillité* d'un quartier comme Champel. Évidemment, il y a des nuances à faire entre les personnes. Les jeunes, en particulier, apprécient plus la vivacité du quartier que les personnes plus âgées. Cependant, certains individus vont jusqu'à dire qu'avant même de venir y habiter, ils savaient déjà que les Eaux-Vives constituaient sans doute le lieu où un jour ils voudraient s'installer. Enfin, l'attachement au quartier peut être indépendant de l'attachement aux personnes qui y vivent, comme le montre cet extrait.

Je sais pas grand chose, mais j'appartiens [...] Et ça c'est quelque chose que je reproche à Genève, c'est assez fermé, assez froid, [...] il y a pas de contact vraiment humain et ça je trouve vraiment dommage [...] je me sens appartenir, appartenir au quartier parce que j'aime ce quartier, je me trouve bien [...] moi je me sens 100 % dans mon quartier et tout le monde me dit 'Ne déménage pas parce que tu es super bien là' et j'ai aucune envie de déménager. (EV_imm_4)

Cet attachement n'exclut toutefois pas l'existence de nombreux aspects problématiques à l'intérieur du quartier. En raison de la forte circulation, il s'agit notamment d'un quartier bruyant, la rue des Eaux-Vives en particulier. Les voisines et voisins, ainsi que les clientes et clients des cafés sont aussi

producteurs de nuisances sonores. Celles-ci, toutefois, peuvent être perçues de manières différentes selon les personnes interviewées. Alors que le bruit de la circulation gêne tout le monde, la vivacité des voisins et voisines et des cafés est perçue comme fastidieuse surtout par les personnes âgées. Cependant, une de celles-ci tient à préciser que ce n'est pas tant le bruit en soi qui la gêne, mais plutôt les raisons plus ou moins légitimes à son origine. « La mauvaise conception du divertissement que les jeunes ont aujourd'hui », dit une d'entre elles, ne rend pas justifiables leurs tapages dans les cafés, alors que les cris des enfants de l'école primaire seraient plutôt charmants.

Au-delà des décibels, ce sont plutôt d'autres facteurs qui mettraient effectivement en péril la sérénité du quartier. Il s'agit notamment des problèmes liés à la criminalité et à la hausse d'individus – décrits parfois comme des 'cas sociaux' – n'ayant pas un comportement approprié par rapport à la rue. Les cambriolages dans les commerces et le développement du *deal* dans certaines zones sont très mal perçus. Certain affirment toutefois que la situation s'est calmée ces derniers temps grâce aux interventions policières, alors que d'autres gardent toujours un sentiment d'insécurité diffus. Il s'agit notamment des personnes qui sont présentes dans le quartier depuis quelques décennies, qu'elles y travaillent ou y habitent, voire les deux. C'est notamment la comparaison avec le contexte passé, connu ou imaginé, où, l'image du village se rapprochait beaucoup de la réalité. De plus, à la délinquance s'ajoutent des comportements mal tolérés. C'est en particulier les plus anciens qui ont de la peine à accepter les 'cas sociaux' dans le quartier. Ces derniers sont des personnes sans activité professionnelle qui, surtout en été, passent leurs journées dans les cafés, restent sur les terrasses jusqu'à tard le soir, et fument sur les trottoirs. Il semblerait que la dimension villageoise soit vue comme menacée par des perturbations venant de l'extérieur, notamment certaines personnes étrangères dont on ne connaît pas exactement les intentions. On pourrait aussi se demander dans quelle mesure cette perception, citée notamment par des personnes âgées, ne serait pas aussi le produit d'une nostalgie généralisée du temps de

leur jeunesse et non seulement la conséquence du changement du quartier.

Le centre islamique occupe une place particulière dans ces préoccupations. À peu près toutes les personnes interviewées affirment ne pas savoir grand chose sur cet endroit, en le voyant comme un lieu à part. Cet écartement est regretté par certaines personnes, mais la majorité affirme ne pas être très curieuse de savoir ce qui se passe à l'intérieur de ce lieu. De manière plus ou moins explicite, on comprend qu'il y a une conviction partagée de l'existence d'un lien entre les dealers et le centre. Cependant, personne n'arrive à expliciter concrètement les mécanismes de ce lien, ni même à décrire les personnes qui seraient impliquées. Il s'agit sans doute du lieu du quartier qui le mieux montre que la proximité spatiale n'implique pas forcément la proximité sociale. Au contraire, cette contiguïté au niveau du quartier peut même être à l'origine de la recherche consciente de l'évitement de la part des commerçantes et commerçants et des habitantes et habitants. C'est ainsi qu'on voit que la plupart d'entre eux sont assez réticents à s'exprimer sur celui-ci en préférant laisser dans l'ombre ce qui est dans l'ombre.

En synthétisant le contenu de cette section, nos analyses mettent en évidence un quartier à forte circulation, notamment de personnes transitant dans le quartier pour atteindre une autre destination. Les commerçants et commerçantes, ainsi que les habitants et habitantes se déplacent aussi à l'intérieur du quartier, mais il s'agit dans la plupart des cas de déplacements ayant lieu sur une courte distance et vers des lieux précis. À peu près toutes les personnes habitant dans le quartier déclarent se sentir attachées à celui-ci, de manière plus ou moins profonde. Cet attachement, notamment pour celles et ceux qui connaissent le quartier depuis longtemps, se trouve menacé par certaines perturbations venant de l'extérieur. Le comportement des nouvelles générations qu'on a du mal à comprendre, la disparition progressive des vieux commerces et la présence du centre islamique et de migrants et migrantes dont on ne connaît pas précisément les activités suscitent un sentiment de malaise

diffus lié à la perte progressive des liens de familiarité développés au cours du temps dans le quartier.

LORSQUE LE VILLAGE, L'INDIFFERENCE ET LA FAMILIARITE COEXISTENT

Après avoir analysé comment les gens se déplacent dans le quartier et quelles activités ils y exercent, il est utile maintenant de se demander quelles sont les implications de ces mouvements sur la création de liens dans le quartier. Il s'agit donc plus particulièrement de mettre en évidence la force de ces liens et les formes qu'ils peuvent prendre. Nous nous interrogeons également sur la correspondance de ces liens avec la représentation personnelle du quartier. Comme nous le décrivons, des personnes vivant au même endroit ne développent pas forcément des liens très poussés comme le laisserait supposer la vision du village. En même temps, des liens se créent, ce qui pousse donc à rejeter aussi l'idée d'un quartier où règne une totale indifférence urbaine. C'est en effet des liens plus complexes et diversifiés qui se développent dans ce quartier.

En premier lieu, il convient de s'interroger sur les lieux qui sont créateurs de liens dans le quartier. La rue des Eaux-Vives n'apparaît pas comme un endroit où les gens s'arrêtent et discutent, n'ayant que peu d'espaces en dehors des trottoirs (des bancs, par exemple) qui offrent cette possibilité. En revanche, certains commerces, tels que certains cafés, les restaurants et le boucher, sont créateurs de liens. Une des pizzerias du quartier, par exemple, nous a été décrite par un habitant comme un des lieux où se retrouvent et discutent surtout les Eaux-Viviens et Eaux-Vivientes de longue date. Les cafés sont aussi régulièrement nommés comme lieux de rencontre pour les personnes à la retraite qui habitent dans le quartier.

Ce sont également des lieux où le personnel et la clientèle tissent des liens allant au-delà de simples relations économiques. Comme nous avons pu le remarquer à travers nos observations,

chez le boucher, par exemple, la clientèle et celui-ci semblent se connaître personnellement et conversent à propos de choses qui dépassent le cadre formel de l'échange économique. Dans un des cafés, également, certaines personnes de la clientèle saluent les serveuses et serveurs, leur demandant comment ils vont. Dans une épicerie encore, une commerçante et ses clients et clientes s'appellent parfois par leur prénom.

Du côté des commerçants et commerçantes, il apparaît comme rationnel de tisser des liens étroits avec leur clientèle pour des raisons économiques. À cette logique s'en ajoute une autre davantage guidée par l'attachement au quartier et à ses habitants et habitantes. Il s'agit, par exemple, de prendre soin des personnes âgées. Ainsi, une serveuse exprime ainsi avoir l'impression de 'faire du social' avec les personnes qui viennent dans son établissement.

D'autres commerces n'affichent cependant pas ces caractéristiques. En effet, ils ne sont pas évoqués comme des lieux de rencontres et les relations que nous avons pu observer entre la clientèle et le personnel de vente ne dépassent guère l'échange économique. Le magasin d'habits de la Croix Rouge, par exemple, représente bien cet aspect. Le personnel de vente affirme reconnaître parfois sa clientèle, sans toutefois ni les connaître personnellement ni discuter longuement avec. La boulangerie appartenant à une chaîne évoquée plus haut représente également, à ce niveau, le parfait opposé de la boucherie. Dans cet établissement, en effet, les relations entre personnel et clientèle ne dépassent guère le cadre formel, et nous avons observé très peu d'échanges entre la clientèle qui s'installe pour manger ou boire quelque chose. On constate par conséquent une coexistence, dans un même espace, de lieux à forte sociabilité et créateurs de liens et d'autres qui participent pour l'instant moins à ces liens établis. Ce n'est probablement pas un hasard si ces différences semblent correspondre à la distinction entre commerces appartenant aux Eaux-Vives et ceux qui n'y appartiennent pas, citée au préalable par les Eaux-Viviens et Eaux-Vivientes de longue date.

La rue des Eaux-Vives possédant une forte densité de commerces, il est important, en second lieu, d'observer quels liens se tissent entre les commerçantes et commerçants. La proximité qui les unit contribue au développement de relations de voisinage cordiales, voire amicales. Il semblerait que ce soit principalement pour des questions d'entraide et de solidarité qu'ils commencent à se côtoyer et que ces relations se maintiennent. Il s'agit, par exemple, de la personne qui prend des livraisons le matin pour quelqu'un qui travaille dans un autre commerce, ou du serveur ou de la serveuse qui va demander de la monnaie ou des serviettes en papier chez d'autres. Mais il s'agit également d'aller faire ses achats dans les commerces voisins, malgré des prix qui sont parfois plus chers qu'ailleurs, dans le but de se soutenir mutuellement. Dans certains cas, des commerçants et commerçantes se lient même d'amitié et se côtoient plus régulièrement. L'existence de ces relations fait éprouver aux commerçants et aux commerçantes le sentiment de pouvoir compter les uns sur les autres en cas de besoin. Certaines personnes vont prendre leur pause dans le café d'à côté. Par exemple, lors d'une de nos observations, nous avons pu constater que le boucher semble être habitué à venir prendre un café dans l'établissement de l'autre côté de la rue. Parfois, un serveur traverse la rue avec un plateau pour lui livrer les cafés, et le boucher ramène le plateau quelques minutes plus tard. L'ambiance qui s'en dégage amène parfois à considérer que tout le monde se connaît et s'apprécie, même s'il ne s'agit souvent que de salutations de loin.

Les personnes travaillant dans les commerces de la rue affirment que leur travail leur demande un temps considérable et beaucoup d'énergie, ce qui ne leur laisserait que peu l'opportunité de s'investir davantage dans les relations avec leurs collègues de la rue. Par ailleurs, il n'existe à notre connaissance pas d'association de commerçantes et commerçants dans le quartier. Il est toutefois possible d'affiner cette explication. Certains n'éprouvent peut-être pas le besoin de devenir plus proches les uns des autres, leurs relations d'entraide étant déjà satisfaisantes et désirant consacrer plutôt du temps et de l'énergie dans d'autres

projets ou avec d'autres personnes hors du quartier avec lesquelles ils sont liés d'amitié. De plus, plusieurs d'entre eux ne souhaitent pas vivre dans le quartier, dans le but de séparer la sphère du travail et celle de la vie privée. La citation suivante met bien en évidence cet aspect :

Vous savez, je travaille déjà ici, je connais tout le monde, si j'habitais ici alors les gens ils me laisseraient pas tranquille même chez moi (r), je ne sais pas, quand je ferme la porte, je pars et au moins je suis tranquille (r).
(EV_ent_5)

En plus de cette volonté de séparer vie privée et vie professionnelle, certains commerces semblent mis à l'écart. C'est le cas notamment lorsque le commerce est considéré comme un concurrent trop féroce, pour soi-même, ou pour un autre commerce qu'on apprécie. Ces lieux – les kebabs par exemple – sont alors vus comme illégitimes ou comme faisant de la concurrence déloyale. Leurs prix et leur qualité seraient trop bas.

Finalement, en troisième lieu, une analyse portant sur les liens sociaux entre les habitantes et habitants d'un même immeuble nous a aussi permis de relever des dynamiques intéressantes. Tout d'abord, les rapports au sein de l'immeuble sont qualifiés de bonnes relations de voisinage. En effet, voisines et voisins se salueraient tous dans l'escalier ou sur les paliers et il n'y aurait eu que peu de conflits entre eux. Pourtant, les interactions ne vont que rarement au-delà de salutations cordiales ou de rapides discussions lors de rencontres fortuites. De même, comme nous avons vu dans la section précédente, les visites entre voisins et voisines semblent rares. En réalité, il n'existerait que peu d'événements rassembleurs, comme des dîners par exemple. Comme cité auparavant, cet aspect est vu de manière positive par certaines personnes, leur permettant de protéger leur sphère privée, et sous un angle plus négatif par d'autres, ne voyant pas de possibilité de tisser davantage de liens avec les personnes vivant dans le même immeuble.

Lorsque ce sentiment de manque de contacts est relevé, il est souvent attribué à Genève en général, une ville où les gens seraient particulièrement fermés et auraient peu de contacts sociaux. Les personnes d'origines étrangères habitant dans l'immeuble en question n'ont d'ailleurs pas hésité à comparer cette situation à ce qu'elles ont vécu dans d'autres pays dans le but de montrer à quel point la cité de Calvin représente à leurs yeux une ville dont les habitantes et habitants sont particulièrement renfermés sur eux-mêmes. C'est quelque chose que nous avons pu également observer dans la rue, où les gens n'interagissent que très rarement entre eux. On ne voit des gens discuter que quand ils semblent déjà se connaître. À titre d'illustration, en essayant de demander à des passants et à des passantes dans la rue de participer à notre enquête, nous avons reçu de clairs refus, certaines personnes nous prenant pour des mendiants et nous répondant « Je n'ai pas de sous ». De la même façon, certaines personnes dans l'immeuble ont décliné fermement notre proposition d'entretien en se montrant très méfiantes.

La dynamique de voisinage que nous venons d'esquisser se révèle fortement lors de certains événements. L'ascenseur, par exemple, tombe régulièrement en panne et devient ainsi une source d'agacement pour toutes les personnes habitant dans l'immeuble. Pour cette raison, plusieurs plaintes ont été ainsi adressées à la régie de manière individuelle. L'incident, malgré le mécontentement qu'il provoque dans l'immeuble, n'a suscité aucune réaction collective de la part des habitantes et habitants. Il semblerait ainsi que, malgré les liens d'interconnaissance qui existent entre eux, ces liens ne soient pas suffisamment denses et robustes pour qu'une mobilisation collective prenne forme.

On constate ainsi la présence d'une forme particulière de liens sociaux. Une certaine familiarité existe dans l'immeuble, car les gens se reconnaissent sans forcément se connaître en profondeur. Par exemple, ils parviennent à se situer mutuellement dans l'immeuble sans pour autant connaître leurs noms réciproques. Si on s'intéresse à la manière dont ces liens se

sont créés, deux logiques principales semblent être à l'œuvre. Dans certains cas, les liens se créent à partir de conflits. Ceux-ci peuvent émerger notamment lorsque certaines personnes se sentent obligées d'aller voir un de leurs voisins ou voisines en raison du bruit que celui produit. Il peut s'agir de musique trop forte, voire de hurlements. Dans d'autres cas, ce sont des rencontres fortuites faites dans l'escalier ou sur le pas des portes qui offrent l'opportunité d'engager des échanges avec les voisins et voisines.

Mais ces liens n'apparaissent pas comme étant suffisamment poussés pour que des projets communs prennent forme ou que des amitiés se créent. Nous pouvons avancer trois explications pour rendre compte de cette dynamique. Tout d'abord, l'immeuble est le théâtre de déménagements fréquents, comme l'ont d'ailleurs remarqué celles et ceux qui y vivent. Ce mouvement peut donc être vu comme un frein à la création de liens sociaux plus forts. Ensuite, la création et le maintien de liens sociaux hors de l'immeuble peuvent également représenter un facteur important à considérer. Une opposition ressort à ce niveau entre les personnes vivant dans le quartier depuis longtemps et celles nouvellement arrivées. Les premières ont souvent beaucoup de membres de leurs cercles amicaux ou familiaux dans le quartier, mais pas forcément dans l'immeuble. S'investir dans les relations de voisinage n'est donc pas obligatoirement un besoin ou une nécessité pour ces personnes, dans la mesure où elles ont la possibilité de passer leur temps avec leurs proches. Les nouveaux arrivants ont pour la plupart développé de nombreux liens au cours de leur parcours de vie ailleurs qu'à Genève ou qu'en Suisse. Ces personnes entretiennent donc des liens transnationaux avec leurs proches via des moyens de communication tels que Skype, ou en se déplaçant le week-end et durant les vacances. Pour les deux types de personnes, la consolidation de liens avec le voisinage n'est donc pas forcément une priorité. Finalement, en guise de troisième explication, il s'avère qu'aller sonner chez les autres personnes de l'immeuble en cas de besoin n'est souvent pas une nécessité. En effet, comme l'ont rapporté des habitants et

habitantes, il est d'abord possible de compter sur des personnes que l'on connaît mieux dans le quartier tels que les amis ou la famille. Pour ceux et celles n'ayant pas à disposition ces liens, le quartier offre malgré tout plusieurs alternatives avec ses nombreux commerces. Le contact avec les habitants et habitantes de son immeuble n'est ainsi pas inévitable. Ces trois explications, avancées directement ou indirectement par les personnes interviewées, sont donc des clés de lecture potentielles pour éclairer les relations entre voisins au sein de l'immeuble.

En reprenant à présent les points essentiels soulevés lors de cette section, nous avons premièrement mis en lumière des liens interindividuels complexes. En effet, la proximité spatiale ne se traduit pas obligatoirement par des liens forts entre personnes partageant le même lieu de vie, qu'il s'agisse des relations entre commerçantes et commerçantes, entre ces derniers et leur clientèle, ou entre les personnes habitant un même immeuble. Les formes de liens qui en résultent font appel dans certains cas à des logiques villageoises, dans d'autres à de l'indifférence urbaine, et finalement dans d'autres encore à des logiques s'apparentant davantage à de la familiarité. Des liens forts se nouent parfois entre des personnes vivant dans le même quartier et dans des lieux spécifiques, comme les commerces que nous avons évoqués plus haut. L'indifférence urbaine se fait également sentir dans d'autres lieux moins représentatifs de la dimension du petit village, mais également dans la rue entre les passants et passantes. Finalement, il est possible de percevoir aussi des logiques de familiarité entre certains commerçants et commerçantes, mais également au sein de l'immeuble que nous avons étudié. Les personnes concernées par ce dernier type de liens se reconnaissent mutuellement, entretiennent des relations cordiales sans pour autant développer des liens qui leur permettraient de mettre sur pied des projets collectifs ou de nouer des amitiés. Cette diversité de liens est donc importante à prendre en compte pour comprendre les différences de vécu et de perception des personnes vivant ou travaillant dans la rue des Eaux-Vives.

SYNTHESE : UN PAYSAGE URBAIN HETEROCLITE

Le portrait dressé dans les pages précédentes est celui d'un quartier qui s'inscrit dans les tendances d'un paysage urbain hétéroclite. On constate que des individus partageant le même espace peuvent avoir des représentations, des attitudes et des liens considérablement différents envers les différentes parties du quartier et les personnes qui l'occupent. Nous avons notamment mis en évidence l'existence d'une dichotomie dans la manière d'appréhender le quartier selon le degré d'attachement et l'insertion dans celui-ci.

Les personnes vivant ou travaillant dans le quartier depuis longtemps décrivent un espace qui peut être assimilé à un village où tout le monde se connaît et où il existe un esprit communautaire qui induit une confiance mutuelle chez les individus appartenant au quartier. Toutefois, certaines personnes, en particulier les plus âgées, observent une certaine érosion de cette dimension villageoise durant les dernières années. Le quartier serait en train de « se déshumaniser », de perdre son identité villageoise en voyant progressivement disparaître ses petits commerces et en accueillant un nombre toujours plus important de personnes venant de l'extérieur et qui nuiraient à l'esprit du quartier. À l'opposé, les nouveaux arrivants, ou en tout cas ceux n'ayant pas encore réussi à s'intégrer pleinement dans le tissu de relations sociales évoqué par les plus anciens, décrivent un lieu de vie avec des rythmes frénétiques et avec un certain manque de contacts, voire une inclination à l'indifférence entre individus. Il s'agit toutefois d'une caractéristique qui dépasse le contexte des Eaux-Vives et qui serait typique du contexte genevois, voire de la Suisse dans son ensemble. Il est notamment intéressant de relever que des personnes travaillant les unes à côté des autres parviennent parfois à donner des images diamétralement opposées de ce qui passe autour de leur lieu de travail.

En se centrant plus particulièrement sur les habitantes et habitants, on s'aperçoit, de manière générale, qu'ils aiment vivre

aux Eaux-Vives et n'ont aucune intention de quitter le quartier. Le quartier offre un certain confort résidentiel en étant un espace à la fois vivant et tranquille, bien connecté avec le reste de la ville et, grâce à la multitude de commerces qu'on y trouve, il constitue aussi un univers autosuffisant n'obligant pas les personnes qui y habitent à le quitter souvent. Ce côté fonctionnel est cité surtout par les individus moins enracinés dans les dynamiques du quartier. Les individus plus insérés citent aussi notamment les liens interpersonnels qu'ils y ont développés, qu'il s'agisse d'amis ou d'amies, de membres de la famille ou de commerçants et commerçantes. Enfin, à un niveau plus profond, ceux se sentant de vrais Eaux-Viviens expliquent leurs actes à travers des arguments qui dépassent le niveau individuel pour arriver à la dimension symbolique de l'identité du quartier. Il s'agit d'une nuance qu'il est possible de saisir notamment en essayant de comprendre la subtile différence qui existe entre les commerces en accord avec l'esprit du quartier et ceux représentant des corps étrangers à celui-ci. Il est cependant aussi intéressant de remarquer que même les personnes ne se sentant pas membres du quartier expriment l'envie d'arriver un jour à y appartenir. Ce désir d'appartenance montre que, malgré les quelques aspects problématiques qu'on peut y trouver, les Eaux-Vives présentent une attractivité bien ancrée dans les esprits de ses habitants et habitantes, notamment en comparaison avec les caractéristiques d'autres quartiers de Genève.

En conclusion, la rue des Eaux-Vives et le quartier en général se caractérisent par des dynamiques économiques et sociales relativement complexes. La variété des profils des individus et les relations multiples qu'ils entretiennent font des Eaux-Vives un excellent laboratoire pour l'étude des tendances du paysage urbain contemporain. Ce qui ressort en particulier, c'est qu'il n'est pas possible de parler d'une façon d'interpréter la ville ou d'un mode de vie qui serait proprement urbain. La proximité spatiale n'est une garantie ni de proximité sociale ni de conformisation interindividuelle. Plusieurs manières de vivre le quartier coexistent dans un même espace, ce qui représente à la fois la principale source de conflit et de richesse des relations

entre les individus travaillant, passant ou habitant dans le quartier des Eaux-Vives.

LA RUE DE MONTCHOISY

Regula Zimmermann & Félix Luginbühl

La rue de Montchoisy s'étend sur une longueur de 550 mètres, de la place du Pré-l'Evêque au Sud-Est jusqu'au parc de La Grange au Nord-Est.

Une grande variété de commerces borde la rue. Une partie d'entre eux sont des commerces indépendants comme deux pharmacies, un salon de beauté, une boutique de vêtements ou un commerce de motos. D'autres, comme le supermarché Coop ou les boulangeries, appartiennent à des chaînes. Il y a également beaucoup de lieux de restauration comme des bars, des cafés ou des restaurants.

La plupart des commerces se trouvent dans les deux premiers tiers de la rue du côté sud-est. Le haut de la rue est essentiellement constitué d'habitations. En particulier s'y trouve les Squares de Montchoisy, un quartier résidentiel de seize immeubles (eco-logique Architecte 2002). Deux écoles primaires bordent la rue : l'école des Vollandes et l'école de Montchoisy à proximité de laquelle se trouve une bibliothèque. La rue abrite également diverses associations, notamment une association du quartier des Eaux-Vives, une de parents d'élèves ainsi que le Club d'aînés des Eaux-Vives. La rue débouche sur le parc la Grange, parc public de plus de 200'000 m².

Notre corpus de données consiste en neuf observations d'une demi-heure à une heure réalisées en grande majorité dans la rue et dans les cafés. Nous avons également réalisé des observations dans un commerce et dans l'abri de protection civile des Vollandes, utilisé comme centre d'hébergement d'urgence. De plus, treize entretiens ont été réalisés avec des patrons et

patronnes, ainsi qu'avec des employés et employées travaillant dans les commerces de la rue. Nous avons mené en outre trois entretiens avec des utilisateurs et utilisatrices du quartier, c'est à dire des gens qui fréquentent le quartier, sans forcément y habiter.

Par contre, il a été difficile d'obtenir des entretiens avec des personnes habitant le quartier. Après avoir envoyé une lettre avec des informations sur l'étude aux habitantes et habitants d'un immeuble, nous avons essayé de les contacter par téléphone ou de les rencontrer dans le bâtiment. Mais ceux-ci n'ont montré que peu d'intérêt à participer à notre étude ou étaient méfiants. Certains nous ont parlé à travers la porte fermée ou ont raccroché au téléphone quand nous leur expliquions notre projet. Pour ces raisons, seul deux entretiens avec des habitants et habitantes dans un immeuble ont pu être réalisé.

REPRESENTATIONS DU QUARTIER DES EAUX-VIVES

A partir des entretiens, nous relevons trois manières de voir le quartier des Eaux-Vives. Nous considérons la première façon de se représenter l'espace urbain comme « cartographique » car liée à des limites géographiques comme le lac ou le parc. Une deuxième représentation peut être dite « sociale » car en lien avec des relations interpersonnelles. Enfin, nous considérons la troisième façon de se représenter le quartier comme « pratique » puisqu'issue des pratiques et routines des utilisatrices et utilisateurs. Cette division est théorique. En pratique, les représentations recueillies dans les entretiens mobilisent parfois plusieurs de ces manières différentes de voir le quartier des Eaux-Vives.

La représentation cartographique de l'espace urbain se caractérise par la volonté de matérialiser les limites du quartier. Les interviewés et interviewées se réfèrent essentiellement au tracé des rues et au lac Léman comme frontières territoriales du quartier. Cependant, le choix des rues-frontières varie

considérablement selon les personnes interviewées. Parfois, seul le lac Léman ou le parc la Grange est mentionné comme principe délimiteur. Les personnes interviewées ont souvent expliqué la pertinence de ces frontières en comparant le quartier des Eaux-Vives à d'autres quartiers comme la Jonction ou les Pâquis par exemple.

Le rapport social à l'espace urbain genevois se concentre davantage sur la dimension humaine dans le quartier. Les habitantes et habitants se réfèrent à l'existence d'un 'esprit de quartier' partagé. C'est l'existence de cet état d'esprit chez une ou un habitant qui permet de le définir comme *eaux-Viviens*.

Ici c'est très quartier, les gens se connaissent par leur nom, c'est encore l'esprit presque village. (...) (en montrant la carte) C'est vraiment très restreint. Là, c'est vraiment un esprit très quartier, jusqu'au jardin. Mais là, c'est un autre quartier. (MO_ent_8)

Les limites du quartier, ici, ne sont donc pas objectivées matériellement par des rues-frontières, comme c'est le cas du rapport précédent à l'espace urbain cartographique, mais selon un d'état d'esprit des personnes qui y habitent. C'est en cela que ce rapport à l'espace urbain peut être caractérisé de social. Il en découle une dimension identitaire ou un sentiment d'appartenance au quartier comme trait majeur de distinction entre les Eaux-Vives et les autres quartiers de Genève. Toutefois, les témoignages recueillis ne définissent pas clairement ce qu'est cet « esprit de quartier ».

Un élément souvent mobilisé lors des entretiens pour définir le quartier est le « cosmopolitisme ». Ce terme signifie, pour les personnes interviewées, la présence visible de personnes d'origine étrangères et de commerces ethniques. En évoquant ce cosmopolitisme, les interviewés et interviewées réalisent un glissement d'échelle vers la ville de Genève.

Il y a la pizzeria italienne, il y a le café péruvien qui est juste à côté, à côté il y a une galerie d'art. Vous allez plus loin vous avez un café tenu par des Kurdes. C'est très

cosmopolite on va dire... Genève est très cosmopolite.
(MO_ent_2)

Si le quartier des Eaux-Vives est cosmopolite, c'est avant tout parce que Genève est elle-même une ville cosmopolite. Comme l'affirme un commerçant « Genève a toujours été cosmopolite » (MO_ent_10). Le personnel des commerces est confronté à cette diversité d'origines lorsque la clientèle ne parle pas le français. Une pharmacienne explique :

Des fois c'est compliqué avec les Japonais, ils ont leur petit livre [dictionnaire] heureusement. (MO_ent_8)

La difficulté à communiquer dans une langue commune ne semble pas être perçue négativement par cette personne pour qui c'est une forme de routine, et de défi dont elle semble tirer une certaine fierté. Les commerces sont aussi confrontés à des demandes liées à la présence de personnes d'origine étrangère, comme dans le cas de ce fleuriste :

J'ai eu au moins cinq, six Nouvel an différents. Il y a le nôtre, le nouvel an juif, le nouvel an iranien, le nouvel an chinois qui vient de se fêter et bientôt le nouvel an russe.
(MO_ent_2)

Si le cosmopolitisme a, dans nos entretiens, une connotation souvent positive, il prend parfois des traits plus négatifs, voire racistes. Dans ces cas, il ne s'agit plus de diversité en général mais de quelques groupes plus ou moins définis qui sont incriminés, comme dans le discours de cette commerçante :

Mais avec les Russes c'est différent [...] Elles sont très exigeantes et pas très polies. (MO_ent_9)

Une autre forme de critique vise la tendance à l'entre-soi dont certains groupes sont accusés. C'est ici le manque de mélange qui est pointé.

Là je crois que c'est un bar portugais. Ils restent entre eux en fait j'ai l'impression, ils se connaissent tous. C'est toujours les mêmes gens que je vois. (MO_ent_2)

Ce qui est appelé cosmopolitisme est une sorte de juste mélange, où la question du dosage est primordiale. L'idée de dosage apparaît aussi lorsqu'il est question de couches sociales. Une personne interviewée apprécie aux Eaux-Vives ce qu'elle considère comme « un juste milieu » :

Ce quartier, on va dire que c'est un quartier... c'est pas trop chic. C'est pas très populaire. C'est le juste milieu. C'est pour ça que j'aime bien ce quartier. (MO_ent_3)

Présentons à présent le troisième type de rapport à l'espace urbain que nous qualifions de pratique, en ce qu'il met en avant les caractéristiques de fonctionnalité, de proximité et d'accessibilité comme principes délimiteurs du quartier. C'est dans un rapport à sa propre pratique quotidienne que la personne interviewée délimite spatialement le quartier, en se référant surtout à des lieux qu'elle fréquente.

Le parc La Grange fait partie de ces lieux qui ont été mentionné dans de nombreux entretiens. Important dans la cartographie mentale du quartier, ce lieu a toujours été valorisé dans les témoignages :

Le parc, c'est une bouffée d'oxygène. (MO_ent_3)

C'est une source d'oxygène en pleine ville. (MO_ent_2)

Espace perçu comme reposant et apaisant au sein de l'environnement parfois stressant de la ville, le parc La Grange est un lieu qui est considéré comme faisant partie du quartier même s'il se situe à son extrémité. Parce que nos interviewés l'utilisent et le considèrent comme l'espace vert du quartier, il est inclus dans le périmètre des Eaux-Vives. Ajoutons que cette recherche ayant été réalisée en hiver, d'autres lieux plus récréatifs auraient probablement émergés dans les entretiens si elle avait été réalisée en été, par exemple lorsque les Fêtes de Genève occupent le bord du lac. La saison est probablement déterminante dans le choix des lieux évoqués lors des entretiens.

UNE RUE CALME

Pendant les années 2000 la Ville de Genève a effectué des aménagements du quartier des Eaux-Vives. Ceci a aussi concerné la rue de Montchoisy, où la vitesse de circulation a été limitée à 30 km/h. On circule plus lentement, et cela favorise les déplacements à pied et à vélo. Il n'y a pas de transports publics et beaucoup de gens se déplacent à pied. Selon l'heure du jour, ils fréquentent les commerces, vont travailler, visitent les cafés ou sortent dans les bars. Ces déplacements à pied dans le quartier permettent aussi de rencontrer d'autres gens. Nous avons observé des personnes se saluer et échanger quelques mots dans la rue. Par contre, il n'y a pas de bancs ou d'autres espaces aménagés qui inviteraient à s'arrêter et discuter plus longtemps. Les rencontres ont plutôt lieu dans les nombreux cafés et restaurants bordant la rue de Montchoisy. Beaucoup d'entre eux offrent toute l'année des terrasses où les gens fument et discutent.

Même si le quartier est « très habité » (MO_ent_8), une partie du mouvement est provoquée par les gens venant de l'extérieur du quartier. Des habitants et habitantes de toute la ville viennent dans la rue pour le travail ou à cause des commerces et restaurants. Parmi les personnes habitant dans le quartier, les habitudes sont différentes. Certaines nous ont dit aimer rester dans le quartier pour faire leurs courses ou pratiquer leurs loisirs. Par exemple, une habitante aime faire du jogging dans le parc alors qu'un habitant profite de la proximité du lac pour aller lire sur son bateau. D'autres habitantes et habitants quittent plus souvent le quartier, essentiellement pour faire leurs courses ailleurs. Quant aux personnes qui y travaillent, celles-ci n'apprécient pas toujours passer leur temps libre dans ce qui est leur lieu de travail :

Mais des fois il vaut mieux ne pas habiter où on travaille.
C'est logique si vous habitez dans le même quartier où
vous travaillez, vous y passez déjà huit heures et les gens

vous interpellent le reste du temps. Vous n'avez plus de vie privée. (MO_ent_8)

Parce que nous avons surtout rencontré des commerçantes et commerçants, nous avons surtout pu observer les activités économiques dans le quartier. Cependant, celles-ci peuvent avoir une dimension sociale. Par exemple, une pharmacienne nous a dit :

C'est une de nos priorités, le conseil personnalisé, le côté humain, et pas juste la distribution de médicaments. (MO_ent_8).

Les écoles marquent une exception à l'activité économique qui anime la rue : il y en a deux dans la rue. Par conséquent, la rue est également empruntée par beaucoup d'enfants. A la rentrée ou sortie des classes, la rue se remplit des enfants. Ils se déplacent souvent en petits groupes, accompagnés par une personne adulte. Les parents discutent parfois lorsque leurs enfants jouent dans le parc devant l'école.

L'absence d'une grande circulation, la vitesse réduite et l'atmosphère conviviale font que la rue est principalement considérée comme calme. La comparaison avec des rues adjacentes (rue des Eaux-Vives et avenue Pictet-de-Rochemont) qui subissent le passage d'un trafic intense, renforce l'impression d'une rue calme.

A l'est de la rue, à proximité du parc La Grange, il n'y a que très peu de mouvement. Ceci n'est pas un hasard : les Squares Montchoisy, situés à l'est, ont précisément été créés afin de réduire les nuisances sonores de la rue de Montchoisy (éco-logique Architecte, 2002). Cet ensemble résidentiel crée architecturalement une unité. Contrairement aux autres immeubles de la rue, les façades principales de ces bâtiments (avec les entrées) donnent sur un square. Les ruelles à l'intérieur de ce quartier ne sont réservées qu'au stationnement des voitures et les escaliers rendent impossible tout passage en voiture. Une autre raison de la faible fréquentation est que les commerces

autour de ce square sont très spécialisés, comme un antiquaire ou une bijouterie.

De l'autre côté de la rue, situé à l'ouest, il y a beaucoup plus de mouvements et de bruits. La patronne d'un commerce a relevé le bruit des bars : « Alors, je ne sais pas comment les gens peuvent dormir là bas. C'est impossible, vraiment. » (MO_ent_5). D'autres, comme cette commerçante, estiment que les bruits sont habituels et qu'il convient de s'en accoutumer. « On est en ville, on ne peut pas espérer ne pas avoir de bruit et tout » (MO_ent_2). Pour cette personne, ville et bruit sont fatallement liés.

A l'exception des nuisances sonores, peu de plaintes ont été recueillies. Des interviewées et interviewés nous ont rapporté qu'ils aimaient tout dans leur quartier, et qu'ils n'évitaient aucun lieu en particulier. Certains estiment toutefois que la rue des Vollandes ainsi que la rue du 31 décembre sont, pendant la nuit, « un peu trash » (MO_ent_9) ou « un peu plus dangereux » (MO_ent_5). L'abri de la rue des Vollandes, qui accueille pendant les mois de l'hiver des sans-abri, peut expliquer ces exceptions. La patronne d'un restaurant raconte que des clients et clientes disent avoir été suivis par des Roms. Elle a averti sa clientèle : « vous allez vous faire agresser » (MO_ent_5). Cette expérience rapportée peut être à la fois discriminatoire et créer de la cohésion entre la patronne et sa clientèle. Elle s'allie à ses clients et clientes pour les protéger et se distancer d'une population qu'elle juge indésirable.

DES PRATIQUES ECONOMIQUES DE PROXIMITE

Les liens économiques peuvent être étudiés à travers une triple approche : a) les liens entre les personnes habitant dans le quartier et celles travaillant dans les commerces, b) les liens des commerçantes et commerçants entre eux et c) les liens entre ces derniers et leur clientèle.

Les pratiques économiques des habitants et habitantes de la rue de Montchoisy peuvent être divisées entre les activités économiques de proximité à visée pratique, et les activités ayant pour but de moins dépenser et qui amènent les individus à sortir du quartier, comme en témoigne une étudiante :

Moi je vais à la Coop ici, ou à la Migros là bas. Mais surtout en France en fait. Mais si j'ai des petites choses à acheter, je vais là-bas [dans le quartier]. Ou des fois à la pharmacie. (MO_ent_3)

Au quotidien, cette étudiante profite des commerces de proximité et, pour des achats plus conséquents, comme d'autres de nos interviewés, elle préfère se déplacer en France afin de faire des économies, notamment sur les produits achetés en pharmacie. D'autres insistent par contre sur l'importance des achats de proximité, présenté d'un point de vue normatif :

Je vais souvent mes courses ici, par exemple à la Coop. Oui, c'est aussi quelque chose que j'aime ici. On a tout. Il ne faut pas aller ailleurs. (MO_ent_1)

Quant aux relations entre commerçantes et commerçants, des liens de proximité se tissent du simple fait qu'ils côtoient ceux qui travaillent juste à côté de leurs commerces. Mais ces liens de familiarité ne sont pas mécaniquement produits par la proximité spatiale. En effet, si des relations amicales peuvent se nouer grâce à cette proximité, il arrive que certaines personnes ne mentionnent pas de liens avec des commerces situés juste à côté du leur. Ceux-ci peuvent rester des inconnus, voire être considérés comme des rivaux. Ces liens peuvent aussi avoir un aspect fonctionnel. La rue de Montchoisy ayant plusieurs pharmacies, des pharmaciennes ont contacté d'autres pharmaciennes lorsque certains de leurs médicaments manquaient. Enfin, certains échanges économiques sont réalisés afin de créer ou renforcer un lien social. Le cas d'une réduction sur la coupe de cheveux en échange de l'achat d'un café de temps à autre est particulièrement illustratif.

Les liens économiques entre la clientèle et le personnel des commerces reposent sur plusieurs facteurs. Le facteur de la nationalité est particulièrement intéressant. Il est possible d'émettre l'hypothèse que la maîtrise d'une langue commune, permettant une communication plus facile, ou un lieu d'origine commun peuvent influencer des pratiques économiques.

Si j'en ai un [Italien] dans la cuisine forcément ils [les Italiens] arrivent. (MO_ent_5)

Cet exemple ci-dessus montre l'importance d'une origine commune ou d'un lien linguistique entre personnel et clientèle. Un autre témoignage d'une employée de pharmacie montre combien le choix d'embaucher une personne d'origine espagnole joue un rôle dans la formation d'une clientèle particulière :

Je parle Espagnol. Avant, il n'y avait pas de clients espagnols et maintenant on en a. (MO_ent_8).

Enfin, il convient de distinguer les relations entretenues avec une clientèle régulière, souvent originaire du quartier des Eaux-Vives, et celles avec une clientèle venant d'ailleurs. La proportion peut varier selon le type de commerce. Un interviewé estime que la moitié de sa clientèle vient du quartier alors que l'autre moitié vient d'ailleurs. La clientèle se déplace quand le commerce est spécialisé, mais aussi quand des liens sociaux existent avec le personnel. Un commerçant ayant déménagé à la rue de Montchoisy estime qu'il a gardé nombre de ses anciens clients et clientes :

J'ai quand même gardé ma clientèle que j'avais avant au centre ville et ensuite, bien entendu, j'ai une clientèle du quartier également. (MO_ent_2)

Le maintien de cette clientèle par ce commerçant montre que les liens entre le personnel des commerces et leur clientèle ne s'inscrivent pas uniquement dans des logiques de quartier et de proximité, mais s'inscrivent également dans le cadre plus large de la ville de Genève.

LES PAQUIS

Sonia Perego & Guillaume Chillier

« C'est nous les Pâquisards
Nous pouvons pavoiser
Nous sommes des veinards
D'habiter ce quartier
La preuve que c'est vrai
C'est bien que tôt ou tard
Vous viendrez visiter
Les bistrots pâquisards [...] ».

(Hippenmeyer 1994 : 168)²³

Avant que le quartier des Pâquis ne devienne un lieu de vie connu pour ses bistrots, ses cabarets et ses maisons closes, il était jusqu'au milieu du XIX^e un lieu de pâtrage. L'étymologie du mot Pâquis nous renseigne d'ailleurs à cet effet. Ce serait « un croisement entre 'pâtis', terre qui n'est pas cultivée mais utilisée pour faire paître le bétail, et 'pasquier', du latin 'pascuarium', ou pâtrage»²⁴. Loin de l'idée que l'on peut se faire de la ville, les

²³ Chanson des Vétérans des Pâquis, 1976 – paroles et musique de Jo Perrier et José Marka.

²⁴ Ville de Genève, www.ville-geneve.ch, rubrique *Vie de quartier/Pâquis-Sécheron/découvrir-quartier/histoire-développement*, www.ville-geneve.ch/vie-quartier/paquis-secheron/dcouvrir-quartier/histoire-developpement/, consulté le 17 avril 2014.

Pâquis représentent à cette époque un lieu de nature situé en dehors des murs de Genève, ville jadis entourée de remparts.

Dès 1850, la ville de Genève voit ses murs tomber et divers quartiers se former autour d'elle. Les Pâquis deviennent progressivement un espace urbain à forte densité et « le tourisme de luxe » – hôtellerie, restauration et commerces – fait déjà du quartier un endroit apprécié (Schoeni 2007 : 12)²⁵. La verdure laisse la place aux constructions et, au tournant du 20^e siècle, le fort développement démographique de la région provoque la construction de logements plus modestes. Apparaît alors ce que Schoeni appelle un quartier à ‘double caractère’ : un quartier quasiment scindé en deux avec, d'un côté, des habitations destinées à des classes populaires – principalement conçues pour les artisans et artisanes, ainsi que pour les ouvriers et ouvrières – et un nombre croissant de lieux de vie nocturne – tels que bistrots, cabarets, music-halls, maisons closes, etc – et, de l'autre, des zones plus luxueuses, où hôtels, restaurants et commerces de luxe prennent place. Le 20^e siècle est également marqué par une réorganisation urbaine, les noms des rues sont donnés (Neuchâtel, Berne, Bâle, Zürich, etc.) et l'installation de la Société des Nations en 1919 au sein du Palais Wilson annonce les débuts de la Genève Internationale²⁶.

Après la Deuxième Guerre mondiale, le quartier est à nouveau soumis à une forte pression démographique qui amène à quarante ans de reconstruction massive de bâtiments résidentiels

●
²⁵ « [...] ce lieu périphérique acquiert déjà une certaine importance : à la porte de Cornavin convergent les routes qui relient la ville au reste de la Suisse, au pays de Gex et au Mandement, sur les tracés actuels de la rue de Lausanne, de la rue de Montbrillant et de la rue de Lyon. Cette situation privilégiée des Pâquis explique la présence très précoce, mais aussi durable, de l'hôtellerie dans le secteur » (Schoeni 2007 : 5).

²⁶ SURVAP (Association des habitants des Pâquis), <http://www.survap.ch>, rubrique « les Pâquis/histoire du quartier », <http://www.survap.ch/histoire-du-quartier# ftn3>, consulté le 17 avril 2014.

(Schoeni 2007). Le tissu économique et social du quartier est transformé, le secteur tertiaire prend de l'ampleur et les loyers augmentent. Entre 1960 et 1980, les Pâquis perdent un tiers de leur population²⁷. De nouveaux et nouvelles habitantes s'installent dans le quartier : les personnes migrantes du sud s'établissent dans des logements précaires et les 'internationaux' emménagent dans des logements neufs (Schoeni 2007). Ces transformations affectent également les petits commerces qui sont remplacés peu à peu par des surfaces de bureau. En réaction à ces nombreux changements, des associations se créent à la fin des années 1960, notamment pour lutter contre l'emprise du secteur tertiaire et commercial sur le logement. Aujourd'hui encore, les Pâquis restent un quartier où l'implication associative est importante (Schoeni 2007). Le quartier compterait plusieurs dizaines d'associations actives²⁸.

Afin de dresser un regard général sur la situation actuelle du quartier, nous nous basons sur des données émises par l'Office cantonal de la statistique (OCSTAT). Le quartier des Pâquis n'a pas subi de grands changements démographiques depuis 25 ans. En 2013, près de 18'000 personnes (dont 55% de femmes) y habitent, contre 16'000 en 1989 (50% de femmes). La population étrangère²⁹, qui représente aujourd'hui plus de 60 % de la population, s'élevait en 1989 à 55 %. Cette année 1989 correspond non seulement au début des recensements par sous-secteurs statistiques à Genève, mais aussi à la dernière partie des importantes transformations du quartier décrites précédemment.

●
²⁷ « Ce phénomène de transformation progressive des quartiers populaires, appelé 'rénovation diffuse' par les urbanistes, est subtil. Sans modification brutale du cadre urbain, il aboutit sur le long terme à une transformation complète des quartiers » (Schoeni 2007 : 16).

²⁸ Information récoltée lors de la « Fête du printemps dans la cour » organisée par « Fenêtre sur Cour », le 13.04.2014.

²⁹ L'OCSTAT considère une personne comme « étrangère » si elle n'a pas la nationalité suisse.

Le bâti n'a en effet que peu changé depuis 25 ans, empêchant ainsi une forte augmentation de la population.

Entre 20% et 30% des logements sont considérés à bas loyers c'est-à-dire qu'ils se situent dans le premier quartile de la distribution des loyers des logements selon le nombre de pièces³⁰. Néanmoins, le parc de logements ne comprend que peu de HLM (Habitations à loyer modéré, destinées aux ménages à revenus modestes) et de HMB (Habitations bon marché, destinées aux ménages aux revenus très modestes). La part de ces deux types de logements est inférieure à la moyenne cantonale³¹.

Avec le revenu médian annuel le plus bas du canton (54'190 francs), le sous-secteur statistique Pâquis-Navigation, dont la rue des Pâquis est une limite, se trouve dans une catégorie de revenu inférieur et la mixité de revenus est considérée comme moyenne. D'un point de vue politique, le sous-secteur Pâquis-Navigation se situe plutôt à gauche bien que l'ensemble des données soit assez hétérogène. Lors de l'élection au Grand Conseil genevois en 2013, les partis de gauche et extrême gauche (Les Verts, Ensemble à Gauche et le Parti socialiste) cumulaient 45 % des voix. Le centre-droit (PDC, PLPR, Verts libéraux) récoltait un peu plus de 20% et les partis populistes – UDC et MCG – rassemblaient 28,1 % des voix. Par rapport aux élections de 2009 pour le même Grand-Conseil, on relève la progression du MCG, qui est passé de 13,2 % à 20 %³².

³⁰ République et Canton de Genève, www.ge.ch/statistique/cartes/05/05_04/C05_04_03.pdf, consulté le 17 avril 2014.

³¹ République et Canton de Genève, http://www.ge.ch/statistique/cartes/09/09_02/C09_02_07_2012.pdf, consulté le 17 avril 2014.

³² République et Canton de Genève, www.ge.ch/statistique/tel/domaines/17/17_02/T_17_02_1_03_2009.xls, consulté le 17 avril 2014.

Cet aperçu statistique nous permet de dresser un bref portrait de la population résidante aux Pâquis aujourd’hui. Avec 18'000 habitants et habitantes et une forte densité (trois-quarts des habitations ont plus de vingt logements), l’idée de quartier à double caractère soulignée par Schoeni (2007) semble encore bien pertinente aujourd’hui. Situé tantôt autour de moyennes cantonales et tantôt marqué par des particularités, le quartier des Pâquis semble très hétérogène. Bien que la moyenne des revenus de l’ensemble des personnes habitant aux Pâquis se trouve plutôt dans une tranche inférieure à celle de la Ville de Genève et à la majorité des communes du canton, le quartier demeure un lieu où les commerces de luxe côtoient les kebabs. Au niveau politique, on constate aussi une division assez claire de l’opinion politique parmi les citoyens et citoyennes du quartier. La majorité des voix sont plutôt à gauche même si nous notons une augmentation considérable des voix populistes.

Ces quelques données sociodémographiques nous permettent d’obtenir non seulement une première vision contextuelle du quartier des Pâquis – notamment en le comparant aux autres secteurs du canton – mais aussi d’introduire les zones spécifiques qui seront étudiées dans ce chapitre et présentées dans les pages qui suivent.

LA RUE DES PAQUIS

Sonia Perego & Guillaume Chillier

La rue des Pâquis traverse le bas du quartier des Pâquis quasiment dans son entier, depuis la rue Sigismond-Thalberg jusqu'à la rue Rothschild. Le segment étudié – principalement autour de la place de la Navigation – est situé à l'intersection de plusieurs rues dans le centre du quartier : les rues du Môle, de la Navigation, de l'Ancien-Port et du Léman débouchent toutes sur la place de la Navigation.

Figure 15: La Place de la Navigation (carte des Pâquis)



Source : *Elaboration Groupe de recherche, 2014.*

Réaménagée en 2006 par la Ville de Genève qui estimait qu'elle « avait perdu son rôle de lieu de rencontre et d'accueil au sein du quartier »³³. Sur cette place, on trouve quelques arbres, des bancs publics, une fontaine et des toilettes publiques.

Figure 16: Place de la Navigation



Source : Photo Groupe de recherche, 2014.

À l'est de la place, l'Hôtel Edelweiss marque le début de la zone piétonne depuis la rue Abraham-Gevray. Passé la rue du Léman, on trouve plusieurs restaurants: le restaurant indien Bollywood, le Star Kebab, un restaurant Les Saveurs du Liban et une Pizzeria et kebab Tamaris. Au coin de la place se trouve une

³³ Voir : www.ville-geneve.ch/themes/amenagement-construction-logement/espace-public/amenagements/realisations/place-navigation-rues-alentours.

succursale de la Banque Cantonale. En traversant la rue de l'Ancien-Port, on arrive au café El Lemos, un café PMU où les fervents de paris équestres se rencontrent. Ce café côtoie l'immeuble dans lequel nous avons pu mener quelques entretiens. En face de celui-ci se trouvent un pressing, une pharmacie et un supermarché Migros. Puis, du côté ouest de la place, nous tombons sur le mythique café de la Navigation qui a été rénové depuis peu, ensuite un supermarché Coop, un bar à chicha, le bar Snipe et enfin un magasin de chaussures. Au coin de la rue de la Navigation se trouvent une autre pharmacie, puis un tabac, un magasin de glaces, une pizzeria (L'Expresso Club), un magasin de téléphones mobiles, un studio de photo, un bistrot nommé Le Blason et enfin le magasin de Caritas : L'Aubaine. En face se trouve un magasin de vélos Hot point. Au centre de la rue des Pâquis, les arrêts des bus 1 et 25 desservent le quartier. Chaque mardi et vendredi de la semaine, un marché s'installe sur la place. Il y a deux vendeurs de légumes avec leurs stands ainsi qu'une fleuriste. En été, les terrasses des restaurants occupent les pourtours de la place.

La place de la Navigation et ses alentours est notamment un lieu de passage pour les habitants et habitantes des Pâquis. Tout d'abord par sa situation au sein même du quartier : entre les bords du Lac et le centre du quartier. Ensuite par sa situation dans la ville de Genève. Le quartier des Pâquis se trouve dans ce qui est considéré comme le centre-ville de Genève. Toutefois, sa position par rapport aux autres quartiers fait que, selon certains habitants et habitantes, il s'agirait d'un 'lieu où l'on ne va pas par hasard'. On y attend le bus pour partir travailler, on traverse la place pour aller au bord du Lac, pour se diriger vers la gare ou le quartier des Nations ou encore pour accéder aux autres rues du quartier. Nos observations ayant été faites durant l'hiver, les gens ne s'attardaient pas dehors. Nos observations effectuées à d'autres moments de l'année – au printemps – nous ont permis de voir une autre manière d'occuper l'espace. La place de la Navigation était alors bien plus animée.

Au-delà de l'aspect fonctionnel du quartier – la manière dont le quartier est approprié en termes de déplacements, d'espace, etc. –, nous avons été surpris par l'écart entre l'image et les représentations externes sur le quartier – image d'un quartier chaud – et ce que nous avons pu observer. En observant plus de quatorze lieux à des moments différents dans la zone présentée, nous nous sommes rendus compte que celle-ci n'était pas marquée par l'étiquette dégradante que la prostitution et le trafic de drogue procurent à d'autres endroit du quartier. Dès nos premières observations, la journée du moins, nous avons pu remarquer des dynamiques propres à une vie de quartier : gens qui attendent le bus, qui vont faire leurs courses au marché ou encore à l'un des deux supermarchés, qui vont boire un café, qui échangent quelques mots, etc.

Le patron semble en effet connaître ses client-e-s et leurs habitudes de consommation: 'bonjour ça va ? un express ?', lance-t-il à une personne qui vient d'arriver. Il y a vraiment du monde dans ce café. Nous sommes sur la terrasse alors que les client-e-s à côté de nous discutent de tout et de rien. Un individu passe avec une canette de bière accrochée à sa semelle. Tout le monde se regarde et rigole. Les client-e-s à côté de nous semblent être des habitué-e-s et donnent l'impression de profiter de 'l'avant-travail' pour boire un café ensemble. Un vieux monsieur passe. Il les connaît. Il leur raconte des histoires, puis se lance dans un débat politique qui amènera l'un des deux hommes assis à côté de nous à dire: 'avant il était pour l'UDC, maintenant il est pour le MCC'. De l'autre côté de la rue, une femme blonde d'une quarantaine d'années interpelle avec humour trois personnes assises à côté de nous. Elle semble elle aussi être du quartier, car ces trois personnes la connaissent. On découvrira par la suite qu'elle est la gérante d'un autre café de la place. (PA_obs_6)

L'impression que nous avons eue sur cette zone du quartier correspond davantage à une image d'un îlot situé au cœur d'un quartier souvent représenté comme chaud. Nos observations et entretiens qui seront explicités dans les prochaines pages nous

permettent d'appuyer cette idée d'îlot au cœur d'un quartier. Même si le choix méthodologique – étudier un bout de quartier – nous induit d'une certaine manière à appréhender la zone spécifique déjà comme une forme d'îlot en soi, nous pouvons relever néanmoins à travers nos résultats une concordance assez récurrente avec l'idée d'une zone considérée comme à part, dans un entre-deux, non seulement en termes de délimitation et division géographique, mais aussi de représentations et dynamiques sociales.

UN QUARTIER, DES SOUS-QUARTIERS

Pour aborder les représentations des personnes qui habitent le quartier et de celles qui travaillent dans les commerces, nous allons tout d'abord voir comment celles-ci délimitent ou divisent le quartier des Pâquis. En leur demandant de nous dessiner sur une carte leur représentation du quartier, nous souhaitons comprendre comment les usagers et usagères du quartier percevaient ses divisions géographiques ou sociodémographiques.

De manière générale, nous pouvons voir que le quartier des Pâquis s'arrête à l'ouest à la rue de Lausanne. La rue des Alpes et la rue du Mont-Blanc sont généralement considérées comme la frontière sud du quartier. Le bord du lac fait l'unanimité, il fait partie du quartier, tout comme les Bains des Pâquis, plage très fréquentée l'été, et sauna populaire l'hiver. La limite nord du quartier s'arrête soit avant le Prieuré à la rue Butini, soit vers l'Avenue de France, voire même le Parc Mon Repos. Pour un habitant interrogé, le sud du quartier s'arrête clairement à la rue de Monthoux, le reste étant considéré comme représentant le désordre :

« [...] Et si on dépasse la rue de Monthoux, c'est le 'dawa', il y a des fêtards, des *dealers*. En fait mon Pâquis à moi se rétrécit année après année. Mais bon moi les gens qui vendent n'importe quoi me dérangent pas tant que

ça, tant qu'ils n'embêtent pas les habitants normaux ».
(PA_ent_3)

Il nous semble que ces délimitations sont non seulement liées aux perceptions propres à chaque individu – dans leur manière de se représenter le quartier – mais aussi aux endroits et lieux que les interviewées et interviewés fréquentent, traversent. Alors que la division globale du quartier apparaît assez homogène pour l'ensemble des personnes interviewées, les divisions internes au quartier sont plus difficiles à saisir. Certaines personnes voient jusqu'à six sous-divisions dans le quartier alors que d'autres le voient comme un tout. Parfois, ces sous-divisions sont liées à des peurs qui engendrent des stratégies d'évitement ou au contraire à un attachement à certaines zones du quartier. Pour d'autres, ce sont surtout les différentes dynamiques existantes dans les différentes zones qui peuvent expliquer le choix de ces sous-divisions. En effet, chaque zone est vue avec sa spécificité: le bord du lac est considéré comme une zone plus luxueuse, tranquille et naturelle, le haut des Pâquis comme une zone plus *chaude* et *risquée*, etc. Pour celles et ceux qui n'ont pas opéré de sous-divisions au sein du quartier, nous faisons l'hypothèse qu'ils voient le quartier des Pâquis comme englobant de fait un mélange de styles et de lieux de vie, une forme de coexistence allant de soi.

Nous pouvons relever plusieurs divisions. Tout d'abord, il semble que le bord du Lac – le bas des Pâquis pour les personnes interviewées – fasse partie d'une première délimitation caractérisée par différents éléments: l'animation qu'il génère, le luxe et la bourgeoisie engendrés par les grands hôtels. Une deuxième division est faite au niveau du haut des Pâquis – délimité par la rue de Berne –, sous-division qui est qualifiée de zone *chaude* ou encore *rouge* avec la prostitution, les cabarets, les bars. Un commerçant nous dit :

[...] Les Pâquis partent de la rue des Pâquis jusqu'au bout du lac. Les gens vivent normal là ! La rue de Berne, c'est la drogue, tout le reste. (PA_ent_7)

La même représentation est évoquée par un autre commerçant :

De l'autre côté, c'est la rue de Berne, c'est un peu chaud, la rue est devenue dangereuse. Il y a tous les soirs quelque chose avec les dealers. La rue est devenue un véritable fléau. Les gens se font voler leur téléphone portable, il y a des pickpockets...Mais il y a aussi la rue de Monthoux, avec ces bars à champagne, il y a toujours des bagarres. (PA_ent_4)

Mais il précise que de « ce côté », là où il a son magasin, c'est un quartier où il y a une forte convivialité, solidarité. L'identité de la zone étudiée se construit donc en partie en opposition avec d'autres zones du quartier présentées négativement.

Un certain nombre des personnes interviewées arrêtent le quartier « chaud » au nord, peu avant la rue du Prieuré. Entre une zone définie plutôt comme luxueuse et bourgeoise, et une autre plutôt « chaude », il semble se dessiner une zone intermédiaire qui n'est pas clairement caractérisée. Cependant, nous pouvons relever que des qualificatifs tels que « populaire » ; « convivial » ; « familial » ; « touristique » ; « calme » ressortent de nos entretiens pour décrire cet espace. Le nombre et la diversité des commerces sont également soulevés. Enfin, il ressort clairement que les Bains des Pâquis font partie intégrante du quartier. Malgré le fait que le bord du lac soit défini comme une zone luxueuse, les Bains des Pâquis semblent demeurer un lieu populaire, agréable à fréquenter au milieu du luxe de cette partie du quartier.

PETITS COMMERCES ET BISTROTS DE QUARTIER

Au-delà des délimitations et divisions présentées par les personnes interviewées, nous souhaitions voir comment ces personnes se représentent leur lieu de vie et de travail, et quels sont les lieux et les aspects appréciés dans le quartier. Quelles dynamiques de transformations perçoivent-elles ? Cela nous a permis non seulement de mettre en relief ce qui était fortement

valorisé dans le quartier mais également de voir les actions que les individus pouvaient engager ou imaginer pour améliorer ou préserver ce qu'ils aiment aux Pâquis.

L'appropriation de l'espace public semble être un élément important aux yeux des utilisateurs et utilisatrices du quartier. En effet, que ce soit les places – place de la Navigation, Monument Brunswick, les « cours » des Pâquis³⁴ – ou encore les Bains des Pâquis et les zones de rues piétonnes, ces espaces sont considérés comme des lieux de rencontres et d'échanges. Ces lieux, souvent bordés par des restaurants et cafés, permettent aux personnes de profiter, principalement en été, de l'espace extérieur et d'y passer du bon temps. Pour certains habitants et habitantes, il faudrait même développer plus de projets liés à l'espace public afin d'augmenter ce nombre de lieux à l'abri de la circulation routière et propices aux échanges.

Ouais, parce que je sais qu'il y a des projets, il y a un projet pour rendre piétonne la partie vers la Navigation et laisser juste passer les bus et ça...ça serait magnifique parce que du coup t'as une vraie place, parce que t'as pas vraiment de place aux Pâquis pour les terrasses, moi j'agrandirais les trottoirs, je rapetisserais les routes, je donnerais plus de place à ce qui se passe dans les bars, à les sortir à l'extérieur, avoir des terrasses [...].
(PA_ent_14)

Le nombre de projets associatifs liés au réaménagement des cours intérieures des Pâquis montre également le désir de s'approprier l'espace public pour en faire des lieux d'échanges et de vie et non plus seulement de passage. À ce propos, nous avons eu l'occasion de rencontrer des membres de l'association

³⁴ Le quartier des Pâquis compte une multitude de cours au milieu d'immeubles anciens.

Fenêtre sur Cour³⁵. Comme mentionné par l'une des personnes interviewées, ce projet s'inscrit dans une mouvance plus large.

[...] et après il y a toutes ces associations de « cours », toi tu as eu contact avec « Fenêtre sur Cour » mais il y en a plein en fait qui se battent pour leur cour pour créer un espace où de temps en temps ils se rencontrent...quand j'habitais à la rue de la Navigation, ben là j'ai vu des gens qui étaient très actifs dans la cour, ils se rencontraient l'été, ils sortaient des tables, ils mangeaient ensemble, cette cour je l'ai vue avant parce que j'étais à la Rue Royaume donc c'était une cour complètement bétonnée, ils ont réussi à faire péter le béton, à mettre des...[...]...mais il y a beaucoup de ces associations de quartier, de cours qui essaient de se développer, de se mettre ensemble pour développer leur cour et avoir des échanges aussi où on est pas juste à se dire 'bonjour, au revoir' mais on peut aussi se boire un coup ensemble, se faire des grillades...il y a aussi des enfants donc il y a aussi l'idée que la cour soit aux enfants, que les enfants peuvent jouer dans cette cour et les gens mettent de l'importance là autour...et je dois dire que la cour qu'il y avait à la rue de la Navigation et à la rue Royaume c'était une sacrée réussite dans ce qu'ils ont fait... (PA_imm_4)

Cette citation nous montre le désir de réappropriation de l'espace public. Des assises ont eu lieu dans le quartier en novembre 2013 et ont été portées par le collectif Bien Vivre aux Pâquis dans le cadre de son « travail de réflexion et d'actions avec

35 « L'association « Fenêtres sur cour » – regroupant des habitants des immeubles de la rue des Pâquis n°30, 32 et 34, de la rue de l'Ancien-Port n°10, 12 et 14 et de la rue Jean-Jaquet n°5, 7, 9 et 11 – propose un aménagement de la cour intérieure de l'ilot. L'idée est simple : créer un espace vert convivial lieu de vie, aux pieds des immeubles pour que les enfants puissent y jouer en sécurité et que les habitants puissent s'y rencontrer, échanger, partager. La cour réunit les gens physiquement : au lieu d'un simple espace de circulation, qu'elle devienne un lieu de relation et de convivialité ». (Argumentaire, projet « Fenêtre sur Cour »)

les habitants des Pâquis pour améliorer son cadre de vie »³⁶. Cette mouvance plus large s'inscrit selon nous également dans un souhait de traiter et négocier des questions liées à l'aménagement de l'espace public avec les autorités dans le but d'avoir « son mot à dire », et de créer non seulement du lien social, mais également une certaine stabilité sociale³⁷.

Bien qu'un fort roulement de commerces et une transformation de ceux-ci soient observés dans le quartier, le nombre de petits commerçants et commerçantes et d'épiceries traditionnelles aux Pâquis est apprécié par la plupart des personnes que nous avons rencontrées. Situés à proximité des logements, ces commerces semblent répondre à une demande des habitantes et habitants et pallier au risque de gentrification³⁸ évoqué à différentes reprises. Selon eux, il est important que ces petits commerces de quartier perdurent aux Pâquis tout comme une certaine mixité sociale due en partie à la présence de logements à loyer modéré. Le souhait de préserver autant les petits commerces qu'une mixité sociale est souvent lié à une idée de continuité historique. Nous avons à ce propos pu relever la nostalgie de certaines personnes interviewées quant à la



³⁶ Le collectif « Bien vivre aux Pâquis » regroupe un ensemble d'associations : Association des habitants du quartier (SURVAP), Association des parents d'élèves des Pâquis (APEPâquis), Association pour la défense économique des Pâquis (ADEP), Espace solidaire Pâquis, Fondation pour l'Entre-connaissance (FEC), CréAteliers, ASPASIE, Fenêtre sur cour, Association des usagers des Bains des Pâquis (AUBP), Maison de quartier des Pâquis. Bien Vivre aux Pâquis, http://bienvivreauxpaquis.parfab.ch/bvp/?page_id=435, consulté le 9 mai 2014.

³⁷ Dans le rapport final des Assises du 30.11. 2013 il est spécifié que les Assises mettent l'accent entre autre sur la problématique du logement et de la spéculation immobilière et l'aménagement de l'espace public. Bien Vivre aux Pâquis, [www.bienvivreauxpaquis.parfab.ch/bvp/?page_id=435](http://bienvivreauxpaquis.parfab.ch/bvp/?page_id=435), consulté le 9 mai 2014.

³⁸ Gentrification est utilisé par les personnes interviewées comme synonyme d'embourgeoisement.

disparition de commerces tels que les boulangeries et boucheries traditionnelles.

Avant il y avait plus de boulangeries dans le quartier c'est peut-être une remarque à noter et j'ai vraiment vu ça disparaître, il y en avait trois, quatre et il en reste une... il en reste mais c'est plus des vraies boulangeries c'est un peu des *tea room* boulangerie et tu vois qu'il y a plus vraiment un amour du pain [...] et ça il y avait avant aux Pâquis, t'avais des boulangeries, il y a dix quinze ans et moi je les ai vu se fermer les unes après les autres... boucherie aussi, pareil, il y a plus de boucheries dans le quartier... enfin si il y a l'Halka... à la rue de Lausanne, donc c'est la boucherie halal qui est magnifique quoi vraiment, c'est top mais y en avait d'autres avant dans le quartier quoi, il y avait des poissonneries, tout ça... ça a disparu quoi au profit de quoi ? De tabacs ! Des tabacs et des kebabs. Moi je ne veux pas être nostalgique mais voilà quoi... mais il me semble qu'on perd quelque chose. (PA_imm_4)

Cette disparition des petits commerces spécialisés au profit des tabacs et « dépanneurs » inquiète certaines habitantes et habitants qui accordent une importance non seulement à la proximité de ces commerces, mais aussi à la notion de qualité de l'offre. Au contraire, pour d'autres, cette transformation pose moins de problèmes dans la mesure où ce sont des petits commerces (tabacs et dépanneurs) qui remplacent d'autres petits commerces.

Mais je trouve que la gentrification, on la sent moins, elle est moins évidente aux Pâquis qu'à la Jonction. A la Jonction elle est clairement là, aussi à cause des galeries qui ont impulsé à fond la gentrification, qui ont chassé les petits commerces, alors que là (aux Pâquis) les petits commerces ils se chassent les uns les autres mais il y a toujours une épicerie qui ouvre, un tabac qui est ouvert 24 heures sur 24, alors ça j'aime bien aussi le fait que toute la nuit on peut trouver ce qu'on veut. (PA_ent_14)

D'autres transformations liées au phénomène de gentrification nous ont été soulignées. Un exemple est le remplacement du PEPS – Programme expérimental de prescription de stupéfiants – par un bureau d'architecte qualifié de « à la mode » par une habitante des Pâquis. La transformation de vieux bistrots de quartier en cafés plus tendance est une autre illustration de ce mouvement. Si, pour certains de nos interviewés et interviewées, ce processus résulte d'une mouvance de fond tirant les classes sociales vers le haut, les récits recueillis convergent sur le fait que des commerces dont l'existence remontait à de nombreuses années ont fermé leurs portes récemment.

Les bistrots qu'il y a autour (en me parlant de la place de la Navigation) c'est pas des bars de quartier, y a des kebabs, y a un indien, mais c'est pas les bistrots... tu vois, avant il y en avait un autre (en parlant du café de la Navigation) qui vient de fermer et qui était vraiment un bar de quartier, t'avais les alcoolos la journée [...] moi je trouve que ce qui manque maintenant, c'est que moi je me perds un peu aux Pâquis, je sais plus où aller, chaque fois que je veux aller boire un verre aux Pâquis ou aller manger dans un resto aux Pâquis, je sais plus [...] parce qu'il n'y en a pas... y en a plus... par exemple en ce moment, le fait qu'il y ait toute cette communauté internationale, des organisations internationales, des gens qui sont plutôt de passage, qui restent entre eux, peut-être qu'eux ils ont trouvé leurs marques plus que moi aux Pâquis, moi j'ai plus un bistro où je sais que je vais me poser, rencontrer des gens [...]. C'est des bistrots un peu hybrides, sans âme. (PA_ent_14)

Ces bistrots de quartier caractérisés aussi par leurs prix abordables, leur ancienneté et par des patrons ou patronnes souvent vus comme des figures de quartier, semblent être particulièrement appréciés par certaines personnes en raison des repères qu'ils constituent, et des relations qu'ils permettent. Le vieux bistrot comme lieu de rencontre – dans lequel on échange et on y retrouve des habitués et habituées – paraît revêtir les

mêmes fonctions que certaines places publiques. Une fonction non seulement d'abri contre la solitude, mais également de vecteur identitaire du quartier.

Ces différentes transformations tant au niveau des habitations qu'au niveau des commerces pourraient être liées à l'établissement aux Pâquis d'une population plus aisée – la communauté internationale. Un interviewé nous raconte qu'historiquement, le quartier des Pâquis est un quartier populaire même si l'on a toujours pu voir la différence entre ce qu'il appelle les « appartements du dessous et ceux du dessus ». Selon lui, les appartements en dessous (dans les étages inférieurs des immeubles) sont plutôt mixtes, classes moyennes à inférieures, et au-dessus, comme il dit, « c'est le luxe ! » (PA_ent_8).

Cette mixité existante au sein de certains immeubles du quartier, entre les logements du 'en-dessous' et ceux du 'en-dessus', relevée par ces deux commerçants, nous montre aussi le caractère multiple de la mixité. L'hypothèse de la cohabitation entre une population internationale et une population plus locale et modeste pourrait expliquer partiellement ce phénomène de gentrification.

Il est à signaler que l'arrivée d'une population plus aisée dans le quartier des Pâquis provoquerait non seulement des modifications quant aux types de lieux d'habitation – et cela même au sein d'un même immeuble –, de commerces et de cafés, mais aussi au sein de l'école. Selon une habitante du quartier, l'école publique des Pâquis ne serait pas l'apanage de la communauté internationale qui privilégie en conséquence les écoles privées. Nous pensons que l'emplacement de l'école des Pâquis – à proximité des zones occupées par les dealers – puisse en partie expliquer ce choix, d'autant plus que certains habitants et habitantes ne souhaitent pas, pour des raisons similaires, voir

leurs enfants fréquenter cette école. Il en résulterait un dépeuplement au sein de l'école primaire ainsi qu'une réduction de la mixité sociale³⁹.

Un autre élément fortement valorisé par les habitants et habitantes du quartier est sa situation géographique. La proximité de la rue des Pâquis avec le lac et les Bains des Pâquis semble participer à une forme de bien-être et de bien vivre. En effet, le bord du lac est considéré comme un lieu de rencontre central, tant pour les personnes habitant le quartier que pour celles du reste de la ville.

Premièrement c'est l'accès au lac, donc on habite tout près du lac, en 3 minutes on est au bord du lac c'est quand même un espace libre où il n'y a pas de constructions, il y a de la nature comme ça qui est proche, donc ça c'est un bon avantage. (PA_imm_4)

Habiter au centre-ville, en accédant rapidement à une zone plus paisible, vue comme quasiment naturelle, où il devient possible de se baigner et se balader, s'avère être un aspect fort prisé, voire un privilège qui permet d'allier vie urbaine et quiétude dans un espace restreint. D'autres lieux revêtent un caractère relativement similaire. Non seulement les habitants et habitantes valorisent l'existence d'une multitude de bars et restaurants mais encore celle d'espaces publics comme les places ou autres parcs. Ces lieux sont souvent considérés comme des endroits d'évasion, de détente et de rencontre qui permettent de passer du temps à l'extérieur de chez soi tout en restant proche de son logement. Ils deviennent ainsi primordiaux pour les habitants et habitantes, autant pour des raisons de contiguïté que pour les dynamiques qu'ils créent.

³⁹ Informations récoltées lors de l'entretien avec une habitante des Pâquis, le 21.12.2013, PA_ent_13

TRANSFORMATIONS URBAINES

Mais si la quiétude ou l'évasion paraissent cohabiter avec la vie urbaine des Pâquis, nous pouvons aussi relever une autre facette du quartier. En effet, les Pâquis ont souvent été vus et décrits comme un quartier à problèmes. Un article d'avril 2014 paru dans le journal *Le Temps* nous montre cet aspect plus négatif d'un quartier qui peut être vécu parfois comme un véritable « enfer »⁴⁰. Quartier désigné comme zone « chaude » où violence, bagarres et agressivité permanente coexistent. Pourtant, de nombreuses commerçantes et commerçants rencontrés dans la zone étudiée estiment que la situation s'améliore. Les mesures initiées par la Ville de Genève en 2010 à travers l'opération Figaro – poursuivies par Pierre Maudet, membre de l'exécutif du Canton – et destinées à renforcer la sécurité semblent aujourd'hui avoir porté leurs fruits. La présence policière visible augmenterait le sentiment de sécurité de certains commerçants et commerçantes qui remarquent aussi une diminution du nombre d'agressions et de dépréciations matérielles depuis quelques années.

Il me semble aussi du point de vue politique il y a un changement. Avec Monsieur Maudet il y a plus les patrouilles donc de la police municipale ou bien même de la police normale. On les voit plus souvent à mon sens. Ils montrent une présence qui fait qu'il me semble, il y a moins de problèmes, ça va mieux. (PA_ent_11)

Les éléments soulevés par ce commerçant au sujet des problèmes liés à l'insécurité nous montrent les attentes que certains habitants et habitantes peuvent avoir face au gouvernement en matière d'intervention sur cette problématique. Pour ce commerçant, le quartier est plus calme depuis ces deux

⁴⁰ Wagnières, D., « La fragile convalescence des Pâquis », le 5 avril 2014. *Le Temps*, Genève.

dernières années. « Avant il y avait tout le temps des vitrines cassées dans la rue », se rappelle-t-il. Depuis deux ans, selon lui, c'est plus calme.

Un autre élément récent qui a participé à la transformation de la dynamique de la zone étudiée est le déplacement en septembre 2013 du PEPS (programme expérimental de prescription de stupéfiants) anciennement situé à la rue des Pâquis 35, juste en face de la Place de la Navigation. La présence du PEPS dans cette zone des Pâquis générait des dynamiques complexes de part la population qu'il attirait. Un pharmacien en donne un exemple :

C'est-à-dire on avait un moment donné, le matin, on ouvre la pharmacie peut-être jusqu'à 11h-10h on vendait que des seringues. Je veux dire si vous avez un commerce vous êtes obligé de regarder aussi la clientèle. On faisait que ça et c'était des montants relativement petits. À chaque fois un franc et c'est toujours le même travail et pis parfois il y avait des gens qui n'étaient pas (h) comment dire (h) ils ne respectaient pas les règles, ils rentrent à la pharmacie, ils criaient « j'ai besoin de ma seringue » voyez donc c'était un peu comme ça. Alors ça s'est dégradé je veux dire, voilà on a dû prendre en main et dire non on vend plus les seringues. Parce qu'il y a d'autres pharmaciens qui ont fait ça comme ça aussi ben voilà. Après ils se procurent ailleurs. (PA_ent_1)

À côté de ces aspects plus négatifs, les personnes interviewées nous ont aussi fait part de certaines transformations urbaines qui ont joué un rôle important dans le quartier. Les deux lignes de transports publics qui traversent le quartier par la rue des Pâquis ont apporté un changement important. En connectant le quartier au reste de la ville, ces deux lignes permettent de faciliter la mobilité et d'en diversifier ses modes. Lors de nos observations, nous avons remarqué que ces deux lignes de bus étaient très fréquentées, principalement aux heures de pointe, accentuant ainsi le phénomène de lieu de passage de la rue des Pâquis. Le renouvellement de la Place de la Navigation en 2006 a aussi suscité quelques réactions chez certaines habitantes et habitants

du quartier. Pour certains d'entre eux, la Place de la Navigation peut être comparée aux places existantes dans les pays du sud de l'Europe, des places où l'on peut s'arrêter et discuter. Pour d'autres, des améliorations pourraient être faites, comme la construction d'espaces de jeux, l'extension de terrasses de cafés ou la suppression des toilettes publiques qui trônent au milieu de la place. Dans le cadre de cette transformation de la place, un réaménagement de certaines rues en zones mixtes piétons-circulation (limitées à 20 km/h) – projet zone 20⁴¹ – a été effectué. Mais selon certaines personnes interviewées, ce projet nécessiterait une refonte, notamment en transformant ces rues en zones totalement piétonnes.

[...] Il y a toutes ces rues piétonnes qu'ils ont essayé de faire mais qui marchent pas du tout, toutes ces zones 20, c'est pas des rues piétonnes c'est des zones 20, zones de rencontres qui continuent à être... parce que normalement c'est priorité aux piétons et en fait c'est des routes, des rues comme les autres et ça c'est raté [...] Là par exemple, la rue du Môle, c'est un très mauvais exemple parce que y a rien qui est fait... tous les aménagements qu'ils ont fait c'est des blocs comme ça pour essayer de ralentir les voitures et les empêcher de se garer mais en fait il y a rien qui est là pour le piéton, et aussi au niveau du revêtement, revêtement bitumineux, donc finalement à part que ça soit écrit zone 20 sur le sol, il y a rien qui t'invite à t'approprier la rue ! (PA_ent_14)

De nombreuses caractéristiques pour qualifier le quartier des Pâquis ont été évoquées dans les pages précédentes. L'envie de rester ou de partir de son lieu de vie ou de travail est influencée par une série de facteurs qui marquent fortement la relation

41 Projet lancé par la Ville de Genève pour aménager des zones à vitesse limitée. Ville de Genève, <http://www.ville-geneve.ch/themes/mobilite/voitures-motos/zones-20-30/>, consulté le 9 mai 2014

entretenue entre l'individu et son quartier. Nous avons vu que l'appropriation de l'espace public, la volonté de voir des petits commerces et des bistrots de quartier perdurer ainsi que d'avoir la nature proche de soi, sont autant d'éléments qui semblent participer favorablement au lien que les individus entretiennent avec leur quartier.

Mais cette forte relation entre les individus peut s'expliquer aussi à la lumière d'une logique d'identification préexistante qui permet la formation d'une dynamique coordonnée d'appropriation de l'espace public. Les transformations liées à l'espace urbain dans la zone étudiée nous indiquent d'une part comment les politiques publiques peuvent participer à l'amélioration de la mobilité, et d'autre part, comment celles-ci peuvent générer des tensions parmi la population, comme nous l'avons vu avec la question de l'aménagement urbain.

L'ANIMATION, LA MIXITE ET LA RECONNAISSANCE

Un autre élément important soulevé fréquemment par les habitants et habitantes est l'animation du quartier des Pâquis. Le grand nombre de commerces, le tourisme, et la zone « rouge » du quartier participent à la constitution de cette image d'un quartier « qui bouge ». Hormis dans certaines zones plus tranquilles, il y a du mouvement à tout moment de la journée et de la nuit. Cette animation est ici valorisée et opposée à l'image d'un quartier « mort » ou « vide ».

[...] C'est animé que ça soit la semaine ou comme ça, ça bouge, y a du monde, quand tu sors, t'es pas là confronté au vide intersidéral, tu vois des gens qui vivent... comme il y a beaucoup de petites épiceries de proximité y a... donc voilà c'est pas mort, donc c'est très animé et ça me plaît beaucoup [...]. (PA_imm_1)

Provoqué par la densité de commerces – ouverts à toute heure – et du nombre d'habitations, ce flux d'activités, tant commerciales que sociales, attire du monde dans le quartier. Si la

population résidente, la clientèle et les gens de passage participent grandement à ce mouvement continu, un nombre important de touristes prend part à ce bouillonnement si caractéristique des Pâquis. Pour certains habitants et habitantes, cette masse de personnes amènerait une forme de protection dans le quartier et participerait ainsi à réduire le sentiment d'insécurité.

Moi je trouve que dans cette zone (à partir de la rue du Prieuré jusqu'au Parc Mon Repos)... cette zone, elle est pas très vivante [...] et il y a une ambiance... ouais ça parle beaucoup anglais dans ces bars, tu sens déjà l'influence des Nations avec le *Pickwick*, etc. et pis c'est vrai c'est une zone, je dirais pas trop à mes enfants d'aller par là-bas... non mais c'est vrai, c'est pas très vivant je pense que les zones où il y a de la vie où il y a des gens qui circulent ben ce sont des zones qui sont beaucoup moins dangereuses que les zones où il se passe pas grand-chose... à un moment donné vaut mieux être visible que caché, voilà quoi. (PA_imm_4)

Le quartier des Pâquis est également apprécié en raison de sa mixité, que l'on peut saisir à différents niveaux. Tant dans les types de commerces – on trouve par exemple de nombreuses épiceries proposant des produits de provenances différentes – que dans la population, on y rencontre en effet une multitude de personnes d'origines diverses ainsi qu'un mélange de classes sociales qui donne au quartier des Pâquis l'image d'un quartier hétérogène. L'école des Pâquis semble aussi représenter un microcosme de cette mixité et une richesse que certaines habitantes et habitants sont prêts à défendre au prix de quelques sacrifices :

Le père de ma fille aurait voulu que je déménage parce qu'il ne la voyait pas aller à l'école là où il y a des dealers qui traînent dans la cour, tout ça et pis moi j'ai dit non, je trouvais important qu'il y ait aussi une mixité sociale dans l'école. (PA_ent_13)

La mixité sociale est présentée comme un élément constitutif de la vie de quartier. Non seulement c'est un facteur qui semble essentiel et précieux pour la population résidente et les commerçants et commerçantes, mais il participe aussi fortement à cet imaginaire du voyage et de l'exotisme, au fait de se sentir « ailleurs » en entendant parler d'autres langues et en côtoyant des personnes d'origines diverses.

C'est très diversifié et ça je m'y retrouve parce que bon j'ai un passé d'enfance où j'ai beaucoup voyagé, de par mes parents, en Afrique et tout ça donc je retrouve un endroit un peu, une terre que j'avais perdue parce que je n'étais ni Suisse ni Français ni rien, j'y retrouve un peu mes racines tout en côtoyant des gens que j'aurais pu voir ailleurs dans d'autres pays et c'est ça qui m'a poussé un peu à m'installer à Genève. (PA_imm_1)

La diversité de la population est appréciée par de nombreux commerçants. Cette cohabitation entre commerçants et commerçantes, touristes et population résidente de toutes les nationalités produit dans le quartier l'image d'un quartier à part. En effet, cette mixité peut être vue à « tous les moments de la journée », poussant ainsi un interviewé à comparer le quartier des Pâquis à Chinatown avec l'idée que les gens sont dehors, dans la rue. Un quartier populaire, vivant, où l'on trouve une forme de vie humaine que l'on ne trouve pas dans d'autres quartiers de la ville.

La mixité, la vie à tous les moments de la journée. C'est un peu comme Chinatown, les gens sont dehors, dans la rue. Tout le monde se connaît, il y a une ambiance 'village'. Mais aussi l'idée que les Pâquis c'est une 'concentration de tous les interdits'. Il y a une ambiance humaine, ce n'est pas uniquement croiser les gens.

Cette ambiance « humaine » dont parle cet interviewé se réfère à l'existence d'une interconnaissance. Hormis le fait que certaines personnes ont des liens amicaux et familiaux dans le quartier, une partie des personnes que nous avons rencontrées se reconnaissent sans vraiment être proches. Ce que plusieurs

interviewés opposent à « un simple bonjour-au-revoir » tient de la familiarité développée avec le temps. Les personnes discutent volontiers avec la caissière du supermarché, avec le vendeur de légumes ou avec la gérante de la pharmacie. Ces liens participent à renforcer l'attachement au quartier lui-même, à travers cette interconnaissance entre ses utilisatrices et utilisateurs. L'interconnaissance peut aussi être vue comme rassurante, et comme une source de solidarité en cas de besoin :

Si tu as des problèmes, il y a des voisins qui sont là, les gens ne tournent pas la tête, il y a une solidarité [...].
(PA_ent_8)

L'animation dans l'espace public, la mixité et les diversités des utilisateurs et utilisatrices du quartier, ainsi que l'interconnaissance créent l'image d'un quartier presque communautaire, ou du moins distinct du reste de la ville.

TOLERANCE ET STRATEGIE D'EVITEMENT

Ces côtés souvent appréciés et valorisés s'accompagnent également d'aspects moins appréciés. Si la familiarité et l'interconnaissance sont vues positivement par la population résidente et les commerçants et commerçantes, le caractère villageois peut parfois être déplaisante en raison des difficultés à obtenir de l'anonymat et à se sentir autonome au sein du quartier.

[...| c'est-à-dire qu'on se connaît et pis quand j'entends des réflexions « ah ouais l'autre jour je t'ai vue avec X...qu'est-ce que tu fous avec ce connard... », j'ai juste envie de lui dire « mais je ne t'ai pas sonné ! »...voilà c'est juste un peu...voilà des fois ça me manque un peu ce côté anonymat, mais je sais aussi que je peux le trouver, je peux aller aux Eaux-Vives et là je suis anonyme de nouveau [...] mais je dirais que 80% du temps je suis très contente de vivre là, et je suis bien et j'aime ça et 20% du temps ça me saoule...en fait quand

je suis saoulée c'est quand j'ai envie d'autonomie et comment dire de discréton, d'anonymat...d'être anonyme aux Pâquis c'est plus possible quand on y vit depuis longtemps.... (PA_ent_13)

Hormis cet aspect, quelques autres points négatifs ressortent de nos entretiens sur l'ensemble du quartier. Les personnes interviewées semblent plutôt dévaloriser des parties spécifiques du quartier : un coin de rue, un aménagement urbain, des actions spécifiques comme la violence, les bagarres et les vols. Certains lieux où se pratique la prostitution, le *deal* ou la fête (les cabarets par exemple) sont parfois pointés du doigt. D'autres parties du quartier sont considérées comme 'glauques', 'sombres', au point que certaines personnes développent des stratégies de contournement pour les éviter.

La violence, qu'on en ait été victime ou témoin, ou qu'on en ait simplement entendu parler, fait également partie des critiques à l'égard du quartier. Pour un habitant qui vivait dans une rue proche du quartier « chaud », la violence et les bagarres étaient devenues insupportables à la rue Sismondi. Lui-même agressé au pied de son immeuble à l'arme blanche, il a souhaité, peu de temps après cet événement, déménager. De toutes les personnes rencontrées pour notre étude, cet habitant était le seul pour qui la violence a effectivement eu une incidence négative sur son image du quartier, ainsi que sur son envie d'y vivre. Les autres personnes qui nous ont parlé de violence n'ont jamais été sujettes à une quelconque agression. Elles nous évoquaient le problème tantôt soulevé par les médias, tantôt par d'autres gens du quartier. Peu de nos interviewés et interviewées nous ont parlé des *dealers* et des prostituées sous un angle complètement négatif. Si pour la plupart, le quartier « chaud » marque tout de même une certaine frontière avec d'autres zones du quartier, les activités qui s'y déroulent sont tout de même tolérées puisque celles-ci se passent finalement en dehors de leur zone d'habitation ou de travail. Ces personnes évitent alors ces activités et les lieux où celles-ci se déroulent. Quant aux commerçantes et commerçant, certains affirment ne pas avoir de

problèmes à travailler dans le quartier, mais ne pas vouloir y vivre, surtout s'ils ont des enfants.

Les deux visions – de la population résidente et des commerçants et commerçantes – semblent très proches l'une de l'autre. En effet, on retrouve dans les discours des éléments positifs et négatifs similaires. Ce quartier caractérisé par son animation – parfois un peu trop – permet tout de même de se sentir protégé. Aux confins de zones clairement définies, les uns et les autres arrivent à apprécier une animation qui semble essentielle à la vie de quartier mais qui coexiste somme toute avec des activités perçues comme plus négatives au sein de la zone « rouge ».

La mixité semble être l'élément qui fait l'unanimité au sein des personnes que nous avons interrogées. Liée à un imaginaire du voyage, la mixité est valorisée tant par le personnel des commerces – qui apprécient interagir avec des touristes, et des habitants et des habitantes venus d'horizons différents et de classes sociales diverses – que par la population résidente pour qui le caractère populaire du quartier est aussi important à préserver.

Le « haut » du quartier, appelé quartier « chaud » ou quartier « rouge » par les interviewées et interviewés rencontrés, est perçu quant à lui comme une « concentration de tous les interdits », une zone dite « spéciale » que certains ont eu parfois de la peine à définir. Cette sous-division au sein du quartier paraît révéler des visions divergentes. D'une part, cette zone participe à une vision négative du quartier, en raison des activités qui s'y passent, mais, d'autre part, elle semble contribuer à cette effervescence chère à de nombreuses personnes habitant le quartier et à de nombreux commerçants, ainsi qu'à une forme de protection en comparaison à d'autres zones qui seraient moins animées.

Comme nous avons pu le voir dans cette partie, les représentations sur le quartier des Pâquis sont fortement liées aux délimitations et divisions géographiques des personnes interviewées. Si une division assez générale se révèle entre trois

zones principales : le haut du quartier (la zone chaude), le bas du quartier (le bord du lac) et le milieu du quartier (zone intermédiaire entre le haut et le bas), nous avons pu constater que chaque zone a sa spécificité mais qu'elle semble porteuse d'une dynamique plus générale. En effet, si le bord du lac attire une population plus touristique et de personnes aisées en raison des hôtels luxueux qui s'y trouvent, nombreux sont les habitants et habitantes qui tiennent à ce bord du lac et spécialement aux Bains des Pâquis pour son caractère populaire. La zone « rouge », quant à elle, est souvent définie comme un « là-bas » qui serait loin de la zone étudiée dans ce travail. Elle apporte néanmoins une vivacité valorisée par l'ensemble des individus que nous avons rencontrés aux alentours de la rue des Pâquis. Quant à la zone du milieu, cet entre-deux, nous avons pu voir que la population résidente ainsi que les commerçants et commerçantes valorisent en partie des éléments semblables, même si nous pouvons relever que le fait de vivre dans un quartier change la manière de se le représenter, les implications n'étant pas les mêmes. Si pour les personnes travaillant dans les commerces, la solidarité est un facteur important de la dynamique existante dans la rue des Pâquis, pour celles qui y habitent, l'appropriation de l'espace public demeure un paramètre essentiel. Mais nous pouvons relever que tant pour les unes que pour les autres, les flux de personnes et d'activités, l'existence d'une diversité de commerces, et la mixité sociale relative à cette densité apporte à cette partie du quartier un sentiment de bien-être. Il est présenté comme un lieu de vie dans lequel les personnes se croisent, se connaissent et se reconnaissent. Eloigné d'une certaine manière de la violence et de l'agressivité – qu'elles soient réelles ou construites autour de représentations – se dégage une rue bien particulière, que l'on pourrait comparer à un îlot au cœur du quartier chaud, où convivialité, solidarité, mixité, effervescence et interconnaissance coexistaient.

Hormis les raisons qui amènent un individu à fréquenter tel ou tel commerce, d'autres éléments considérés comme plus négatifs semblent influencer la manière de se déplacer à l'intérieur du quartier. En effet, comme nous l'avons déjà abordé

dans le chapitre précédent, certains endroits – principalement des portions de rues⁴² – sont évités. Pour rentrer chez soi ou quitter le lieu de travail, différentes stratégies sont mobilisées : prendre une rue au lieu d'une autre, éviter tel endroit suivant l'heure qu'il est, changer de trajet quand on est avec ses enfants ou encore terminer son travail à 18h pour éviter de traverser les Pâquis la nuit. Il s'agit de moyens de conserver une mobilité tout en restant dans une zone de confort.

[...] après j'aime bien traverser...quand je rentre j'aime bien prendre des chemins différents selon l'heure de la journée mais j'aime bien des fois traverser les Pâquis par la rue de Berne, c'est des endroits où il y a la foule, des gens, il y a les prostituées, il y a comme cela un *melting pot*...après une certaine heure, je vais plutôt passer loin de ça parce que des fois ça peut quand même faire peur, parce que ça devient violent, ou tu te fais accompagner... quand j'habitais à la rue Amat, je rentrais par la rue de Lausanne et là je me faisais toujours accompagner par un dealer 'salut, ça va, tu t'appelles comment, t'habites où ?' (PA_ent_14)

Il semble que les lieux évités dans le quartier des Pâquis concernent principalement le haut du quartier et principalement en soirée.

Nous avons pu relever aussi d'autres formes d'évitement, plus spécifiques à certains commerçants et commerçantes. C'est le cas d'un café-restaurant qui préfère ne pas fonctionner comme un café le soir – où l'on viendrait juste boire un verre. Le patron d'un autre café-restaurant qui propose également des paris sur des courses de chevaux nous précise qu'il ne souhaite pas vraiment discuter avec « ceux qui jouent », séparant ainsi son

●
⁴² Plus qu'un secteur dans son entier, c'est principalement des bouts de rue qui font peur et cela à partir d'une certaine heure. Ainsi, ce n'est pas la rue de Berne ou la rue de Monthoux dans leur ensemble qui peuvent angoisser, mais des portions de celles-ci.

restaurant en deux zones bien distinctes : une zone de café et une zone de jeu. Si nous avons vu précédemment que certaines rues et lieux étaient évités, nous voyons dans ce cas des sentiments de distance à l'égard de personnes. Pour éviter de se trouver confronté à un certain type de population, on met en place des stratégies. Ces sentiments de distanciation peuvent aussi être mis en rapport avec le besoin d'appartenance à un groupe ou à des gens en particulier, menant ainsi certains individus à mettre en place des stratégies d'évitement à l'égard de personnes.

LA FAMILIARITE PAR LA PRATIQUE

À travers nos observations et entretiens, nous avons pu observer de manière générale deux types de déplacement. Le premier concerne les individus qui se déplacent dans la zone étudiée en raison de leur travail. Dans ce cas, la mobilité peut simplement constituer un déplacement qui va du lieu de vie au lieu de travail, et vice et versa. Le deuxième type de déplacement, qui concerne des mouvements au sein même du quartier, est motivé par un ensemble d'éléments que nous décrirons dans cette partie.

Nous avons vu dans le chapitre précédent que l'installation de différentes lignes de bus à la rue des Pâquis a apporté un changement important en termes de mobilité. Comme souligné par cette habitante, l'existence de ces deux lignes permet de connecter le quartier des Pâquis depuis son centre.

[...] Et c'est important qu'il y ait des bus, maintenant il y a deux bus qui passent sur la rue des Pâquis, ils voulaient à un moment donné les faire passer à la rue de Lausanne mais c'est vrai que du coup ça déconnecte complètement le quartier du reste de la ville et là on est vraiment connectés depuis le centre, t'as ces deux bus qui traversent complètement la rue des Pâquis. (PA_ent_14)

Nous avons pu – grâce à quelques observations continues débutées tôt le matin – observer les différents rythmes de flux humains dans ce périmètre du quartier – place de la Navigation,

rue des Pâquis. Vers sept heures du matin, cette partie du quartier est relativement calme: quelques employés de la voirie travaillent, les marchands et marchandes de légumes mettent en place leurs stands et quelques personnes matinales promènent leur chien. Le quartier se réveille peu à peu et le nombre de personnes qui traversent la place de la Navigation et la rue des Pâquis s'intensifie au rythme de l'horloge. Vers huit heures, les gens sont plus nombreux : à l'arrêt de bus, de nombreuses personnes attendent le bus sans interagir, puis disparaissent avant que d'autres prennent leur place pour attendre le bus suivant. La patrouilleuse scolaire est en place pour faire traverser les enfants qui vont à l'école. Pendant ce temps, de nombreuses personnes traversent la place de la Navigation, soit en direction de la rue des Pâquis et des autres rues perpendiculaires qui mènent dans le haut du quartier, soit en direction du lac. Par moment, nous observons un mouvement ininterrompu de personnes dans ce bout de quartier. Dans ces flux continus se mélangent les personnes allant travailler, les enfants allant à l'école, les cyclistes et les touristes. Entre neuf heures et onze heures, ces flux ralentissent considérablement, reprenant leur rythme entre onze et quatorze heures. Dans ce mouvement continu, nous n'observons que peu d'interactions entre les gens, comme si ces derniers ne faisaient que transiter vers leurs destinations respectives.

Cependant nous pouvons également observer des lieux et espaces où les gens aiment s'arrêter et se rencontrer. C'est le cas de la place de la Navigation, surtout lorsqu'il y a le marché. Les gens vont faire leurs courses, ils s'assoient sur les bancs, sur les marches devant la fontaine, mangent un sandwich, fument une cigarette, échangent quelques mots. Il y a aussi les terrasses des cafés sur la place de la Navigation, lieux où les gens vont boire leur café dans la matinée. C'est le cas aussi de quelques cafés dans la rue des Pâquis où nous avons eu l'occasion à plusieurs reprises d'observer des habitués et habituées qui prenaient leur déjeuner avant de démarrer leur journée.

Lieu de passage mais aussi lieu de vie, la place de la Navigation et la rue des Pâquis oscillent donc entre des flux humains qui traversent uniquement l'espace pour se rendre ailleurs et d'autres mouvements destinés à des actions plus concrètes telles que se rendre dans des commerces du quartier.

Au-delà de nos observations, les personnes interviewées nous ont fait part de leurs activités au sein du quartier. On peut relever une forme d'habitude ou de rituel pour certains d'entre eux qui préfèrent fréquenter tel type d'endroit plutôt qu'un autre. Certains préfèrent aller au supermarché Migros en raison d'une habitude prise depuis l'enfance, d'autres y retrouvent les mêmes personnes à chaque fois qu'ils s'y rendent. C'est le cas par exemple d'une habitante des Pâquis qui rencontre régulièrement des connaissances à la Migros et qui échange souvent avec le vendeur d'un magasin de vin, située à l'intérieur du supermarché.

Et à la Migros je croise presque à chaque fois quelqu'un que je connais, comme je te disais avant. On va aussi beaucoup à la cave Blavignac pour acheter du vin. Le vendeur est très sympa, à chaque fois on papote un moment. Ensuite la Coop un peu moins, peut-être une fois par semaine. La pharmacie j'y vais beaucoup aussi, on connaît bien la patronne. (PA_imm_3)

Le choix du lieu ne dépend pas seulement du produit que l'on trouve mais aussi des personnes que l'on rencontre et des échanges que l'on peut avoir. Nous voyons que pour cette habitante, il est préférable d'aller acheter le vin dans tel magasin car le « vendeur est très sympa ». Pour le choix de la pharmacie, il en va de même. Entre les deux pharmacies situées presque côte à côte sur le bout de rue observé, l'habitante préfère se rendre à la pharmacie qui est tenue par l'une de ses connaissances. Pour une autre habitante, les liens de familiarité jouent aussi un rôle important, notamment quand elle doit aller dans une boutique qu'elle adore particulièrement et qui existe dans différents quartiers de la ville. Elle va privilégier les Pâquis en raison de la vendeuse qui y travaille:

oui, oui...ben il y a une boutique...c'est l'Histoire de Plaire, c'est pas qu'aux Pâquis, c'est une vendeuse, c'est pas la sienne (de boutique), par exemple j'adore cette vendeuse, si je dois aller à l'Histoire de Plaire, je vais pas aller en ville, je vais aller là...pour elle, parce que j'adore cette femme et que voilà si je sais que ça marche bien pour sa boutique, elle a toujours son travail, etc., etc. Oui et effectivement, j'ai mes préférences...comme j'ai dit j'ai deux, trois endroits où je vais plus souvent que d'autres, alors des fois je me dis t'es accrochée à des endroits et pis après je me dis c'est bien si ça te plaît. (PA_ent_13)

Nous voyons que la familiarité joue un rôle important par rapport à l'attachement au lieu. D'autres facteurs peuvent également motiver l'individu à aller dans un endroit plutôt qu'un autre. L'un des pharmaciens que nous avons rencontrés nous a expliqué que son commerce était fréquenté en raison des langues parlées par ses employées – notamment l'italien et le perse. La possibilité de s'exprimer dans sa langue – pour des personnes qui parlent peu le français – peut ainsi devenir un élément central dans le choix du commerce. La boulangerie La Vouivre, située à proximité de la place de la Navigation, semble être une autre illustration d'un lieu qui attire la population résidente et les commerçants et commerçantes de la zone en raison des liens développés entre la patronne et sa clientèle. C'est également une logique similaire qui amène un autre commerçant à préférer aller chez un vendeur de kebabs en particulier car celui-ci le reconnaît à chaque fois. À l'inverse, certains habitants et habitantes ont arrêté de fréquenter un café en particulier car le patron était devenu ‘insupportable’.

Nous remarquons qu'en dehors des déplacements liés à une mobilité que l'on pourrait qualifier de fonctionnelle, la mobilité à la place de la Navigation et à la rue des Pâquis suit souvent des logiques bien précises. Que ça soit à vélo ou à pied, les déplacements à l'intérieur du quartier ne sont pas dénués de sens et nombreux sont les choix guidés notamment en fonction des liens de familiarité. On aime se rendre dans les lieux où l'on connaît les gens, où l'on se sent bien et où l'on retrouve cette

idée de vie de quartier. Nous pensons que l'autonomie économique du quartier est un facteur déterminant pour expliquer cette dynamique de l'agir. En effet, la proximité et la multitude de commerces dans le périmètre étudié permettent à la population résidente et aux commerçants et commerçantes de trouver quasiment tout ce dont elles ont besoin dans une zone restreinte, ce qui facilite les contacts répétés qui peuvent amener à créer des liens de familiarité.

ETRE 'PAQUISARDS'

Nous avons pu constater qu'il existe un fort sentiment d'appartenance aux Pâquis, notamment à travers l'image du « Pâquisard ».

[...] bah moi je suis né là j'ai vu que ce quartier donc je peux difficilement ne pas me sentir Pâquisard [...] je suis du quartier quoi. Je suis Pâquisard, c'est pas forcément un état d'esprit. C'est la *Pâquis life style, you know*. Non, mais ouais c'est tout cet aspect populaire, tout ce côté vraie vie de quartier etc, ce genre de choses. Par la force des choses un peu plus méridional aussi [...].
(PA_imm_6)

Ce sentiment d'être Pâquisard a été souvent évoqué par les personnes habitant le bout de quartier que nous avons étudié. Le fait d'y habiter depuis longtemps ou d'y être né – l'ancienneté – semble jouer un rôle important dans la construction de cette identité. Cela permet en effet aux personnes de se sentir faire partie du quartier, de reconnaître les autres et d'être reconnu. Le fait de se sentir bien, se sentir chez soi dans le quartier est un autre point constitutif de la figure du Pâquisard. Ce dernier s'accommode des aspects négatifs auxquels il est habitué. La vie associative des Pâquis permet également de participer et de se sentir impliqué dans la vie du quartier. Pour d'autres, être Pâquisard, c'est parfois obtenir certains priviléges, comme cette habitante nous raconte à propos des Bains des Pâquis.

On se reconnaît entre Pâquisards et c'est un peu...par exemple ici (aux bains) on me sert avant, tu vois ? (elle rigole)...t'as des fois des prix...d'indigènes (PA_ent_13)

Cette façon de se représenter comme véritable habitant ou habitante du lieu concorde avec ce que nous avions vu dans les pages précédentes en termes des représentations que les gens peuvent avoir de leur quartier. D'une part, se définir et s'identifier à son lieu de vie participe indéniablement aux dynamiques qui ont été soulevées par la population résidente et les commerçants et commerçantes. D'autre part, le quartier et sa dynamique participent à l'identification de l'individu à son lieu de vie.

Nous avons vu que les déplacements dans le bout de rue que nous avons étudié étaient nombreux mais que les logiques qui les sous-tendent étaient différentes. Si des déplacements liés à cette idée de la rue comme lieu de passage ont pu être notés, nous avons vu également que des déplacements sont guidés par d'autres logiques comme l'importance accordée au sentiment de familiarité – que ce soit pour un lieu ou pour une personne. Mais tous ces mouvements sont aussi altérés par des émotions plus négatives qui poussent certains individus à éviter tant des endroits bien précis de leur quartier que des personnes. Pour pallier à cela, les individus mettent en place des stratégies d'évitement qui leur permettent tout de même de vivre dans un environnement satisfaisant. Enfin, nous avons vu l'importance pour les habitantes et habitants rencontrés de se sentir 'Pâquisard', comme si l'identification au lieu de vie était un paramètre essentiel à une forme de bien-être et de vivre ensemble. Nous pensons que cette identification au quartier est liée à une certaine autonomie – économique et sociale – du quartier, à la diversité des services proposés ainsi qu'à des phénomènes sociaux et culturels tels que la mixité sociale et ethnique, le côté populaire du quartier et les phénomènes d'interconnaissance qui sont fortement valorisés par les personnes que nous avons rencontrées et interviewées.

DES LIENS IMBRIQUES

Les dynamiques que nous avons pu observer relèvent de différents types de liens : économiques, sociaux et politiques. Dans cette partie nous allons voir comment ces liens sont imbriqués, autour de la place de la Navigation et de la rue des Pâquis.

La proximité ainsi que le nombre de commerces dans la zone observée créent des liens économiques denses. Effectivement, beaucoup de commerces sont situés côté à côté tout au long de la rue des Pâquis et de la place de la Navigation, rendant ainsi facile d'accès l'offre de services. Nous avons pu voir que certains commerçants et commerçantes profitent de cette offre pour pratiquer des échanges. Les deux pharmacies situées à la rue des Pâquis s'échangent des médicaments, et le vendeur de légumes sur la place du marché fournit plusieurs cafés et restaurants alentour. Au-delà de ces échanges, nous voyons également des commerçants et commerçantes fréquenter d'autres commerces durant leurs pauses, ou pour acheter leurs cigarettes. D'autres situations plus cocasses peuvent se produire. C'est notamment le cas du restaurant de l'association Dialogai qui expose les flyers de l'Eglise locale.

Ca me fait marrer quand tu vois les mecs de l'église d'à côté venir poser des flyers ici à Dialogai, chez les homosexuels ! C'est improbable, c'est tellement bien !
(PA_ent_8)

Ces liens économiques qui se tissent à travers ces échanges se créent avec le temps. Nous avons aussi pu remarquer que des relations plus solides se créaient. Beaucoup parlent ainsi de solidarité, d'entraide et de convivialité entre les commerces.

Au delà de l'avantage de la proximité, le choix de fréquenter tels commerces est aussi motivé par la familiarité et l'interconnaissance soulignée à maintes reprises.

Tu vas à la Migros tu es sûr que tu connais quelqu'un avec qui tu échanges deux mots ou juste salut, même des gens que tu connaît pas, on se reconnaît et on sait qui on est, [...] ben ouais le type du Fenomeno aussi, on se croise on se dit bonjour, le carrossier d'en face on se connaît (...) on connaît un peu les commerçants, ben j'y ai été ce matin parce que j'ai perdu mon trousseau de clés pour discuter avec le serrurier là-bas, voilà « ah ben je vous avais pas déjà refait la clé du cadenas de vélo... enfin on se connaît quoi... c'est sympa... et sans parler des caissières de la Migros qu'on connaît par cœur. (PA_imm_1)

La frontière entre lien économique et lien social est ainsi perméable. Ces liens sont imbriqués car si, d'une part, le lien économique crée du lien social, inversement le lien social peut créer un lien économique. Une habitante nous dit privilégier un magasin non seulement parce qu'elle apprécie la vendeuse, mais aussi parce qu'elle sait qu'en y allant, elle participera au fonctionnement de son commerce. Dans certains cas, des relations de confiance se créent. C'est le cas pour une habitante qui laisse ses clés quand elle a besoin à la petite boulangerie de la rue des Pâquis.

Je suis souvent au *tea-room* de la rue des Pâquis...je dirais que la rue des Pâquis c'est vraiment mon fief, c'est là où j'habite et où il y a tous les commerces [...] j'y trouve un côté pratique...ouais...un côté pratique d'avoir tout à proximité, à portée de main, (...) à un moment donné mes parents venaient et je ne savais pas où laisser la clé, les voisins n'étaient pas là, ben je vais la laisser au commerce et j'ai confiance. (PA_ent_13)

La solidarité ou encore le fait de pouvoir compter sur les autres sont des éléments présentés comme spécifiques au quartier des Pâquis, comme si ce type de liens ne pouvait exister dans d'autres quartiers de Genève. En comparant son quartier d'habitation (Champel) à celui de son travail, un commerçant nous dit à ce propos:

(A propos de Champel) Même si je connais la boulangère, je me verrais pas lui dire je n'ai pas d'argent, est-ce que je peux repasser ? Alors qu'aux Pâquis je peux le faire ! (PA_ent_8)

Nous voyons donc une certaine interdépendance entre les liens de familiarité et les liens économiques.

Quant aux liens que les habitantes et les habitants peuvent entretenir entre eux, ils peuvent osciller entre des effets de familiarité et des liens sociaux plus forts. Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, les gens ne se connaissent pas forcément mais ils se reconnaissent.

Depuis que j'y suis, j'y ai rencontré pas mal de monde qui y vit...voilà c'est vraiment des (hésitation) voisins, donc on a vraiment des relations de voisinage, dans le sens que je ne sais pas vraiment comment ils s'appellent mais on se dit bonjour « salut, salut, comment machin ? »...mais je sais pas forcément comment s'appellent ces personnes et je peux même boire un café avec elles...si on se retrouve dans le même café, on va peut-être boire le café ensemble mais j'en sais pas plus, voilà...ou alors j'ai rencontré des gens qui sont devenus après coup des amis dans le quartier. (PA_ent_13)

Hormis ces liens de familiarité qui provoquent une atmosphère chaleureuse par le fait de se saluer au coin d'une rue, dans un commerce ou sur une terrasse, les habitants et habitantes du quartier tissent des liens plus solides avec d'autres personnes y habitant également. À ce sujet nous avons pu rencontrer différents cas de figure : soit les personnes se connaissaient avant de vivre dans le quartier, soit le lien s'est constitué par relation de voisinage ou dans le périmètre du quartier à travers différentes activités, soit encore le quartier a permis à des amis qui ne se voyaient plus de se revoir dans un contexte de vie de quartier. Ces liens sociaux se dessinent aussi à travers des relations de

voisinage au sein d'un immeuble⁴³, où les enfants de certaines personnes partent en vacances ensemble où vont dormir chez les parents d'autres enfants qui habitent dans le même immeuble. Les relations entre les habitantes et habitants du même immeuble peuvent varier aussi entre des liens de familiarité et des liens sociaux plus forts. Certains se reconnaissent dans l'allée, savent qui sont leurs voisines et voisins mais n'échangent pas plus avec eux. D'autres partagent des repas ou différents événements et partent en vacances ensemble. Cependant, il est important de relever les personnes interviewées ont toutes des réseaux sociaux qui s'étendent bien au-delà du quartier des Pâquis, et comprennent notamment des liens transnationaux.

En plus des liens économiques et sociaux relevés, nous avons constaté l'existence de liens politiques et civiques. Nous avons vu précédemment l'importance historique du réseau associatif dans le quartier des Pâquis et la continuité actuelle de ces mouvements. Dans notre cas, nous avons rencontré des personnes engagées dans l'association Fenêtre sur Cour qui met en relation les personnes d'un même groupe d'immeubles. Hormis cette association, les commerçantes et commerçants ont également constitué une association dans la rue des Pâquis⁴⁴. À travers différents événements, les membres se retrouvent au moins une fois par année ou se mobilisent pour faire face à des problèmes ponctuels. C'est le cas d'une pharmacienne qui a dû faire face à une expulsion décidée par les propriétaires de l'immeuble et qui a été soutenue dans les démarches par les associations actives du quartier :

On a une pharmacienne qui est avec nous maintenant qui était dans à la rue de Lausanne qui a dû quitter les locaux et c'était assez soutenu par l'association des commerçants et des habitants du quartier parce que les

⁴³ Pour cette étude, nous avons également rencontré sept personnes habitant dans un immeuble à la rue des Pâquis.

⁴⁴ Adep (Association de défense économique des Pâquis).

propriétaires, les propriétaires actuels, ils voulaient faire des habitations de luxe ou une chose comme ça. Alors ils ont donné congé à tous les locataires entre autres à notre pharmacienne qui a fermé sa pharmacie donc qui est venue chez nous. (PA_ent_11)

Il nous semble que les liens politiques présents dans le quartier des Pâquis s'imbriquent aussi fortement dans des liens sociaux et économiques. Ces liens politiques alimentent non seulement les relations entre commerçantes et commerçants mais aussi entre les personnes habitant le quartier et entre celles-ci et le personnel des commerces. Ils regroupent des revendications communes. Pour la population résidente, nous avons vu qu'il était important de s'engager autant dans une démarche d'appropriation de l'espace public que dans la défense d'une forme de bien-être relative à la vie de quartier. Quant aux commerçants et commerçantes, ils défendent une quiétude favorable au commerce et luttent contre les transformations urbaines qui peuvent modifier le tissu économique. Là aussi, le double mouvement soulevé dans les liens économiques et sociaux se révèle de la même manière. Autant l'association d'habitants et d'habitantes et celle des commerçants participent au renforcement des liens sociaux et de familiarité, autant ces derniers liens jouent un rôle important dans la constitution des liens politiques. Dans la zone étudiée, ces trois formes de liens semblent enchevêtrées, constituant ainsi un réseau localisé.

SYNTHESE : UNE APPARTENANCE COMMUNE

Nous avons vu que les habitants et habitantes délimitaient le quartier des Pâquis de manière globale, comme si le quartier était défini comme un tout, proche des délimitations administratives établies par la Ville de Genève. Mais en se penchant plus particulièrement sur leurs représentations ainsi que sur celles des commerçants et des commerçantes, des sous-divisions sont apparues. À travers nos analyses, nous avons pu voir que ces sous-divisions se traduisaient par les déplacements, par les

émotions qui sous-tendent les choix de mobilité ainsi que part les préférences envers certains lieux fréquentés, préférences notamment associées à des affinités personnelles.

Il apparaît que des caractéristiques telles que l'appropriation de l'espace public, la conservation de petits commerces et bistrots de quartier ainsi que la proximité du lac sont fortement valorisées et participent à l'envie de rester. Ces caractéristiques nous semblent aussi être vectrices de relations d'interconnaissance. Quant à l'animation, la mixité ainsi que la reconnaissance, ces éléments apparaissent comme essentiels pour la cohésion sociale dans le quartier. L'esprit de solidarité, de convivialité et de confiance réciproque qui règne dans le périmètre étudié constitue selon nous un socle sur lequel repose de nombreuses interactions locales, amenant ainsi la population résidente et les commerçants et commerçantes à se représenter leur zone de quartier comme un lieu de vie villageois.

Nous avons aussi constaté que les éléments négatifs soulevés – l'insécurité, la violence, la prostitution et le *deal* – dans certaines zones précises du quartier conduisent à des stratégies d'évitement qui ne créent ainsi pas de forts conflits sociaux. En effet, les personnes interviewées se montrent tout de même tolérantes envers ces aspects négatifs. Hormis ces stratégies d'évitement, des logiques liées aux sentiments de familiarité guident aussi les déplacements des individus. Les choix de passer par tel chemin plutôt qu'un autre, de fréquenter tel commerce ou tel lieu plutôt qu'un autre se basent sur des routines, mais font des lieux de passage des lieux de vie. L'identification à ces lieux de vie est non seulement constitutive d'un sentiment d'appartenance au quartier mais aussi d'une définition de soi comme Pâquisard. Cette autodéfinition et ce sentiment d'appartenance sont facilités par différents facteurs comme l'autonomie économique et sociale du quartier – diversité des services proposés, maison de quartier, activités associatives, etc. –, la mixité économique et sociale, la diversité des origines, le désir de lutter contre les transformations qui amèneraient à la disparition d'un quartier dit et valorisé comme « populaire » ainsi que le fait de s'identifier au quartier.

Cette reconnaissance entre population résidente et commerçants et commerçantes du quartier participe activement à la mise en place et au maintien de liens de familiarité. Comme nous l'avons vu, ces effets de familiarité sont également liés à des activités économiques. L'existence de liens sociaux plus forts peut prendre forme à travers la répétition, l'accumulation de ces moments d'interconnaissance et d'évènements partagés. De plus, l'engagement associatif contribue à renforcer ce réseau social, composant ainsi un enchevêtrement dynamique entre les trois formes de liens analysées. Si les liens sociaux forts sont plus difficilement saisissables dans l'espace public, c'est que contrairement aux liens de familiarité, ils percent les frontières locales pour s'étendre à un niveau régional, national et transnational.

Enfin, nous avons pu constater à travers notre travail que la mixité des origines n'est pas source de conflits, paraissant même insignifiante en regard des facteurs troublants soulevés par les individus rencontrés. Cela nous conduit à penser la stabilité urbaine au delà de la question de la mixité des origines ethniques. Ne faudrait-il pas plutôt déplacer le regard sur les activités et formes d'actions spécifiques – et les représentations et émotions qui leur sont liées – afin de les considérer comme à la fois constitutives de stabilité et d'instabilité en milieu urbain ?

LA RUE DE NEUCHATEL

Lilla Hadji Guer & Florise Vaubien

La rue de Neuchâtel se situe dans l'est du quartier des Pâquis. Proche de la gare, elle se trouve à l'intersection des rues des Alpes, de Monthoux, de Zurich et de la Navigation. Les rues parallèles les plus proches sont celles de Fribourg et de Berne. Elle est à sens unique et est composée d'immeubles d'habitations au bas desquels se trouvent des commerces. On y trouve aussi une école primaire et un temple converti en espace d'accueil (*Espace Solidaire Pâquis*). Sur environ 300 mètres sont installés des restaurants, des bars, des épiceries, une librairie ésotérique, un institut de bien-être, un salon de coiffure, un magasin de tapis arménien, un magasin de déguisement, un vidéo club, un sex-shop gay et un hôtel trois étoiles. La présence de restaurants notamment indien, éthiopien et portugais enrichit l'air de la rue d'odeurs d'épices variées.

La rue est calme la journée tandis qu'elle s'anime la nuit et le week-end. Dès le vendredi soir jusqu'au dimanche matin, la zone du quartier vit au rythme de ses nombreux bars et boîtes de nuits. Durant la semaine, à midi, de nombreux travailleurs et travailleuses y viennent pour manger, de même que des touristes. Durant les beaux jours, des cafés y installent leur terrasse.

C'est dans cette rue que nous avons mené notre enquête. Nous y avons mené vingt-et-un entretiens avec des commerçants et commerçantes, un concierge et deux habitants, ainsi qu'une série de sessions d'observation. Les personnes que nous y avons rencontrées étaient d'origine marocaine, somalienne, nigérienne, irakienne, indienne, iranienne, italienne, portugaise, française, bolivienne, péruvienne et suisse. Les trajectoires étaient également hétérogènes. Certaines personnes ont quitté leur pays d'origine et se sont installées à Genève. Certaines viennent d'autres cantons suisses, d'autres habitent en France voisine. D'autres encore sont sans papiers.

Dans ce chapitre, nous explorerons dans un premier temps les liens que nous avons pu observer dans la rue étudiée. Dans un deuxième temps, nous aborderons les dynamiques et transformations de cette partie du quartier.

LA PROXIMITE VECTRICE DE LIENS

Les commerces dans cette rue sont divers et nombreux. Leur proximité offre de multiples occasions de tisser des liens. Selon Hannerz (1980), un élément fondamental de la ville est la proximité spatiale qui permet le déploiement de réseaux économiques et sociaux, et la multiplication des relations de service. À partir de ces éléments, on peut s'interroger sur les effets de cette configuration sur les échanges dans la rue. Nous analyserons en particulier trois types de liens : économiques, micro-politiques et sociaux.

Figure 17: Rue de Neuchâtel angle rue des Alpes



Source : Photo Groupe de recherche, 2014.

Les interactions quotidiennes dans la rue se développent essentiellement autour de la consommation de biens et de services. Deux types se dégagent. Le premier concerne l'activité liée aux commerces formels. Il s'agit des interactions entre commerçants et commerçantes; ou entre clientèle et personnel des commerces. Nous avons observé que de nombreuses et nombreux commerçants se restaurent dans la rue. Leurs déplacements sont concentrés dans un périmètre restreint (en face, ou à côté). Au delà de l'aspect pratique, c'est une façon de se faire connaître et de développer des liens locaux. Bien que ces échanges soient marchands, des formes de solidarité et d'entraide apparaissent entre les commerçants et commerçantes de la rue. Ceci se traduit par le soutien mutuel, en étant client les uns des autres.

Quant aux relations entre personnel et clientèle, celles-ci varient. Nous avons pu observer que certains lieux attirent surtout des habitués et habituées, qui habitent généralement non loin. Mais certains commerces plus spécialisés ou revendiquant un caractère unique auraient une clientèle qui se déplace depuis tout Genève. Par exemple, l'American Market, épicerie américaine implantée dans la rue depuis une vingtaine d'années, attire une clientèle anglophone et hispanophone. Le propriétaire a profité de la libération d'une arcade dans la rue pour se développer et ouvrir un restaurant d'inspiration américaine, type *diner*.

La densité des commerce est parfois vue comme favorable aux affaires : la proximité de la gare, du lac, ainsi que de nombreux hôtels de luxe installés sur les quais n'y est pas étrangère non plus. Un commerçant explique comment s'installer dans la rue de Neuchâtel lui a permis de rembourser ses dettes.

Je me suis retrouvé dans une catastrophe avec ma petite boutique (...). Et donc comme je suis quelqu'un d'assez fonceur, je me suis dit c'est comme à la roulette, c'est soit je reprends encore des risques soit je suis mort financièrement et donc j'ai réemprunté et j'ai déménagé pour augmenter mon chiffre d'affaire et rembourser mes

dettes. Et c'est ce qui s'est passé en l'espace de deux mois, j'ai déménagé ici, un magasin fermé depuis longtemps, (...) et j'ai remboursé mes dettes en un an. J'ai mangé des pommes de terres matin midi et soir mais j'ai pu rembourser mes dettes parce que les affaires se sont bien passées durant le déménagement, j'ai gardé ma clientèle, j'ai pu augmenter mon offre voilà, ça c'est un peu l'anecdote du pourquoi de mon déménagement et là on y est depuis cinq ans, six ans. (NE_ent_5).

La saison influence les résultats financiers de certains commerces. Un commerçant déclare ne pas être en mesure de payer son loyer en hiver et faire son chiffre d'affaire l'été grâce au tourisme estival et à la clientèle de personnes fortunées venant du Moyen-Orient.

Un second type d'activités économiques concerne le commerce informel. Il s'agit principalement de la vente de drogues dans la rue. Les interactions se font entre les dealers et les consommateurs et consommatrices, mais aussi entre les dealers eux-mêmes. Ceux-ci discutent, alors qu'ils font le pied de grue à l'angle de la rue de Monthoux et de la rue de Neuchâtel. Ils se retrouvent parfois sur les marches d'escalier devant le temple. Quant aux interactions entre eux et leur clientèle, celles-ci sont discrètes et se font notamment, selon d'un commerçant dont la vitrine donne sur la rue, à l'intérieur de voitures.

Outre les liens de type économique, nous avons pu observer des liens de type civique, qu'on pourrait aussi qualifier de liens micro-politiques. Des mobilisations ponctuelles ont réuni certaines commerçantes et commerçants autour de ce qu'ils appellent la problématique des dealers. L'un d'entre eux a hébergé dans ses locaux des réunions où, entre commerçantes et commerçants de la rue (et alentours), ont été évoquées des solutions telles que l'engagement de sociétés de sécurité privée. Se regrouper autour d'une problématique commune – ou désigner un ennemi commun, les dealers ou ceux qui les *laisse faire* – semble avoir permis de créer ou de renforcer la cohésion entre les personnes participant à ces réunions. Dans les discours

ressort parfois un « eux » et « nous ». Le « nous » représente les gens établis et intégrés. Il évoque la proximité. Le « eux » renvoie aux gens en marge et en situation irrégulière.

Cette cohésion est toutefois affaiblie par des divergences d'opinions sur cette problématique et sur les actions à entreprendre. Certains agissent pour eux-mêmes, comme un commerçant de la rue qui veille parfois toute la nuit dans son commerce pour en défendre la vitrine contre laquelle les noctambules soulageraient leur vessie. Il semble prendre ici un rôle de shérif pour un quartier qui, selon lui, en aurait besoin.

De nombreuses associations formelles existent dans le quartier et nous en avons recensé une dans la rue de Neuchâtel. Actif depuis janvier 2009, l'Espace Solidaire Pâquis se situe dans le temple. Cette association indépendante et laïque est financée grâce aux subventions de la Ville de Genève et du Canton ainsi que par des donations de fondations privées. Elle offre de nombreuses prestations et activités pour développer les liens dans le quartier. Convivialité, solidarité et proximité en sont les mots d'ordre. Ils contrastent avec le discours hygiéniste et sécuritaire entendu chez nombre de commerçants et de commerçantes, ainsi que dans de nombreux articles⁴⁵ et reportages⁴⁶ sur le quartier.

Les liens sociaux entre commerçants que nous avons pu observer se déclinent en plusieurs types. Le premier est basé sur la proximité et la durée. Le deuxième se fonde sur des liens d'affiliation avec le pays d'origine ou avec le pays de cœur, soit un pays auquel on se sent lié.

●
⁴⁵ Voir par exemple le texte de la Tribune de Genève, publié en 2009 sur le site : <http://planetephotos.blog.tdg.ch/archive/2009/04/27/quand-les-paquis-deviennent-le-bronx-des-genevois.html>.

⁴⁶ Reportage de la Radio Télévision Suisse, « Bienvenue aux Pâquis », www.rts.ch/video/docs/feuilleton/5361884-bienvenue-aux-paquis-1-5-rue-de-berne.html.

Les commerçantes et commerçants ont développé des liens, avec le temps. Certains se tutoient et s'appellent par leur prénom. Ils et elles nous ont recommandé à d'autres commerçants et commerçantes de la rue durant notre enquête. Le temps transforme des échanges cordiaux en relations amicales (les mots 'ami' et 'amitié' ont été utilisés). Le propos ci-après illustre ce processus :

On commence à se parler quand on se voit dans la rue et certains sont devenus des amis par le temps (...) ils sont même venus à la maison. (NE_ent_9)

Dans le même temps, toutes ces personnes ne cherchent pas à développer ces liens, qui semblent se tisser notamment dans les bars de la rue. Travaillant dans un commerce de la rue, cette femme préfère ne pas y rester pour ses loisirs. Elle explique :

Parce qu'on connaît tout le monde ici, [alors on va] boire un verre et encore et encore et après on tombe, on devient alcoolique. (CV_ent_12)

Le deuxième type de liens concerne l'attachement au pays d'origine ou de cœur. Ainsi, un commerçant de nationalité étrangère connaît toutes les personnes de la même origine que lui qui travaillent dans les commerces de la rue ou qui habitent dans celle-ci. Lorsque ces personnes se parlent, cela se fait dans la langue du pays. Ce lien se créent aussi autour de mêmes thématiques, par exemple pour les Etats-Unis : l'American Dream Diner et la Boutique Western Cowboy Kurt.

LE « QUARTIER CHAUD »

Nous allons maintenant analyser les perceptions du quartier et de la rue, et de leurs transformations. Nous nous sommes intéressées aux représentations symboliques, spatiales et temporelles des commerçants et commerçantes ainsi que des habitants et habitantes. Nous avons constaté que l'image du quartier dans son ensemble est souvent centrée sur la question de

l'insécurité, liée au commerce des drogues illégales et du sexe. Nous allons montrer qu'il s'agit en fait d'une partie spécifique du quartier – où la rue de Neuchâtel est située – et de temporalités particulières. Nous avons ensuite remarqué que ces activités étaient tolérées dans un certain cadre, et en lien avec ce qui est vu comme l'identité du quartier. Toutefois, certaines personnes luttent pour préserver leurs intérêts qu'elles voient menacés par les activités liées au « quartier chaud ». Pour celles-ci, il s'agit d'une opposition entre « eux » et « nous », qui tend à renforcer la cohésion de ce « nous ».

Lorsqu'elles décrivent la rue de Neuchâtel, les personnes que nous avons interviewées font généralement référence à une évolution de la situation sécuritaire. Cette propension à orienter la discussion sur les questions de sécurité reflète sans doute l'intérêt des médias, mais aussi les préoccupations d'autres Genevoises et Genevois pour lesquels ce quartier évoque surtout la vie nocturne, la prostitution, la drogue et les touristes dévalisés. Les enquêtrices et enquêteurs de notre équipe actifs dans d'autres quartiers ont rapporté des propos comme 'la faune des Pâquis', ou 'les Pâquis, c'est un problème pour les enfants'. Parler de l'image des Pâquis revient donc, il semble, à parler de ses problèmes. Le trafic de drogue, les vols à l'arrachée, les incivilités et les dégradations des espaces publics et privés (vitrines cassées, cambriolages) auraient atteint leur apogée en 2009. Cette année-là, certains commerçants et commerçantes ont fait appel aux services d'agents de sécurité privée pour patrouiller dans la rue⁴⁷. La même année, les services de police ont organisé des opérations « coup de poing » visant à « nettoyer » les Pâquis du deal⁴⁸.

⁴⁷ Article paru dans *Le Temps* le 7 novembre 2009, « Les commerçants des Pâquis s'en remettent à la sécurité privée ».

⁴⁸ Article paru dans *la Tribune de Genève* le 6 mai 2009, *La police intervient aux Pâquis, Genève*, <http://archives.tdg.ch/archives/actu-geneve/police-intervient-paquis-2009-05-06>

Ça a gentiment dégringolé pour arriver, il y a quatre ans, au paroxysme de ce qu'on peut imaginer supporter (...) et puis, ça s'est calmé (...) Ca a fait un scandale à Genève d'ailleurs, quand c'était au paroxysme des Zizous, des sécuritas qui patrouillaient dans les rues. Le département de justice de police nous a interdit de le faire. J'avais trouvé la parade après en faisant signer une vingtaine de commerçants (...). C'est ce qui avait déclenché les grandes opérations de police, parce que dans tous les journaux, c'était marqué que les commerçants des Pâquis devaient s'auto-défendre quand la police ne faisait rien. (NE_ent_18)

De nombreux témoignages relèvent la même évolution de l'insécurité dans la rue qui aurait connu plusieurs cycles et une accalmie depuis le « nettoyage » et la fin des « Zizous » en 2013⁴⁹.

La technique des zizous (...), les voleurs, c'est de faire semblant de jouer au foot à côté de toi pour te faire les poches. (NE_ent_20)

Il existe ainsi un récit collectif concernant le quartier des Pâquis. Ce récit a son âge d'or, remontant à une époque indéterminée où tout allait bien, jusqu'à ce que *ça se dégrade*. Et toutes et tous ont en mémoire la période, en 2009, où les Pâquis sont devenus « ce quartier de Genève que la classe politique adore s'arracher »⁵⁰. Se sentir ensemble victimes à la fois des délinquants et délinquantes et des milieux politiques semble avoir renforcé la construction identitaire des Pâquisards et des Pâquisardes autour d'un récit. Celui-ci contient en lui le paradoxe de reposer sur une image de quartier chaud tout en rejetant le côté caricaturale.

⁴⁹ « Les *zizous* des Pâquis ont fait leurs valises », Le Matin, 23 mars 2013.

⁵⁰ Christian Lecomte, « Les Pâquis, ce quartier de Genève que la classe politique adore s'arracher », Le Temps, 2 mai 2009.

Si nous parlons ici du quartier, c'est plutôt d'un quartier dans le quartier dont il s'agit. De nos entretiens ressort une diversité de représentations géographiques et symboliques du quartier des Pâquis, allant du « Grand Pâquis » au « quartier chaud ». Selon les témoignages recueillis, le « Grand Pâquis » est délimité par la rue de Lausanne jusqu'au lac et de la rue des Alpes jusqu'à la rue du Môle⁵¹. Il se divise en deux parties. Sur le quai du Mont-Blanc, le bord du lac représente une partie luxueuse du « Grand Pâquis » qui a été évoquée plusieurs fois dans les entretiens.

...le lac, c'est une autre catégorie de population, même très riche. Je veux dire, il y a des millionnaires dans certains immeubles. (NE_ent_19)

Il y a ainsi une claire délimitation entre un Pâquis des pauvres et un Pâquis des riches. Les bords du lac représentent le quartier réservé aux complexes hôteliers luxueux et aux personnes privilégiées. Les surfaces seraient plus grandes et les loyers inaccessibles. Alors que les logements situés dans la partie plus haute seraient plus petits et moins onéreux.

La rue de Berne et ses ruelles avoisinantes (la rue des Pâquis, la rue des Alpes, la rue de Fribourg et la rue de Berne), formant un tout appelé le « quartier chaud » ou « triangle d'or », en référence aux activités nocturnes (bars et boîtes de nuits) et à la prostitution. Les Pâquis sont donc clairement divisés selon la répartition des commerces. Le bord du lac est à la fois partie intégrante du quartier, tout en n'étant pas le « vrai Pâquis », le quartier populaire de Genève. Il s'agit donc de délimitations d'ordre symbolique.

La rue de Neuchâtel a aussi ses délimitations, en fonction de l'appropriation et des perceptions de l'espace. L'angle Monthoux-Neuchâtel et l'espace entre le Temple et l'école primaire sont les deux endroits clefs de la vente de stupéfiants,

⁵¹ NE_ent_12, NE_ent_14, NE_ent_15, NE_ent_16, NE_ent_18

du moins au moment de nos observations. Nous avons constaté que cette appropriation de l'espace provoque parfois des comportements d'évitement de la rue.

Je fais la fermeture et j'appelle un taxi parce que je ne vais pas jusqu'à la gare avec la caisse du magasin (NE_ent_15)

De plus, ces zones ne sont pas perçues de la même manière selon le moment de la journée. L'après-midi reste la partie de la journée la plus utilisée pour les déplacements ou pour l'utilisation de l'espace public. En revanche, en particulier pendant les week-ends, la nuit appartiendraient au deal, aux sorties de bars et aux bagarres. Selon nos témoignages, certains individus évitent ces moments. Nos personnes interviewées étant des utilisateurs et utilisatrices diurnes de la rue, leur perception de son aspect nocturne provient des nuisances sonores subies ou rapportées, ainsi que des traces découvertes au matin : odeurs d'urine et de vomi, verre cassé sur la chaussée.

La nuit c'est pas confortable, des gens qui crient fort et quand on regarde par la fenêtre on voit les femmes qui fouillent dans les poubelles pour trouver de la drogue... des trucs comme ça. (NE_ent_12)

Ces traces, ces bruits et ces rumeurs, ces interactions observées depuis la fenêtre, alimentent un sentiment d'insécurité et de dépossession chez une partie de la population ainsi qu'une colère vis-à-vis des autorités publiques qui n'auraient pas été suffisamment sévères pour enrayer les activités illégales. La nuit, la rue appartient aux *Autres* menaçants et non plus aux habitants et aux commerçants.

Pourtant, il semble parfois que ce n'est pas tant le commerce de drogues illégales en soi qui pose problème, mais les conditions dans lesquelles il se déroule. De l'indignation a été par exemple exprimée en ce qui concerne la vente de drogue devant le Temple et l'école primaire. Les deux bâtiments sont séparés par un espace piéton stigmatisé par une partie des commerçants et

des commerçantes. Il s'agit d'un lieu ambivalent puisqu'il renvoie à la fois à une activité associative, à un espace récréatif et à des activités illégales. De fait, outre les nombreuses activités associatives du Temple (parties de pétanques notamment), cet espace est en partie occupé par plusieurs dealers. Un des commerçants, situé à côté du Temple, a évoqué les allers retours quotidiens des dealers entre l'angle Monthoux-Neuchâtel et le Temple (NE_obs_10). La vente de drogues illégales se déroule donc en face de l'école primaire où les enfants deviennent des témoins du *business* de rue, ce qui suscite indignation et colère chez certaines des personnes interviewées. Dans nos entretiens, au lieu de relever le rôle associatif du Temple, ces dernières ont souligné qu'il s'agit d'un lieu où se confrontent innocence et délinquance.

Le temple c'est devenu hyper glauque, les dealers squattent ... il y a les écoles à côté, ce n'est pas très sain». (NE_ent_5)

Les enfants qui vont à l'école, ils voient des prostitués dans la rue. Pour eux, ça devient normal, c'est comme tout le reste, on banalise tout. On banalise la violence, on banalise les agressions, on banalise le deal, finalement c'est normal quoi, voilà c'est normal.... (NE_ent_5)

En d'autres termes, ce n'est pas tant la vente de drogues qui pose le plus de problèmes, mais sa proximité géographique avec l'école, et donc le fait qu'elle se fasse sous les yeux d'enfants. On peut aussi lire cette réaction comme relevant d'un phénomène NIMBY, soit *not in my back yard*. Le commerce de drogue ne dérange pas tant qu'il est tenu à distance.

De plus, ce commerce et ses acteurs posent moins de problèmes lorsqu'ils semblent prévisibles. Plusieurs personnes nous ont expliqué que ces aspects du quartier ne leur font pas peur :

Je ne me suis jamais senti en insécurité aux Pâquis parce que j'ai toujours vécu aux Pâquis, je sais comment les gens marchent. (NE_ent_19)

Moi je pense qu'on devrait tolérer et délimiter des endroits pour le trafic et leur foutre la paix. (NE_ent_18)

Le premier locuteur peut vivre avec le trafic de drogue parce qu'il y est habitué et parce qu'il « sait comment les gens marchent ». Dans la seconde citation, le trafic est acceptable tant qu'il est assigné à un cadre particulier. La solution proposée dans la deuxième citation exprime l'idée qu'assigner des lieux pour le trafic éviterait que celui-ci ne sorte du cadre.

En plus de ce processus de familiarisation vis-à-vis des activités concrètes, celles-ci sont parfois associées à l'image du quartier. Comme nous l'avons montré en début de chapitre, le quartier des Pâquis évoque souvent le trafic de drogues, la vie nocturne et la prostitution. Si cette image est exclusivement négative pour certains, d'autres considèrent ces éléments comme constitutifs du quartier des Pâquis. Par exemple, lorsque nous avons demandé à un habitant qui réside à l'angle Monthoux-Neuchâtel depuis 1994 s'il voulait changer quelque chose aux Pâquis, celui-ci nous a répondu :

Rien. Pour le pire et pour le meilleur. (NE_ent_19)

Cette position traduit un attachement émotionnel fort au quartier, notamment par le fait d'y avoir vécu longtemps. Il poursuit :

[les Pâquis] c'est toute ma vie. J'ai vécu toute ma vie là bas, j'ai fait mon école là bas, ma primaire, le cycle pas trop loin, la plupart de mes premiers amis je les ai connu aux Pâquis. (NE_ent_19)

Ce qui peut être considéré comme faisant partie du charme du quartier par certains habitants n'est cependant pas toujours apprécié par les propriétaires des commerces. Nombre d'entre eux associent vie nocturne, trafic de drogues et prostitution avec dépréciation et perte de la clientèle. C'est aussi ici le commerce légal qui s'oppose au commerce illégal. Ces personnes interviewées expriment alors une volonté de protection des espaces publics et privés de la rue de Neuchâtel, contre le

sentiment d'insécurité, notamment pour protéger leur chiffre d'affaire.

Des commerçants se sont réunis pour discuter de ces problèmes. Comme évoqué précédemment, ceux-ci ont engagé une entreprise de sécurité privée, et ont fait un travail de lobbying pour que des mesures sécuritaires soient prises. Ainsi, l'insécurité a rassemblé certaines personnes autour de problèmes communs, et a renforcé l'idée que l'espace public doit être préservé de ce qu'ils considèrent comme des nuisances. Il existe ainsi une ambivalence entre un sentiment d'appartenance partagé, de la fierté d'habiter ou de travailler dans un quartier jeune, dynamique et pluriculturel, et une forme de colère et de rejet contre ce qui participe à la « mauvaise » image du quartier. Cette ambivalence s'est traduite dans les réactions au reportage⁵² de la Télévision Suisse sur les Pâquis. Plusieurs personnes nous ont confié avoir été déçues, reprochant à la production d'avoir caricaturé les caractéristiques négatives du quartier. Les réactions au reportage illustrent bien ce paradoxe des Pâquisardes et des Pâquisards, coincés entre honte, fierté et sentiment d'appartenance.

SYNTHESE : UN VIVRE ENSEMBLE MALGRE ET PAR LES DIVISIONS

En résumé, il semble que même les éléments négatifs peuvent permettre la cohabitation, entre conflits, rejet, sentiment d'appartenance et attachement. La rue de Neuchâtel met en évidence des transformations et des dynamiques locales marquées par des divisions spatiales, temporelles et symboliques. Plusieurs *mondes* se côtoient, s'ignorent ou s'opposent : les dealers, les habitants et habitantes et les commerçants et commerçantes. Il s'agit en somme d'une distinction entre « eux »

●
⁵² Joëlle Bertossa, RTS (2013) « Bienvenue aux Pâquis ».

et « nous », où le « nous » renvoie à ces personnes qui vivent et travaillent dans la légalité, et le « eux » sont ceux qui s'adonnent à des activités illégales pour survivre. La distinction entre ces deux mondes se fait notamment selon un critère de légalité qui légitime ou non la présence des acteurs et des actrices.

Toutefois, les dynamiques de rejet ne menacent pas nécessairement le sentiment d'appartenance et l'identité de Pâquisard. Même les problèmes deviennent des sources de construction de cette identité et de cet attachement en créant des dynamiques de préservation ou de familiarisation. L'attachement s'exprime alors par un discours valorisant le mélange, la proximité et l'animation.

CONCLUSION

Maxime Felder & Sandro Cattacin

Le quartier et la rue ont-ils aujourd’hui perdu de leur pertinence aux yeux des citadins et citadines, au profit de multiples autres échelles plus larges ? La mobilité et les hybridations tendent-elles à diminuer la possibilité d’identifier les quartiers et les rues, et leurs particularités ? Notre étude montre au contraire que la vie sociale au niveau des plus petites unités urbaines (rues ou blocs) ne s'est pas homogénéisée par une liquéfaction de ce qui fait la particularité des lieux. Autrement dit, loin d'être des non-lieux, les rues et espaces publics du centre-ville de Genève gardent ce qui est souvent appelé *une vie de quartier*. Par contre, cette *vie de quartier* nous est apparue plus complexe que l'image d'Épinal du village urbain, où la rue est investie par les personnes qui y ont leur domicile, et où celles-ci créent un *petit monde* cohérent et solide.

Ces lieux existent à la fois parce que les individus y font référence et l'investissent symboliquement, et parce qu'on y observe des dynamiques qui les distinguent. Toutefois, les individus impliqués dans ces dynamiques ne sont pas nécessairement les personnes qui *résident* dans ces lieux, mais plutôt celles qui les *habitent*. Nos analyses nous poussent à distinguer, d'une part, ce qui relève du fait d'y *résider* (au sens d'y avoir une adresse, d'y dormir), et, d'un autre part, ce qui tient au fait de *l'habiter* (dans le sens d'investir un lieu et d'y avoir des activités). Les personnes qui résident dans un lieu ne l'habitent pas nécessairement, et celles qui habitent un lieu n'y résident pas forcément. Les commerçantes et commerçants, par exemple,

jouent un rôle important dans ce qui fait la particularité d'un lieu. Certain y travaillent depuis assez longtemps pour être considérés comme des figures du lieu par des personnes qui ne les connaissent pas personnellement. On peut faire l'hypothèse que par la présence de leur magasin, et par leur présence derrière les vitrines, les commerçantes et commerçants *font* le quartier plus que les personnes résidant dans la rue.

En effet, les personnes qui marquent les lieux sont celles qui y sont visibles. De ce fait, une rue change de face lorsqu'elle se remplit de travailleurs et de travailleuses aux heures de pointes, d'enfants à la sortie de l'école, ou de personnes âgées au milieu de la matinée. Les enfants mis-à-part, ces personnes qui habitent temporairement un quartier n'y résident pas forcément. Il en va de même de l'engagement associatif au niveau local. Durant l'enquête, nous avons discuté avec des travailleuses et travailleurs sociaux qui ne résident pas dans le quartier où ils sont pourtant profondément investis. Nous avons rencontré des personnes qui se sentent particulièrement concernées par un quartier dans lequel elles ont développé des attaches qui sont parfois émotionnelles plus que résidentielles. Les personnes particulièrement concernées sont aussi celles-ci qui ont un intérêt économique dans ces lieux, comme c'est le cas des propriétaires de commerces.

L'environnement bâti contribue aussi à faire exister un lieu et à le distinguer. Ce sont des éléments architecturaux particuliers, des lieux de rencontres, des lieux symboliques, avec des représentations et des connotations positives ou négatives. Ainsi, les personnes dont les activités les rendent visibles dans l'espace public ainsi que les éléments physiques et symboliques du bâti créent des assemblages uniques qui permettent de distinguer les morceaux de rue que nous avons observés et dans lesquels nous avons enquêté.

Ces assemblages que nos individus enquêtés et nous-mêmes avons observés sont reproduits de jour en jour, ce qui leur permet d'exister à long terme, mais ne sont ni statiques, ni

homogènes. Les bouts de rue se transforment continuellement suivant les heures de la journée, les saisons, mais aussi le calendrier des fêtes. Ils se transforment selon qui les fréquente et les utilise. Et dans leurs représentations, ils diffèrent selon qui nous les raconte. Chaque personne produit son quartier (y compris le périmètre et les sous-divisiones de celui-ci), avec une influence plus ou moins forte d'objectivations externes (par exemple par les discours médiatiques et politiques, comme pour les Pâquis).

Les récits des personnes interviewées sur le quartier qu'elles fréquentent témoignaient généralement d'une représentation dans laquelle les divers éléments s'intègrent et semblent trouver une place. Même des éléments qui pourraient être considérés comme des menaces ou des nuisances font sens dans ces représentations. Comment parvient-t-on à une conception personnelle et cohérente de son espace ? Deux stratégies de rationalisation nous semblent discernables.

Une première stratégie de rationalisation de l'espace dans le quotidien consiste à attribuer un sens à ce qu'on voit et ce qu'on vit. Si la prostitution et le *deal*, ou la requalification d'un espace par les autorités, peuvent être vus dans un premier temps comme des dangers, c'est dans la création d'un sens autour de ces pratiques qu'elles sont normalisées. Il s'agit d'un exercice souvent personnel par lequel les individus que nous avons rencontrés se situent eux-mêmes dans la représentation qu'ils se font de l'espace, par un travail quotidien de familiarisation avec l'environnement. Cette familiarisation demande du temps et passe par la création de routines et de nouvelles normalités.

Une agentivité naît ainsi et permet, par exemple, par l'identification et par la rencontre régulière des personnes pratiquant la prostitution et le *deal* – mais sans forcément interagir avec elles – d'y voir des personnes non dangereuses. C'est d'ailleurs une dynamique réciproque. Des sociologues comme Goffman ont montré comment la normalité et la confiance émergent d'un sentiment de prédictibilité par rapport à

l'environnement (voir l'analyse de Misztal 2001 et de Blokland et Nast 2014). Dès que la personne est reconnue et sa présence considérée comme « normale », elle fait partie du lieu, au moins temporairement. Nous avons rencontré une dynamique similaire au bout du Boulevard Carl-Vogt, fréquenté par des Roms qui font la manche ou encore par des pensionnaires d'un centre d'accueil psychosocial, dont la présence finit par être normalisée grâce à la régularité, contribuant même à donner une identité – un descripteur partagé – au lieu.

Les transformations de l'espace par des interventions de requalification de l'espace public, des rénovations ou des constructions sont par contre plus difficiles à comprendre si elles ne sont pas proactivement expliquées par les responsables des transformations. L'information systématique et continue sur les buts, les temporalités et les nuisances que ces transformations créent peut aller à l'encontre d'un sentiment de dépaysement et d'insécurité que toute intervention dans un milieu de vie provoque, si elle n'est pas comprise. Cependant, les résultats de notre enquête soulèvent la question de la définition de la population à consulter ou à informer. Faut-il s'adresser à celles et ceux qui ont un domicile dans la zone, celles et ceux qui y travaillent, ou à ses usagères et usagers les plus assidus ?

En d'autres termes, cette première logique de rationalisation passe par l'appropriation de l'espace de vie, par l'augmentation des connaissances sur ce dernier et par le développement de routines. Mais ces routines sont fragiles, et peuvent être perturbées rapidement, par exemple lorsqu'un commerce auquel on est habitué ferme. Il s'agit donc d'un travail vis-à-vis de sa ville et de sa rue, dont est investie toute personne qui doit ou veut fréquenter un espace en transformation. Le défi est ainsi, pour éviter qu'un quartier éclate, de ralentir les transformations et de les accompagner par une communication continue (par exemple de la part des autorités, des entreprises ou encore des associations situées dans les quartiers).

Une deuxième stratégie est plus directement liée à l'appropriation du lieu au niveau personnel. Il ne s'agit plus seulement d'y donner un sens et une normalité, mais de donner un sens à sa propre présence à l'intérieur de l'espace fréquenté. Se raconter comme partie du lieu devient ainsi une justification personnelle et sociale : l'espace fréquenté est ainsi mis en lien avec sa propre identité construite par un parcours de vie et de mobilité, permettant de revendiquer à l'égard des autres son appartenance à un lieu. Et parce que la population des quartiers analysés témoigne de formes de mixités nouvelles et éclatées, le défi pour le lieu est d'être ouvert à diverses interprétations et formes d'appropriation, de combattre la violence de tout type pour permettre aux personnes qui habitent un lieu précis, ou qui y sont pour une certaine période, de trouver un agencement avec leur propre histoire de vie, permettant ainsi le déploiement d'un pluralisme caractéristique de l'urbain.

L'entrée sur le terrain par des observations et des entretiens nous a demandé un investissement important en temps. Les résultats restent néanmoins limités. En effet, ce type de terrain demande une fusion plus grande avec le terrain, une voie qui nous a été bien tracée par William Whyte (1943) et par les anthropologues. Malgré l'investissement de l'équipe de recherche, la possibilité d'une immersion était largement limitée par les diverses obligations de ses membres. De plus, le terrain urbain que nous avons décrit est en continue mutation, et ses acteurs sont mobiles. Cette situation force à « faire avec ceux qui sont là ». La nouvelle normalité est en effet faite de multiples lieux de vie, de mobilité continue, d'investissement à temps limité dans l'endroit où l'on se trouve par hasard, par le travail, par le fait qu'on y habite de temps en temps ou parce que l'on fait partie de la clientèle d'un commerce. Dans les biographies personnelles, les lieux de vie et de fréquentation jouent sans doute un rôle important, parce qu'ils laissent des traces dans la perception de soi, dans l'identité. Celle-ci devient donc multisites et s'élargie par les expériences de vie. Un récit de vie – ou ce que Giddens nomme « the reflexive project of the self » (1991 : 242) – permet de les faire tenir ensemble. Quant à l'hybridation

digitale de l'existence, ou les pratiques translocales virtuelles, elles contribuent à faire des terrains circonscrits une réalité appartenant à l'ère industrielle et pré-digitale. Nous sommes donc contraints, si nous voulons aujourd'hui comprendre des territoires précis, de les quitter. C'est aussi une invitation à renouveler l'analyse des dynamiques urbaines en partant des gens et de leurs pratiques sur un territoire et non pas du territoire lui-même.

LISTE DES PHOTOS, CARTES ET TABLEAUX

Figure 1: Cartographie des lieux d'enquête : A : Bout du Boulevard Carl-Vogt ; B : Cité Carl-Vogt ; C : Rue des Eaux-Vives ; D : Rue de Montchoisy; E : Rue des Pâquis ; F : Rue de Neuchâtel	11
Figure 2: Attention au sociologue	17
Figure 3: Carte du bout du Boulevard Carl-Vogt	23
Figure 4: Le fond de l'impasse, avec la place et la rue des Deux-Ponts en arrière-plan, la déchetterie et la Migros à gauche	24
Figure 5: Les divisions fréquentes du quartier par ses usagers	27
Figure 6: Le boulevard Carl-Vogt avec à gauche la cité et à droite les immeubles du XIXème siècle.	57
Figure 7: Le boulevard d'Yvoy avec la Faculté des Sciences à gauche et la cité Carl-Vogt à droite	58
Figure 8: Cartographie des différentes délimitations du quartier avec le boulevard Carl-Vogt.	59
Figure 9: Un exemple de commerce de quartier : l'épicerie	70
Figure 10: Tableau des différents types de commerces et leurs caractéristiques	72
Figure 11: Le square de la Baleine avec au premier plan le jeu qui lui donne son nom	83
Figure 12: La partie initiale de la rue des Eaux-Vives	91
Figure 13: La partie finale de la rue des Eaux-Vives	92
Figure 14: Cartographie des commerces de la Rue des Eaux-Vives	94
Figure 15: La Place de la Navigation (carte des Pâquis)	130
Figure 16: Place de la Navigation	131
Figure 17: Rue de Neuchâtel angle rue des Alpes	169

LISTE DES ENTRETIENS ET OBSERVATIONS

ENTRETIENS DANS DES COMMERCES OU LIEUX PUBLICS

	Code	Date	Interviewé	Lieu	Interviewer
1	CV_ent_1	27.11.2013	Client	Restauration	Monica et Maxime
2	CV_ent_2	03.12.2013	Collaboratrice	Restauration	Monica et Maxime
3	CV_ent_3	03.12.2013	Collaborateur	Restauration	Monica et Maxime
4	CV_ent_4	18.12.2013	Collaboratrice	Bibliothèque	Maxime
5	CV_ent_5	17.12.2013	Collaborateur - patron	Restauration	Monica et Maxime
6	CV_ent_6	23.01.2014	Patron	Commerce	Monica et Maxime
7	CV_ent_7	24.01.2014	Patron	Restauration	Monica
8	CV_ent_8	23.01.2014	Collaborateur	Commerce	Monica et Maxime
9	CV_ent_9	23.01.2014	Collaboratrice	Commerce	Monica et Maxime
10	CV_ent_10	23.01.2014	Patron	Commerce	Monica et Maxime
11	CV_ent_11	03.02.2014	Deux collaborateurs	Maison de quartier	Monica et Maxime
12	CV_ent_12	13.02.2014	Collaborateur	Pharmacie	Maxime
13	CV_ent_13	17.04.2014	Directeur	Institution	Maxime
14	CV_ent_14	19.03.2014	Collaboratrice	Restauration	Monica

15	CV_ent_15	24.03.2014	Habitante	Restauration	Monica
16	HO_ent_1	27.11.2013	Usagère	Restauration	Angela
17	HO_ent_2	28.11.2013	Patronne	Restauration	Angela
18	HO_ent_3	29.11.2013	Patron	Restauration	Angela et Maxime
19	HO_ent_4	02.12.2013	Gérante	Commerce	Loïc R.
20	HO_ent_5	09.12.2013	Patron	Restauration	Loïc R.
21	HO_ent_6	10.12.2013	Collaborateur	Restauration	Loïc R.
22	HO_ent_7	10.12.2013	Patron	Commerce	Loïc R.
23	HO_ent_8	11.12.2013	Patronne	Commerce	Angela
24	HO_ent_9	11.12.2013	Patron	Commerce	Angela
25	HO_ent_10	11.12.2013	Patronne	Commerce	Loïc R. et Maxime
26	HO_ent_11	12.12.2013	Patronne	Commerce	Loïc R.
27	HO_ent_12	16.12.2013	Patron	Restauration	Loïc R.
28	HO_ent_13	16.12.2013	Patronne	Restauration	Loïc R.
29	HO_ent_14	16.12.2013	Gérant	Commerce	Loïc R.
30	HO_ent_15	16.12.2013	Patron	Commerce	Loïc R.
31	HO_ent_16	18.12.2013	Collaboratrice	Restauration	Angela
32	HO_ent_17	19.03.2014	Patron	Commerce	Angela
33	HO_ent_18	19.03.2014	Collaborateur	Restauration	Angela
34	HO_ent_19	20.03.2014	Collaboratrice -patronne	Restauration	Angela
35	MO_ent_1	28.11.2013	Collaboratrice	Pharmacie	Regula et Maxime
36	MO_ent_2	28.11.2013	Client	Commerce	Regula
37	MO_ent_3	27.11.2013	Client	Restauration	Félix
38	MO_ent_4	05.12.2013	Collaboratrice	Pharmacie	Regula et Maxime
39	MO_ent_5	05.12.2013	Patronne	Restauration	Regula et Maxime
40	MO_ent_6	11.12.2013	Patronne	Commerce	Regula

41	MO_ent_7	11.12.2013	Client	Bibliothèque	Regula
42	MO_ent_8	27.01.2014	Collaborateur	Caritatif	Regula
43	MO_ent_9	27.01.2014	Collaboratrice	Restauration	Regula
44	MO_ent_10	29.01.2014	Patron	Commerce	Regula
45	MO_ent_11	29.01.2014	Collaborateur	Commerce	Regula
46	EV_ent_1	22.11.2013	Collaborateur	Restauration	Loïc et Sinisa
47	EV_ent_2	22.11.2013	Père	Cour école	Loïc et Sinisa
48	EV_ent_3	27.11.2013	Collaborateur	Commerce	Sinisa et Maxime
49	EV_ent_4	27.11.2013	Collaboratrice	Commerce	Sinisa et Maxime
50	EV_ent_5	28.11.2013	Patronne-collaboratrice	Commerce	Sinisa et Maxime
51	EV_ent_6	09.12.2013	Patronne	Commerce	Sinisa et Maxime
52	EV_ent_7	09.12.2013	Patron	Commerce	Sinisa et Maxime
53	EV_ent_8	17.12.2013	Collaborateur	Ecole	Loïc
54	EV_ent_9	17.12.2013	Enseignante	Ecole	Loïc
55	EV_ent_10	18.12.2013	Patron	Restauration	Loïc
56	EV_ent_11	19.12.2013	Collaborateur	Restauration	Loïc et Maxime
57	EV_ent_12	19.12.2013	Deux collaborateurs	Institution	Sinisa
58	EV_ent_13	04.02.2014	Propriétaire	Commerce	Sinisa
59	EV_ent_14	04.02.2014	Collaboratrice	Commerce	Sinisa
60	EV_ent_15	05.02.2014	Propriétaire	Commerce	Sinisa
61	NE_ent_1	22.11.2013	Collaborateur	Restauration	Lila et Philippe
62	NE_ent_2	22.11.2013	Patron	Commerce	Lila
63	NE_ent_3	22.11.2013	Collaborateur	Commerce	Lila
64	NE_ent_4	12.12.2013	Collaborateur	Commerce	Lila, Maxime et Philippe

65	NE_ent_5	12.12.2013	Patron	Commerce	Lila et Maxime
66	NE_ent_6	12.12.2013	Collaborateur	Commerce	Lila et Maxime
67	NE_ent_7	17.12.2013	Collaboratrice	Restauration	Maxime
68	NE_ent_8	16.01.2013	Collaborateur	Commerce	Lila, Maxime et Philippe
69	NE_ent_9	14.01.2013	Collaboratrice	Commerce	Lila
70	NE_ent_10	30.01.2013	Collaboratrice	Restauration	Lila
71	NE_ent_11	29.11.2013	Collaborateur	Commerce	Florise et Philippe
72	NE_ent_12	29.11.2013	Patronne	Restauration	Florise et Philippe
73	NE_ent_13	03.12.2013	Collaboratrice	Commerce	Florise
74	NE_ent_14	16.12.2013	Collaboratrice	Restauration	Florise
75	NE_ent_15	16.01.2014	Patron	Commerce	Florise et Philippe et Maxime
76	NE_ent_16	31.01.2014	Patronne	Restauration	Florise
77	NE_ent_17	04.02.2014	Patronne	Commerce	Florise et Philippe
78	NE_ent_18	06.02.2014	Patron	Commerce	Florise
79	NE_ent_19	07.02.2014	Patrons	Commerce	Florise
80	NE_ent_20	06.03.2014	Habitant	Rue	Florise
81	PA_ent_1	28.11.2013	Patrouilleuses scolaires	Place	Guillaume
82	PA_ent_2	28.11.2013	Collaboratrice	Commerce	Sonia
83	PA_ent_3	28.11.2013	Habitant	Restauration	Sonia/Guillaume
84	PA_ent_4	12.12.2013	Propriétaire	Commerce	Sonia
85	PA_ent_5	12.12.2013	Gérant	Restauration	Guillaume
86	PA_ent_6	12.12.2013	Collaboratrice	Commerce	Guillaume
87	PA_ent_7	17.12.2013	Patron, collaboratrice et clientes	Commerce	Sonia

88	PA_ent_8	17.12.2013	Collaborateur	Association	Sonia
89	PA_ent_9	17.12.2013	Patron	Restauration	Guillaume/Sonia/maxime
90	PA_ent_10	17.12.2013	Patron	Pharmacie	Guillaume/Maxime
91	PA_ent_11	17.12.2013	Patron	Pharmacie	Guillaume
92	PA_ent_12	17.12.2013	Patronne	Restauration	Guillaume
93	PA_ent_13	21.12.2013	Habitante	Rue	Sonia
94	PA_ent_14	27.12.2013	Habitante	Rue	Sonia

ENTRETIENS DANS DES IMMEUBLES D'HABITATION

	Code	Date	Interviewé	Lieu	Interviewer
1	CV_imm_1	02.04.2014	Habitant	Immeuble	Maxime
2	CV_imm_2	24.04.2014	Habitante	Immeuble	Monica
3	HO_imm_1	21.03.2014	Habitante	Immeuble	Angela
4	EV_imm_1	15.03.2014	Habitant	Immeuble	Sinisa
5	EV_imm_2	17.03.2014	Habitant	Immeuble	Sinisa et Loïc
6	EV_imm_3	17.03.2014	Habitant	Immeuble	Loïc et Sinisa
7	EV_imm_4	18.03.2014	Habitante	Immeuble	Sinisa et Loïc
8	EV_imm_5	19.03.2014	Habitante	Immeuble	Sinisa et Loïc
9	EV_imm_6	20.03.2014	Habitante	Immeuble	Loïc et Sinisa
10	EV_imm_7	28.03.2014	Habitante	Immeuble	Loïc et Sinisa
11	NE_imm_1	06.03.2014	Habitant	Immeuble	Lila et Florise
12	PA_imm_1	17.03.2014	Habitant	Immeuble	Sonia et Guillaume
13	PA_imm_2	19.03.2014	Habitante	Immeuble	Sonia
14	PA_imm_3	20.03.2014	Habitante	Immeuble	Guillaume
15	PA_imm_4	24.03.2014	Habitant	Immeuble	Sonia

16	PA_imm_5	24.03.2014	Habitant	Immeuble	Sonia
17	PA_imm_6	25.03.2014	Habitant	Immeuble	Sonia
18	PA_imm_7	25.03.2014	Habitant	Immeuble	Guillaume

OBSERVATIONS

	Code	Date	Heure	Lieu	Effectuée par
1	CV_obs_1	11.11.2013	14h20-15h20	Devant supermarché Migros	Monica et Maxime
2	CV_obs_2	11.11.2013	16h30-17h30	Cafétéria	Monica
3	CV_obs_3	11.11.2013	11h30-12h30	Poste	Maxime
4	CV_obs_4	12.11.2013	14h00-15h30	Cafétéria	Monica et Maxime
5	CV_obs_5	13.11.2013	14h30-15h30	Bar	Maxime
6	CV_obs_6	14.11.2013	09h20-10h20	Café/restauran	Maxime
7	CV_obs_7	16.11.2013	19h00-20h00	Café/restauran	Monica
8	CV_obs_8	17.11.2013	15h00-16h00	Banc public	Monica
9	CV_obs_9	19.11.2013	16h00-17h00	Cafétéria	Monica et Maxime
10	HO_obs_1	06.11.2013	14h45-15h05	Boutique	Angela et Loïc
11	HO_obs_2	06.11.2013	15h30-16h30	Café	Angela et Loïc
12	HO_obs_3	07.11.2013	16h-17h	Place de jeu	Angela et Loïc
13	HO_obs_4	07.11.2013	17h30-18h30	Café	Angela et Loïc
14	HO_obs_5	09.11.2013	12h30-13h30	Café	Angela et Loïc
15	HO_obs_6	09.11.2013	14h01-15h07	Arrêt de bus	Angela et Loïc

16	HO_obs_7	11.11.2013	7h-8h	Restauration rapide	Loïc
17	HO_obs_8	12.11.2013	12h45-13h45	Restauration rapide	Angela et Loïc
18	HO_obs_9	13.11.2013	9h-10h	Boulangerie	Angela et Loïc
19	HO_obs_10	21.11.2013	12h08-13h06	Café	Angela et Loïc
20	MO_obs_1	12.11.2013	11h40-12h10	Carrefour	Regula et Félix
21	MO_obs_2	12.11.2013	12h20-12h20	Restauration rapide	Regula et Félix
22	MO_obs_3	12.11.2013	13-13h20	Supermarché Coop	Regula et Félix
23	MO_obs_4	12.11.2013	16h05-16h40	Parc de l'école	Regula
24	MO_obs_5	12.11.2013	17h15-18h05	Abris PC	Regula
25	MO_obs_6	21.11.2013	8h45-9h45	Boulangerie	Regula et Félix
26	MO_obs_7	21.11.2013	10h10-11h00	Bar/restaurant	Regula et Félix
27	MO_obs_8	18.12.2013	12h35- 13h15	Café	Regula
28	MO_obs_9	28.01.2014	9h35-10h20	Restauration rapide	Regula
29	EV_obs_1	07.11.2013	13h30-14h30	Supermarché Migros	Loïc et Sinisa
30	EV_obs_2	07.11.2013	14h30-15h20	Café	Sinisa et Loïc
31	EV_obs_3	08.11.2013	17h45-18h45	Supermarché Migros	Loïc
32	EV_obs_4	08.11.2013	20h00-21h10	Café	Sinisa et Loïc
33	EV_obs_5	09.11.2013	9h20-10h20	Supermarché Migros	Sinisa
34	EV_obs_6	11.11.2013	16h25-17h15	Pharmacie	Sinisa et Loïc
35	EV_obs_7	12.11.2013	11h00-12h15	Café	Loïc et Sinisa
36	EV_obs_8	12.11.2013	12h15-13h05	Restauration rapide	Loïc et Sinisa

37	EV_obs_9	19.11.2013	9h20-10h20	Café	Loïc, Sinisa et Maxime
38	EV_obs_10	19.11.2013	10h40-11h50	Boulangerie	Sinisa et Loïc
39	NE_obs_1	08.11.2013	12h30	Restaurant	Lila et Florise
40	NE_obs_2	09.11.2013	20h30	Restaurant	Lila
41	NE_obs_3	12.11.2013	13h00	Epicerie	Lila
42	NE_obs_4	12.11.2013	14h00	Restaurant	Lila
43	NE_obs_5	12.11.2013	14h30	Epicerie	Lila
44	NE_obs_6	19.11.2013	06h50	Café	Lila et Florise
45	PA_obs_1	05.11.2013	7h00-8h00	Place	Sonia et Guillaume
46	PA_obs_2	05.11.2013	8h00-9h00	Café	Sonia et Guillaume
47	PA_obs_3	05.11.2013	9h00-10h00	Place	Sonia et Guillaume
48	PA_obs_4	05.11.2013	10h00-11h15	Café	Sonia et Guillaume
49	PA_obs_5	05.11.2013	11h20-12h15	Place	Sonia et Guillaume
50	PA_obs_6	05.11.2013	13h00-14h00	Café	Sonia et Guillaume
51	PA_obs_7	05.11.2013	14h30-15h30	Bar	Sonia et Guillaume
52	PA_obs_8	08.11.2013	10h00-11h20	Place	Sonia et Guillaume
53	PA_obs_9	08.11.2013	11h30-12h00	Place	Sonia et Guillaume
54	PA_obs_10	08.11.2013	12h00-13h00	Place	Sonia et Guillaume
55	PA_obs_11	11.11.2013	16h00-17h00	Place	Sonia et Guillaume
56	PA_obs_12	14.11.2013	7h30-10h00	Café	Sonia et Guillaume
57	PA_obs_13	19.11.2013	17h30-20h00	Bar	Sonia et Guillaume

BIBLIOGRAPHIE

- Allport, Gordon W. (1979). *The Nature of Prejudice*. Mass: Addison-Wesley Pub.
- Bauman, Zygmunt (2000). *Liquid Modernity*. Cambridge: Polity Press.
- Blokland, Talja (2003). *Urban Bonds*. Cambridge: Polity Press.
- Blokland, Talja, et Julia Nast (2014). "From Public Familiarity to Comfort Zone: The Relevance of Absent Ties for Belonging in Berlin's Mixed Neighbourhoods." *International Journal of Urban and Regional Research*, April, 1143–60.
- CATI-Ge, Centre d'Analyse Territoriale des Inégalités à Genève (2011). *Les inégalités territoriales dans le canton de Genève*. Politique de cohésion sociale en milieu urbain. Genève: CATI-Ge.
- Canton de Genève (1991). Service des monuments et sites. www.ge.ch/patrimoine/sms/inc/pub/img/pub/conseils/conseils_repertoire_MS-e_45.pdf (30.5.2014)
- Cattacin, Sandro (2009). "Differences in the City: Parallel Worlds, Migration, and Inclusion of Differences in the Urban Space", dans Hochschild, Jennifer L. et John H. Mollenkopf (éd.). *Bringing outsiders in : transatlantic perspectives on immigrant political incorporation*. Ithaca: Cornell University Press, p. 250-259.
- Cattacin, Sandro et Florian Kettenacker (2011). "Genève n'existe pas. Pas encore ? Essai sociologique sur les rapports entre l'organisation urbaine, les liens sociaux et l'identité de la ville de Genève", dans Gaillard, David (éd.). *Genève à l'épreuve de la durabilité*. Genève: Fondation Braillard Architectes, p. 29-36.
- Douglas, Mary (2010 [1966]). *Purity and danger : an analysis of concept of pollution and taboo*. London ; New York: Routledge.
- Eco-logique Architecte (2002). Le square Montchoisy. www.eco-logique.ch/2%20references/4%20articles-specialises/2002-01-25_art_squarMontchoisy.pdf (30.5.2014)

- Fischer, Claude S. (1982). *To dwell among friends: Personal networks in town and city*. Chicago: University of Chicago Press.
- Giddens, Antony (1991). *Modernity and Self-Identity. Self and Society in the Late Modern Age*. Cambridge: Polity.
- Goffman, Erving (1963). *Behavior in Public Places: Notes on the Social Organization of Gatherings*. N.Y.: Free Press of Glencoe.
- Granger, Marcel (2002). *Eaux-Vives, Quartier de mémoire*. Bière: Editions Cabédita.
- Hannerz, Ulf (1980). *Exploring the City: Inquiries Toward an Urban Anthropology*, N.Y.: Columbia University Press.
- Judd, Charles M et Bernadette Park (1988). "Out-group homogeneity: Judgments of variability at the individual and group levels." *Journal of Personality and Social Psychology* 54(5): 778-788.
- Langel, Matti (2003). *Mixité sociale et niveau de revenus dans le canton de Genève*. Genève: Statistique Genève.
- Misztal, Barbara A. (2001). "Normality and Trust in Goffman's Theory of Interaction Order. " *Sociological Theory* 19(3): 312–324.
- Park, Robert Ezra (1984 [1915]). "La ville : propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain", dans Grafmeyer, Yves et Isaac Joseph (éd.). *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Paris: Armand Colin, p. 83-130.
- Savelkoul, Michael, Maurice Gesthuizen et Peer Scheepers (2011). "Explaining relationships between ethnic diversity and informal social capital across European countries and regions: Tests of constrict, conflict and contact theory." *Social Science Research* 40(4): 1091-1107.
- Service social de la Ville de Genève (2006). *Pour la qualité de vie dans le quartier des Eaux-Vives*. Genève: Service social Ville de Genève.
- Schoeni, Dominique (2007). *Aperçu historique des quartiers. 'Paquis'*. Genève: <http://www.les-idees.ch/pdfrapports/pa/HistoriquequartierPaquis.pdf>.
- Service social de la Ville de Genève (2003). *Eaux-Vives. Notre Quartier*. <http://www.ville-ge.ch/dpt5/documents/uploaded/doc40d8361f32c89.pdf> (30.5.2014)
- Tissot, Sylvie (2011). *De bons voisins : enquête dans un quartier de la bourgeoisie progressiste*. Paris: Ed. Raisons d'agir.
- Urry, John (2000). *Sociology beyond Societies. Mobilities for the Twenty-first Century*. London: Routledge.

Weinstein, Matthew (2006). "TAMS Analyzer Anthropology as Cultural Critique in a Digital Age." *Social Science Computer Review* 24(1): 68-77.

Whyte, William Foote (1943). *Street corner society : the social structure of an Italian slum*. Chicago: University of Chicago Press.

Wirth, Louis (1980 [1928]). *Le ghetto*. Grenoble: Presses univ. de Grenoble.

Dans la même collection

Sociograph n°1, 2007, *Monitoring misanthropy and rightwing extremist attitudes in Switzerland. An explorative study*, Sandro Cattacin, Brigitta Gerber, Massimo Sardi, Robert Wegener.

Sociograph n°2, 2007, *Marché du sexe et violences à Genève*, Ági Földházi, Milena Chimienti.

Sociograph n°3, 2007, *Évaluation de la loi sur l'intégration des étrangers du Canton de Genève*, Sandro Cattacin, Milena Chimienti, Thomas Kessler, Minh-Son Nguyen et Isabelle Renschler.

Sociograph n°4, 2008, *La socio et après? Enquête sur les trajectoires professionnelles et de formation au sein des licencié-e-s en sociologie de l'Université de Genève entre 1995 et 2005*, Sous la direction de Stefano Losa et Mélanie Battistini. Avec Gaëlle Aeby, Miriam Odoni, Emilie Rosenstein, Sophie Touchais et Manon Wettstein.

Sociograph n°5a, 2009, *Marché du sexe en Suisse. Etat des connaissances, best practices et recommandations, Volet 1 – Revue de la littérature*, Géraldine Bugnon, Milena Chimienti avec la collaboration de Laure Chiquet.

Sociograph n°5b, 2009, *Der Sexmarkt in der Schweiz. Kenntnisstand, Best Practices und Empfehlungen, Teil 1 – Literaturübersicht*, Géraldine Bugnon, Milena Chimienti unter Mitarbeit von Laure Chiquet.

Sociograph n°6a, 2009, *Marché du sexe en Suisse. Etat des connaissances, best practices et recommandations, Volet 2 – Cadre légal*, Géraldine Bugnon, Milena Chimienti, Laure Chiquet.

Sociograph n°6b, 2009, *Der Sexmarkt in der Schweiz. Kenntnisstand, Best Practices und Empfehlungen, Teil 2 – Rechtsrahmen*, Géraldine Bugnon, Milena Chimienti, Laure Chiquet.

Sociograph n°7, 2009, *Marché du sexe en Suisse. Etat des connaissances, best practices et recommandations, Volet 3 – Mapping, contrôle et promotion de la santé dans le marché du sexe en Suisse*, Géraldine Bugnon, Milena Chimienti, Laure Chiquet avec la collaboration de Jakob Eberhard.

Sociograph n°8, 2009, «*Nous, on soigne rien sauf des machines*». *Le pouvoir insoupçonné des aides-soignants en Anesthésie*. Sous la direction de Mathilde Bourrier. Avec Aristoteles Aguilar, Mathilde Bourrier, Ekaterina Dimitrova, Solène Gouilhers, Marius Lachavanne, Mélinée Schindler et Marc Venturin.

Sociograph n°9, 2011, *The legacy of the theory of high reliability organizations: an ethnographic endeavor*. Mathilde Bourrier (Sociograph – Working Paper 6).

Sociograph n°10, 2011, *Unitarism, pluralism, radicalism ... and the rest ?* Connor Cradden (Sociograph – Working Paper 7).

Sociograph n°11, 2011, *Evaluation du projet-pilote Detention, Enjeux, instruments et impacts de l'intervention de la Croix-Rouge Suisse dans les centres de détention administrative*. Nathalie Kakpo, Laure KAESER et Sandro Cattacin.

Sociograph n°12, 2011, *A nouveau la ville ? Un débat sur le retour de l'urbain*. Sous la direction de Sandro Cattacin et Agi Földhàzi.

Sociograph n°13, 2011, *Capital social et coparentage dans les familles recomposées et de première union*. Sous la direction de Eric Widmer et Nicolas Favéz. Avec Gaëlle Aeby, Ivan De Carlo et Minh-Thuy Doan.

Sociograph n°14, 2012, *Les publics du Théâtre Forum Meyrin : Une étude à partir des données de billetterie*. Sami Coll, Luc Gauthier et André Ducret.

Sociograph n°15, 2013, *Migrations transnationales sénégalaises, intégration et développement. Le rôle des associations de la diaspora à Milan, Paris et Genève*. Jenny Maggi, Dame Sarr, Eva Green, Oriane Sarrasin, Anna Ferro.

Sociograph n°16, 2014, *Institutions, acteurs et enjeux de la protection de l'adulte dans le canton de Genève*. Sous la direction de Mathilde Bourrier. Avec Alexandre Pillonel, Clara Barrelet, Eline De Gaspari, Maxime Felder, Nuné Nikoghosyan et Isabela Vieira Bertho.

Sociograph n°17, 2015, *Recensions 1983-2013*, André Ducret. Avant-propos de Jacques Coenen-Huther.

Sociograph n°18, 2015, *Un lieu pour penser l'addiction. Evaluation de l'Académie des Dépendances*, Anne Philibert et Sandro Cattacin.

Sociograph n°19, 2015, *Connivences et antagonismes. Enquête sociologique dans six rues de Genève*. Edité par Maxime Felder, Sandro Cattacin, Loïc Pignolo, Patricia Naegeli et Alessandro Monsutti. Avec Guillaume Chilier, Monica Devouassoud, Lilla Hadji Guer, Sinisa Hadziabdic, Félix Luginbuhl, Angela Montano, Sonia Perego, Loïc Pignolo, Loïc Riom, Florise Vaubien et Regula Zimmermann.

Toutes les publications se trouvent en ligne sous :
www.unige.ch/sciences-societe/socio/sociograph

Depuis le début du vingtième siècle, l'hétérogénéité, la diversité ou la mixité et leurs conséquences en termes de vivre-ensemble sont au centre de l'attention des sociologues prenant la ville pour objet ou pour terrain. Cette enquête, menée par des étudiants et étudiantes du Master de sociologie de l'Université de Genève durant l'année universitaire 2013-2014, s'inscrit dans cette lignée et porte sur les dynamiques sociales observées dans six rues de Genève, dans les quartiers de la Jonction, des Eaux-Vives et des Pâquis. Le cas de Genève représente en effet un défi pour les analyses classiques de la ville. Les multiples vagues de migrations, mais aussi la présence des organisations et entreprises internationales, et la faible ségrégation, contribuent à produire des rues que les groupes de populations les plus divers doivent partager. Comment vivent donc ces citadins et citadines dans des contextes urbains se caractérisant par une forte mixité et une grande mobilité ? Le quartier et la rue ont-ils aujourd'hui perdu de leur importance à leurs yeux, au profit de multiples autres échelles plus larges ? La mobilité et les hybridations tendent-elles à diminuer la possibilité d'identifier les quartiers et les rues, et leurs particularités ? Les six portraits de rue constituant cet ouvrage proposent de s'intéresser à ces questions, en interrogeant la notion d'habiter et en montrant différentes logiques qui permettent à des personnes aux profils variés de cohabiter.

Maxime Felder est sociologue et travaille sur les questions de cohabitation en milieu urbain.

Sandro Cattacin est professeur au Département de sociologie et directeur de l'Institut de recherches sociologiques de l'Université de Genève.

Loïc Pignolo est sociologue et travaille sur des questions urbaines, notamment liées aux dealers de rue.

Patricia Naegeli est sociologue et travaille sur les politiques sociales et l'innovation urbaine.

Alessandro Monsutti est anthropologue et professeur à l'Institut de hautes études internationales et du développement (The Graduate Institute, Geneva).

Avec les contributions des étudiant-e-s du Master en sociologie:
Guillaume Chillier, Monica Devouassoud, Lilla Hadji Guer,
Sinisa Hadziabdic, Félix Luginbuhl, Angela Montano, Sonia Perego,
Loïc Pignolo, Loïc Riom, Florise Vaubien et Regula Zimmermann